





6-10-16









6. 10. 16

L A V I E
D E
P H I L I P P E
D'ORLEANS,

PETIT-FILS DE FRANCE,
REGENT DU ROYAUME PENDANT
LA MINORITÉ DE LOUIS XV.

Par Mr. L. M. D. M.

T O M E S E C O N D .

SECONDE EDITION.

N.



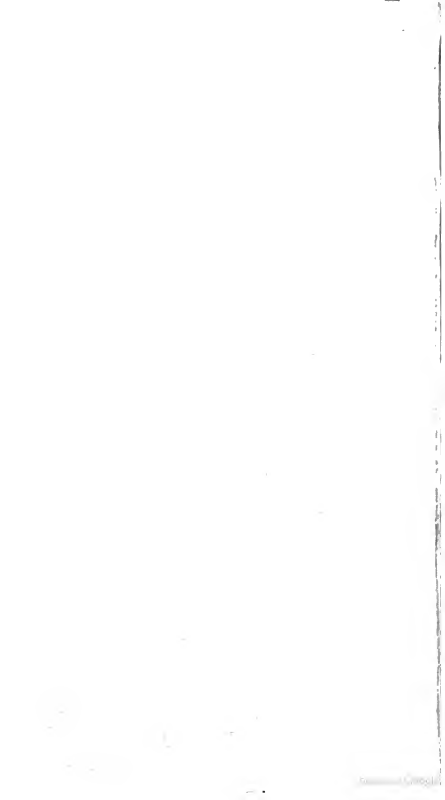
A L O N D R E S ,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. D C C . X X X V I I .





6.10.16





61

6. 10. 16

L A V I E
D E
P H I L I P P E
D'ORLEANS,
PETIT-FILS DE FRANCE,
REGENT DU ROYAUME PENDANT
LA MINORITÉ DE LOUIS XV.
Par Mr. L. M. D. M.
T O M E S E C O N D.

SECONDE EDITION.

N.



A L O N D R E S,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. D C C. X X X V I I.



5.12.65

11



JEAN LAW.

LA VIE

D E

PHILIPPE D'ORLEANS,

PETIT-FILS DE FRANCE,

*Régent du Royaume pendant la
Minorité de LOUIS QUINZE.*

CES dispositions ne furent pas de longue durée; aussi n'étoient-elles que pour la forme. Tous ces Messieurs, le Garde des Sceaux lui-même, quelque confiance qu'on eût en lui, n'étoient point du secret & des vûes singulières qu'avoit la politique du Prince. Il n'écoutoit que Law, qui d'abord sans titre gouverna tout, & le fit ensuite publiquement en qualité de Contrôleur des Finances. Il est tems que je fasse connoître cet homme, né pour la ruine de presque tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en France.

Jean Law étoit Ecoissois, fils d'un

Tome II.

A

or-

orfèvre d'Edimbourg. Jamais homme ne posséda à un degré aussi parfait l'esprit de combinaison & de calcul. Il suivit son talent & son goût. Il étudia à fonds tout ce qui concernoit les Banques, les Lotteries, les Compagnies de Commerce de Londres, les moyens de les soutenir, d'animer l'espérance & la confiance du Public, de le tenir en haleine & de le mettre en mouvement; il en pénétra les secrets & les mystères. Il tira encore de plus grandes lumières de la nouvelle Compagnie qu'avoit établie Monsieur Harley Comte d'Oxford pour acquitter les dettes de l'Etat. Ayant ensuite obtenu un emploi de secrétaire auprès de quelque Agent ou Résident en Hollande, il s'instruisit à fonds de la fameuse Banque d'Amsterdam, de ses fonds, de son produit, de ses ressources, des comptes que les particuliers avoient sur elle, de leurs variations, des différentes manières qu'on employoit pour les faire hausser & baisser, pour retirer ses fonds, pour les distribuer & les répandre, de l'ordre qu'elle tenoit dans ses régîtres & dans ses bureaux, de ses dépenses même, &

-20

de la forme de son gouvernement. A force de réfléchir sur ces connoissances & de combiner ces différentes idées, il en forma un systême, admirable pour l'ordre & l'enchaînement de la multitude des opérations qui le composoient : systême, qui étoit fondé pour le moins autant sur la connoissance du cœur humain que sur la science des nombres ; mais dont la bonne foi, l'équité, l'humanité, étoient absolument exclues, pour mettre à leur place la perfidie, l'injustice, la violence & la cruauté. Aussi ce Malheureux étoit-il sans mœurs & sans Religion ; il se fit Catholique à Paris ; comme il se seroit fait Mahometan à Constantinople. Ayant tué ou assassiné un homme, il fut obligé de se sauver de la Grande-Bretagne ; il emmena une femme mariée, avec laquelle il a vécu plusieurs années comme avec son épouse légitime. Il étoit d'une avidité insatiable : dans le bouleversement qu'il causa en France, il eut l'audace d'acheter les plus belles Terres du Royaume, sans compter les sommes immenses qu'il fit passer dans les Pays étrangers.

Je sens qu'on attend ici de moi que

Exposition de

son systé- je développe ce système que je traite
me. si mal; ce pourroit être en effet le
morceau le plus curieux de cette His-
toire. Je sens encore mieux que je ne
suis guères en état de pénétrer & de
dévoiler ces mystères de l'iniquité la
plus raffinée; il n'importe, je l'entre-
prends, espérant que du moins on me
faura gré de l'avoir entrepris.

Law, plein d'ambition & passionné
pour ce qu'on appelle une grande for-
tune, n'eut point d'autre vûe dans ses
combinaisons. Il ne pensa à rien moins
qu'à se rendre utile ou même nécessai-
re à quelque Etat; en un mot, il pen-
sa à devenir ce qu'il devint en effet.
Sans doute que l'épuisement où la
Guerre avoit réduit les Puissances de
l'Europe, soit qu'elles eussent vaincu,
soit qu'elles eussent été vaincues, le
confirma dans son dessein & fortifia ses
espérances. Son plan n'avoit donc
pour objet ni le Commerce, ni la fa-
cilité de lever les Impôts sans les dimi-
nuer, ni le retranchement des dépen-
ses, ni la culture des terres, ni la con-
sommation des denrées, ni même la
circulation des espèces; il l'avoit dres-
sé pour qu'un Souverain pût payer ses
dettes

dettes, en attirant à soi l'or & l'argent des ses Sujets de manière qu'ils le donnaissent volontiers, c'est peu, avec empressement, & qu'ils ne pussent s'en prendre qu'à leur avidité quand ils se verroient dépouillés. Projet étonnant, & que tout autre que ce vaste génie eût réjetté comme une chymère s'il s'étoit présenté à lui. Il s'y attacha pourtant, & voici la forme qu'il lui donna. Une Banque ou une Compagnie, dont le fonds réel seroit les revenus de l'Etat & le fonds imaginaire quelque Commerce inconnu, devoit se charger d'acquitter toutes ses dettes : pour multiplier ses fonds, & les éгалer en quelque sorte aux dettes qu'elle auroit à payer, elle devoit créer sur elle-même quantité d'Actions, c'est-à-dire des espèces de Contrac̃ts, qui donneroient droit de partager avec elle les profits qu'elle feroit avec ses propres fonds & avec ceux que lui fournissoit la vente de ses Actions ; ces Actions devoient s'acheter partie en Billets, en quoi consistoient les dettes de l'Etat, partie en argent. Il devoit être libre aux Actionnaires de retirer

leur fonds de la Banque, en lui remettant leurs Actions.

La Banque devoit faire tous ses payemens en Billets. Pour donner du prix aux Actions, elles devoient gagner considérablement, & produire subitement de grandes fortunes; étant certain par ce qui arrive dans les Lotteries, que quelques exemples de cette nature produiroient une ardeur générale. Pour donner du crédit aux Billets, & même leur obtenir la préférence sur l'argent, on devoit par de fréquens changemens rendre sa valeur incertaine, & faire craindre aux possesseurs qu'il ne dépérît entre leurs mains, & toujours le prix en devoit être au moins le double de sa juste valeur, c'est-à-dire, de ce qu'il valoit dans les autres Etats. Le décri de l'argent, concluoit Law, en diminuera l'intérêt, l'intérêt diminué fera que chacun éteindra ou réduira les rentes dont il est chargé, le Souverain pourra faire ce qu'auront fait les particuliers, & s'acquitter ainsi d'une grande partie de ses dettes sans rien déboursier. De plus, comme on ne saura que faire de l'argent provenu des remboursemens,

mens , & que la crainte de son dépériflement fera entretenue & augmentée à propos , on le changera en Billets , ou on cherchera à l'employer à des effets plus solides : cet empressement général augmentera infailliblement le prix des terres , des marchandises , des denrées , & produira pour tous ceux qui doivent , la facilité de s'acquitter , Or , continuoit-il , ceux qui composent un Etat peuvent être distingués en trois classes , la Noblesse , les bons bourgeois , le menu peuple des Villes & les habitans de la campagne. La classe mitoyenne est la ressource des deux autres , c'est à elle qu'elles s'adressent pour avoir de quoi fournir à leurs dépenses excessives ou à leurs besoins. Ces deux classes trouvant par ce système le moyen de s'acquitter en tout ou en partie , lui seront sans doute favorables ; & que peut-on craindre de la troisième , quand on aura les deux premières pour soi ? épuisée , comme elle sera , que pourroit-elle faire ?

D'ailleurs , la Banque sera en état d'appaiser par ses largesses ceux des Grands qui voudroient s'y opposer , & l'intérêt général qu'on prendra à sa

conversation, donnera lieu de faire tous les Réglemens qu'on jugera nécessaires pour l'entière exécution de ce systême. Quand on en sera venu là, & qu'il aura produit un renversement général, on jugera le mal sans remède; les Billets de Banque s'anéantiront d'eux-mêmes, les choses reprendront leur train ordinaire, & chacun ne pensera qu'à conserver sa fortune ou à la rétablir.

Tel étoit le Plan que Law avoit formé. Il ne pouvoit être exécuté qu'en France où l'autorité du Souverain n'a point de bornes. Louis Quatorze, à qui il l'avoit exposé seulement en général, l'avoit rejeté avec une espèce d'exécration. Il n'en fut pas de même du Duc d'Orléans. Ce Prince, d'un génie tout autre que Louis Quatorze, plus hardi, plus entreprenant, & sans comparaison moins scrupuleux, en fut charmé: il le pénétra aisément, d'un coup d'œil il en vit toutes les suites, & ce furent ces suites favorables à ses prétentions qui le déterminèrent à l'exécuter.

Le peu de tems qu'il y avoit que ce dessein avoit été desapprouvé, sa puissance qui n'étoit pas assez affermie,

les

les Alliances qu'il avoit commencé à ménager n'étant pas encore conclues, la loi qu'il s'étoit imposée à lui-même de suivre la pluralité des voix, l'empêcherent de mettre en œuvre ce projet aussi tôt qu'il l'auroit souhaité. Il se contenta d'abord de permettre à Law d'établir une Banque, afin d'accoutumer peu à peu les Peuples à cette dangereuse nouveauté. L'Edit qui autorisoit cet établissement fut porté le second de Mai mille sept cent seize. On y disoit d'abord, que les avantages procurés par les Banques publiques à plusieurs Etats de l'Europe, dont elles avoient soutenu le crédit & entrete-
 Comment il s'établit.
 nu les manufactures, avoient persuadé de l'utilité qu'on retireroit en France d'un pareil établissement. „ Le „ Sieur Law (disoit-on ensuite) nous „ ayant proposé il y a quelques mois „ d'en former une dont le fonds se- „ roit fait de nos deniers, & qui seroit „ administrée en notre nom & sous „ notre autorité, le projet en fut examiné dans notre Conseil de Finances, où, plusieurs banquiers, négocians, & députés des Villes de Commerce, ayant été appelés pour „ avoir

„ avoir leur avis, ils convinrent tous
„ que rien ne pouvoit être plus avan-
„ tageux à notre Royaume, qui par
„ sa situation & sa fertilité, jointes à
„ l'industrie de ses habitans, n'a besoin
„ que d'un crédit solide pour y attirer
„ le Commerce le plus florissant; ils
„ crurent néanmoins que les conjon-
„ ctures du tems n'étoient pas favora-
„ bles, & qu'il conviendrait mieux
„ qu'un tel établissement fût fait sur
„ le compte d'une Compagnie. Ces
„ raisons, jointes à quelques condi-
„ tions particulières du projet, nous
„ déterminèrent à le refuser. Mais le-
„ dit Sieur Law nous a supplié de
„ vouloir lui accorder la faculté d'é-
„ tablir une autre espèce de Banque,
„ dont il offre de faire les fonds, tant
„ de ses deniers que de ceux de sa
„ Compagnie, & par le moyen de la-
„ quelle il se propose d'augmenter la
„ circulation de l'argent, faire cesser
„ l'usure, suppléer aux voitures des es-
„ pèces entre Paris & les Provinces,
„ donner aux Etrangers le moyen de
„ faire des fonds avec sûreté dans no-
„ tre Royaume, & faciliter à nos Peu-
„ ples le débit de leurs denrées &
„ le

PHILIPPE D'ORLÉANS. II

„ le payement de leurs impositions.
„ La grâce qu'il nous demande, c'est
„ de lui donner un privilège pendant
„ l'espace de vingt années, & de lui
„ permettre de stipuler en écus de
„ Banque, qui étant toujours du mê-
„ me poids & du même titre, ne pour-
„ ront être sujets à aucune variation :
„ condition essentielle & absolument
„ nécessaire pour procurer & conser-
„ ver la confiance de nos Sujets &
„ celle des Etrangers. Nous suppliant
„ en même tems de vouloir nommer
„ des personnes d'une probité & d'une
„ intelligence connues, pour avoir in-
„ spection sur la Banque, viser les Bil-
„ lets, cotter & parapher les Livres,
„ afin que le Public soit pleinement
„ persuadé de l'exactitude & de la fi-
„ délité qui y seront observées. Et
„ comme il nous paroît, que cet éta-
„ blissement, de la manière dont il
„ nous est proposé, ne peut causer
„ aucun inconvénient, qu'il y a au
„ contraire tout sujet d'espérer qu'il
„ aura un succès prompt & favora-
„ ble, & qu'il produira des effets a-
„ vantageux à l'exemple de ce qui
„ se passe dans les Etats voisins, nous

„ avons cru devoir accorder audit
„ Sieur Law, dont l'expérience, les
„ lumières, & la capacité nous sont
„ connues, le privilège qu'il nous de-
„ mande pour lui & pour sa Compa-
„ gnie. Et notre très cher & très-
„ aimé Oncle le Duc d'Orléans Ré-
„ gent de notre Royaume, attentif à
„ tout ce qui peut apporter du sou-
„ lagement à nos Peuples & procu-
„ rer le bien de notre Etat, a cru
„ qu'il n'étoit point indigne de son
„ rang & de sa Naissance d'en être dé-
„ claré Protecteur.

„ Le fonds de la Banque sera com-
„ posé de douze cent Actions de
„ mille écus chacune, ainsi le Capi-
„ tal sera de douze cent mille écus de
„ Banque, c'est - à - dire de six mil-
„ lions argent comptant.

„ Il sera ouvert un Régître chez le
„ Sieur Law, Directeur, pour y rece-
„ voir les souscriptions des personnes
„ qui voudront y prendre intérêt &
„ y acquérir tel nombre d'Actions
„ qu'elles voudront.

„ Le Régître sera cotté & paraphé
„ par le Directeur & par l'Inspecteur
„ de ladite Banque.

„ Les

PHILIPPE D'ORLEANS. 13

„ Les Actionnaires formeront la
„ Compagnie , & choisiront les Offi-
„ ciers nécessaires pour la régie & le
„ détail ordinaire de la Banque.

„ Tout se passera dans les Assem-
„ blées à la pluralité des voix , qui sé-
„ ront comptées de la manière suivan-
„ te : ceux qui auront cinq Actions ,
„ & moins de dix , n'auront qu'une
„ voix ; ceux qui auront dix Actions ,
„ & moins de quinze , auront deux
„ voix ; & ainsi de cinq en cinq ; &
„ ceux qui auront moins de cinq Ac-
„ tions n'auront point de voix.

„ Chaque année il y aura deux As-
„ semblées générales , à six mois l'une
„ de l'autre. Dans chacune de ces As-
„ semblées on réglera les dividendes ou
„ répartitions qui seront payés aux
„ Actionnaires.

„ Les Billets de la Banque seront
„ signés par le Directeur , par un des
„ Associés nommé à la pluralité des
„ voix , & par l'Inspecteur.

„ Il sera libre à toutes personnes de
„ porter leur argent à la Banque , pour
„ lequel il sera délivré des Billets
„ payables à vue.

„ La Compagnie ne fera par terre

„ ni par mer aucun Commerce de
„ marchandises ; elle ne se chargera
„ point des affaires des négocians ,
„ tant au-dedans qu'au-dehors le Roy-
„ aume ; elle ne pourra emprunter à in-
„ térêt sous quelque prétexte ni de
„ quelque manière que ce puisse être.
„ La Banque pourra se charger de
„ la Caisse des Particuliers , fera les
„ payemens comptant, moyennant cinq
„ sols de Banque pour mille écus de
„ Banque ; ces cinq sols font le quart
„ de l'écu “.

Un pareil établissement ne paroif-
soit guères mériter une si grande at-
tention de la part de la Cour , & il
étoit inconcevable qu'il pût produire
les grands effets qu'on avoit annoncés.
Le seul avantage qu'en tiroit le Pu-
blic , c'étoit la modicité de l'écomp-
tè. Comme c'étoit là le seul profit
que cette Compagnie pouvoit faire ,
tout Commerce direct ou indirect ,
par commission ou autrement , lui é-
tant défendu , il étoit bien difficile de
deviner d'où viendroît le gain des Ac-
tionnaires ; car les cinq sols par mille
écus ne produisoient par rapport au
fonds total de la Banque, que quinze
cent

PHILIPPE D'ORLEANS. 15
cent francs monnoye courante. Quand
ce fonds, ce qui étoit impossible, fe-
roit rentré & sorti toutes les semaines,
il n'auroit produit par an que vingt-six
mille écus; ce qui n'étoit guères que
le quart de ce qu'il auroit donné, s'il
eût été constitué au denier vingt. L'ar-
gent par lui-même ne produit rien, ce
n'est qu'en le travaillant qu'on le rend
fécond: or, la manière dont cette Com-
pagnie le travailloit, suivant ce que je
viens de dire, suffisoit à peine pour les
fraix du travail, je veux dire pour les
gages du Directeur, de l'Inspecteur, du
Trésorier, des Caissiers. On avoit donc
d'autres vûes en faisant cet établisse-
ment, que celles qu'on paroïssoit a-
voir.

L'essentiel étoit de lui donner un Ses pro-
crédit qui répondit aux grandes entre- grès.
prises qu'elle devoit faire. L'expédient
qu'on prit pour y réussir ne pouvoit
être mieux choisi. Le dix d'Avril mil-
le sept cent dix-sept on publia un Ar-
rêt du Conseil d'Etat du Roi, qui or-
donnoit que les *Billets de la Banque
générale seroient reçus comme argent dans
tous les Bureaux des Fermes de Sa Ma-
iesté, pour le payement de toutes les espe-*
ces

ces de droits & impositions, ou plutôt que ces Bureaux seroient correspondans de la Banque. Cet Arrêt avoit été dressé avec un grand artifice, quoiqu'il parût fort simple; il faisoit passer par les mains de la Banque presque tout l'argent du Royaume.

„ Le Roi, disoit le préambule,
 „ ayant accordé au Sieur Law & Com-
 „ pagnie le privilège d'établir une
 „ Banque générale, les Billets de ladi-
 „ te Banque se sont déjà tellement ac-
 „ crédités au-dedans du Royaume &
 „ dans les Pays étrangers, que mal-
 „ gré la difficulté des tems les remi-
 „ ses d'argent en sont devenues beau-
 „ coup plus faciles, les écomptes mo-
 „ dérés, l'usure considérablement di-
 „ minuée. Et comme il est extrême-
 „ ment important pour la commodité
 „ des Sujets de Sa Majesté & des E-
 „ trangers de faire trouver dans tou-
 „ tes les parties du Royaume la valeur
 „ desdits Billets, d'accélérer les remi-
 „ ses qui doivent être faites à Paris
 „ des sommes qui sont reçues journal-
 „ lement dans les Provinces pour le
 „ paiement des droits & des imposi-
 „ tions, de ne pas laisser l'argent oisif
 &

„ & inutile dans les Bureaux des Re-
 „ cettes , & d'empêcher en même
 „ tems le plus qu'il est possible le transf-
 „ port des espèces des Provinces à
 „ Paris , ce qui cause toujours une in-
 „ terruption & un dérangement dans
 „ le Commerce , dont le rétablisse-
 „ ment est le principal objet de Sa
 „ Majesté & le commun vœu de ses
 „ Peuples , Elle a jugé , que rien ne
 „ pouvoit être plus utile pour eux ,
 „ plus propre à avancer les recouvre-
 „ mens , & plus capable d'augmenter
 „ la circulation , & par conséquent d'a-
 „ nimer le Commerce , que d'ordon-
 „ ner à tous les Officiers comptables ,
 „ Fermiers, & Sous-fermiers & Prépo-
 „ sés, à tous leurs Receveurs, Caissiers,
 „ & Commis comptables & autres
 „ chargés du maniment de ces deniers,
 „ de recevoir comme argent les Bil-
 „ lets de la Banque en payement des
 „ impositions , droits & revenus de Sa
 „ Majesté, & d'acquitter tous ceux qui
 „ leur seront présentés , attendu que
 „ lesdits Billets doivent toujours être
 „ acquittés à vûe au Bureau de la Ban-
 „ que établie à Paris.

„ En conséquence ordonne Sa Ma-
 „ jesté,

„ jecté, qu'à commencer du jour de
 „ la publication du présent Arrêt,
 „ les Billets de la Banque générale se-
 „ ront reçus comme argent dans tous
 „ les Bureaux du Roi. Ordonne en
 „ outre, qu'à commencer du même
 „ jour tous les Officiers comptables
 „ seront tenus d'acquitter à vûe &
 „ sans aucun écompte les Billets de
 „ ladite Banque jusqu'à concurrence
 „ des sommes qu'ils auront en caisse,
 „ & que lorsqu'ils n'auront pas de
 „ fonds, ils acquitteront lesdits Billets
 „ des premiers deniers qu'ils rece-
 „ vront, leur défendant de remettre
 „ aucune partie des fonds de leurs Re-
 „ cettes en Lettres de change ou par
 „ voiture, d'acquitter aucune rescrip-
 „ tion si ce n'est de l'excédent qu'ils
 „ auront en caisse, après avoir préa-
 „ lablement & par préférence ac-
 „ quitté lesdits Billets de la Banque
 „ qui leur auront été présentés.

„ Veut Sa Majesté, qu'à mesure
 „ qu'ils recevront lesdits Billets, ils
 „ les envoient à ceux à qui ils sont
 „ tenus de remettre les fonds de leur
 „ maniment, pour en recevoir la va-
 „ leur à vûe au Bureau général de la
 „ Banque à Paris. „ Le

„ Le tout à peine contre les con-
 „ trevenans de destitution de leurs
 „ Offices & de révocation de leurs
 „ Emplois “.

Le crédit de la Banque, devenue
 par cet Arrêt le Bureau général des Re-
 cettes du Royaume, augmenta consi-
 dérablement, & de Banque générale
 qu'elle étoit, elle devint l'unique. El-
 le ne se contenta plus alors de cinq
 sols pour l'écompte de mille écus de
 Banque; elle le prit à raison de quatre
 pour cent. Par cette augmentation elle
 se trouva assez riche pour assigner sept
 & demi pour cent d'intérêt aux Action-
 naires, & cela seulement pour six
 mois; de manière que la valeur des Ac-
 tions monta tout d'un coup fort haut.
 A mesure que les Billets de Banque
 augmentoient en crédit, ceux de l'E-
 tat diminoient de valeur & perdoient
 jusqu'à cinquante & soixante pour
 cent. Quoiqu'on en eût acquitté un
 grand nombre, il en restoit encore
 au moins pour deux cent millions, ou-
 tre les quatre pour cent d'intérêt. La
 Banque se chargea d'acquiescer ces det-
 tes. Pour y réussir, sans cesser d'être
 ce qu'elle étoit, elle se transforma en
 Com-

Fiction
du Missif-
sipi.

Compagnie de Commerce, sous le titre de *Compagnie d'Occident ou du Mississipi*. On fit tout ce qu'il falloit pour persuader au Public que ce Commerce seroit extrêmement avantageux, & qu'il viendrait de ces nouveaux Pays des trésors immenses. On en donna les descriptions les plus magnifiques. Le Perou n'étoit rien en comparaison. De tous côtés on enlevoit les pauvres & les vagabonds pour peupler & pour cultiver ces terres. On alla jusqu'à créer une Amirauté particulière, qui sous les ordres de la Banque auroit la direction des Flottes qui iroient dans ces riches Contrées & en reviendroient.

Il étoit pourtant vrai, que ce Pays n'a rien de singulier, qu'il n'a ni mines d'Or ni d'Argent, qu'il ne produit point d'Aromates, que les bois même n'ont rien de précieux. Le climat en est doux & tempéré; le vin, le blé, y croistroient en abondance; on pourroit y élever quantité de bestiaux: mais la France n'a pas besoin de ces denrées, & a bien de la peine à se défaire de ce qu'elle en a de trop. La pelletterie étoit la seule espèce de Commerce qu'on pût y faire avec avantage pour enri-

enrichir quelques particuliers, mais non pour enrichir un grand Peuple & rétablir un Royaume épuisé. On devoit connoître en France le Mississipi. Louis Quatorze par une espèce de Traité fait avec Monsieur Croisat, fameux Négociant, lui avoit abandonné tous les profits qu'il en pourroit tirer pendant un certain nombre d'années, à condition qu'il y établiroit quelques Colonies; & ses grandes richesses n'étoient assurément point venues de ce Pays. Plusieurs y avoient été pour y faire quelque fortune, & en étoient revenus plus pauvres encore qu'ils n'y étoient allés. Tous déposoit unanimement ce qu'ils avoient éprouvé. Ils parlerent en vain; cette chymère prit tellement le dessus, que presque toute la France en fût la dupe.

On créa d'abord sur cette Compagnie pour cent millions d'Actions. On les acheta partie en Billets d'Etat & de Finances, partie en argent. Les Fermes générales du Royaume furent assignées pour servir tout à la fois de fonds à la Banque-Compagnie, & de caution aux Actionnaires. Les Tailles, les Recettes générales, étoient char-

Com-
mence-
ment du
négoce
du pa-
pier.

chargées de quantité de rentes. Dès le commencement de la Régence, on en avoit ordonné la conversion en nouvelles rentes au denier vingt-cinq. Plusieurs propriétaires avoient gardé leurs Contrâcts, espérant apparemment que les choses se rétabliroient sur l'ancien pied. Par un nouvel Edit il fut déclaré, que ceux qui n'auroient pas fait la conversion de leurs rentes avant le dernier de Décembre mille sept cent dix-huit, perdroient les arrérages des années précédentes & de celle où l'on alloit entrer, à moins qu'avant le premier d'Avril suivant ils n'eussent employé leurs Contrâcts à acquérir des Actions. Comme les Actions étoient au moins de mille écus, & que pour les acquérir il falloit des anciens papiers, c'est-à-dire des Contrâcts de rentes, des Billets de l'Etat, & autres de pareille nature; & des Billets de Banque, ou, ce qui étoit la même chose, de l'argent, ceux qui vouloient devenir Actionnaires & qui n'avoient point assez de l'une ou l'autre de ces espèces, cherchoient à en avoir. C'est ainsi que le négoce du papier s'établit & devint bien-tôt, non seulement

ment universel , mais nécessaire.

De plus, le grand crédit de la Banque absorboit tous les autres, si je puis ainsi m'exprimer. On n'avoit de confiance qu'en ses Billets ; on s'empressoit de se défaire de tous les autres ; & comme leur quantité excédoit de beaucoup les cent millions d'Actions, il y eut plus de vendeurs que d'acheteurs, & on ne put les négocier qu'avec beaucoup de perte. Les Contrâcts perdoient trente pour cent, & les Billets de l'Etat entre cinquante & soixante. On amusoit cependant le Public en publiant & affichant par-tout la liste des Billets de l'Etat qu'on brûloit chaque semaine à l'Hôtel de ville, & à peine y eut-il quelqu'un qui fit réflexion que bien-tôt on seroit obligé d'en faire autant à ceux qu'on avoit substitués en leur place. On affectoit aussi un grand soin de payer les rentes de l'Hôtel de ville. Dans les Réglemens qu'on publioit à cet égard, on disoit les plus belles choses du monde & les plus propres à persuader qu'on ne penseroit jamais à y toucher. C'étoit, disoit-on, le soutien du crédit du Roi & la subsistance de ce qu'il y

avoit de plus honnêtes gens dans le Royaume, sur-tout à Paris.

Riches-
ses de
Law.

Ainsi la Banque, ou la Compagnie d'Occident, s'établit avec la satisfaction des Peuples. Le Parlement, sans en connoître tout le mystère, entreprit inutilement de s'y opposer. Ce fut même en grande partie ce qui lui attira les disgraces dont j'ai parlé. La hardiesse de Law à faire montre des grandes richesses qu'il avoit acquises en si peu de tems, le tour qu'il avoit su faire prendre à sa Banque pour avoir entre ses mains presque tous les revenus de l'Etat, fondoient assurément de justes soupçons de sa fidélité & des appréhensions qu'il ne la portât encore plus loin. En moins d'un mois, il avoit acheté du Comte d'Evreux pour la somme de huit cent mille livres la Comté de Tancarville en Normandie; il avoit offert au Prince de Carignan quatorze cent mille livres de l'Hôtel de Soissons; il avoit présenté cinq cent mille livres à la Marquise de Beuveron pour sa Terre de l'Isle-Bonne; enfin, il n'avoit tenu qu'au Duc de Sully de recevoir dix-sept cent mille livres de son Marquisat de Rôni.

Sur

Sur ces acquisitions qu'on regarda comme des preuves certaines de sa malversation , il fut ajourné à comparoître personnellement par-devant un Commissaire nommé par le Parlement, pour rendre compte de sa conduite. Monsieur le Régent usa de toute son autorité pour parer ce coup. Le Parlement rendit un Arrêt, qui défendoit à tout Etranger, même naturalisé, de s'immiscer en aucune façon, sous quelque prétexte que ce pût être, du maniment ou gouvernement des Finances. Le Parlement humilié & abattu, Law prit le dessus, & devint en état d'exécuter son projet dans toute son étendue.

On commença par lui abandonner Son sys la Ferme du tabac; bien-tôt après on tême y joignit toutes les autres avec la di- loué dans rection & la régie des monnoyes. Dès le les Edits quatre de Décembre mille sept cent dix- du Roi huit, la Banque fut déclarée Banque Royale. La Déclaration qui fit ce changement s'exprimoit ainsi: „ Ayant „ reconnu par expérience l'utilité que „ Nous & nos Sujets tiroient de la „ Banque générale par la facilité de „ faire venir à Paris les deniers Royaux

Tome II. B „ sans

„ sans fraix & sans dégarnir les Pro-
 „ vinces d'espèces; que les Particu-
 „ liers ont trouvé par-là le moyen d'é-
 „ tablir des fonds dans tous les lieux du
 „ Royaume & dans les Pays étrangers,
 „ dans un tems où la confiance étoit
 „ entièrement perdue; que l'intérêt
 „ modique auquel la Banque a écomp-
 „ té les Lettres de change, a fait di-
 „ minuer l'usure & empêché nos
 „ Sujets d'emprunter en Pays étran-
 „ gers; que les sommes que la Ban-
 „ que a prêtées aux Manufactures &
 „ Négocians, en ont soutenu le cré-
 „ dit & augmenté les affaires; qu'on
 „ a vû cesser les dérangemens dans le
 „ Commerce; que les Changes étran-
 „ gers ont été soutenus en faveur de
 „ nos Sujets; que les Etrangers se
 „ sont servis des Billets de la Banque
 „ pour faire leurs fonds dans toutes
 „ les parties du Royaume, pour leurs
 „ achats de marchandises & denrées
 „ dont la sortie est si avantageuse &
 „ si nécessaire.
 „ Le succès de cet Etablissement
 „ nous a porté à faire examiner le pre-
 „ mier projet dudit Sieur Law, &
 „ ayant été pleinement informé qu'il
 „ con-

„ convenoit au bien général du Com-
 „ merce & de nos Sujets que la Ban-
 „ que fût continuée sous le titre de
 „ BANQUE ROYALE, & que la
 „ régie s'en fît en notre nom & sous
 „ notre autorité, Nous aurions, pour
 „ y parvenir, fait acquérir pour Nous
 „ les Actions de ladite Banque dont
 „ Nous avons fait rembourser aux Ac-
 „ tionnaires en deniers effectifs leurs
 „ Capitaux qu'ils avoient portés en
 „ Billets de l'Etat pour former le
 „ Fonds de la Banque, lesquels ont
 „ été convertis depuis en Actions de
 „ la Compagnie d'Occident. Et en
 „ conséquence de ces remboursemens
 „ qui ont été faits aux Actionnaires
 „ de nos deniers, Nous sommes deve-
 „ nus seuls propriétaires de toutes les
 „ Actions de ladite Banque; en sorte
 „ qu'il est nécessaire d'expliquer nos
 „ Intentions, tant au sujet de la régie
 „ de ladite Banque que par rapport à
 „ l'ordre qui doit être observé pour la
 „ reddition des comptes. A ces cau-
 „ ses, &c “.

Il étoit extrêmement difficile de Raïsons
 comprendre comment ce changement généra-
 favorisait le Commerce & étoit si a- les con-
 B 2 vanta-système

avantageux à la France. Le Roi, de venu par cette Déclaration le banquier universel de son Royaume, faisoit lui seul tout le profit que les banquiers particuliers auroient faits : les Actions de la Banque étant devenues Actions de la Compagnie d'Occident, leur acquisition lui donnoit la meilleure part aux gains immenses que cette Compagnie devoit faire ; & il est visible que ce gain particulier du Prince faisoit perdre à ses Sujets celui qu'ils auroient fait , s'il ne s'étoit pas mis à leur place. La vraie manière pour un Prince de favoriser le Commerce , ce n'est pas de s'en emparer , c'est de donner à ceux qui le font , beaucoup de liberté & une grande protection , c'est de le rendre facile entre eux, & avec l'Etranger. Dès qu'il s'en empare, il le ruine , dès-là il y jette la défiance, & il est impossible qu'il s'enrichisse sans appauvrir le grand nombre de ses Sujets ; appauvrissement qui ne peut manquer de retourner sur lui , & de lui causer plus de perte qu'il n'aura fait de profit en s'attirant leur Commerce. De plus , par ce changement tous les Effets de la Banque , ses Billets,

lets, ses Actions, devenoient des Effets Royaux. Le sort des Billets de l'Etat & de toutes les autres espèces de papiers ne devoit-il pas faire trembler ? Enfin, la Banque s'étant chargée de quantité de Caisses particulières, c'est-à-dire que plusieurs particuliers avoient des comptes en Banque, ce mélange des deniers du Roi avec ceux de ses Sujets ne pouvoit guères manquer de produire de la confusion ; le sort ordinairement emporte le foible, & les comptes qu'on fait avec son Souverain, sont presque toujours des comptes de cleric à maître.

Ces réflexions & quantité d'autres qu'il étoit naturel de faire, causerent quelque inquiétude dans le Public. Pour la calmer, le Conseil d'Etat du Roi donna le vingt-sept de Décembre un Arrêt qui expliquoit & confirmoit le précédent ; mais il étoit sans comparaison plus propre à l'augmenter, & si l'esprit de vertige n'avoit dominé, il auroit ouvert les yeux sur les scènes étranges qu'on préparoit. Voici l'Abrégé de cet Arrêt. On en jugera.

„ Sa Majesté ayant acquis toutes les
„ Actions de la Banque, a cru qu'il étoit

„ du bon ordre qu'elle fût connue &
 „ déclarée Royale, & s'en est ainsi
 „ expliquée par sa Déclaration du qua-
 „ tre du présent mois envoyée au Par-
 „ lement le douze d'icelui, & par
 „ conséquent réputée & tenue pour
 „ enrégistrée aux termes de l'article
 „ second des Lettres-Patentes du
 „ vingt-six d'Août dernier, régistrées
 „ au Parlement le même jour, le
 „ Roi y séant en son Lit de Justice “.

Autres
mesures
pour le
faire pré-
valoir.

Il est aisé de voir dans ces paroles la connexion du Lit de Justice avec les affaires de Law & l'établissement de son fatal système. Persuadé qu'on étoit que le Parlement n'y consentiroit jamais, il avoit fallu l'abattre, & trouver le moyen d'autoriser d'avance tous les Réglemens qu'on méditoit de faire à cet égard.

La Déclaration continuoit ainsi. „ Et
 „ d'autant que pour réprimer les bruits
 „ malicieusement répandus par gens
 „ mal-intentionnés, soit en vue de se
 „ maintenir dans l'usage des usures ex-
 „ cessives dont ils se sont fait une es-
 „ pèce de profession, soit à dessein de
 „ diminuer le crédit que la Banque
 „ s'est acquis dans le Royaume & dans
 „ les

„ les Pays étrangers malgré les divers
 „ obstacles qu'on a affecté d'y oppo-
 „ ser, il est nécessaire que les Inten-
 „ tions de Sa Majesté, tant sur la ré-
 „ gie intérieure, la forme, & l'admi-
 „ nistration de la Banque, qu'à l'é-
 „ gard du crédit que doivent avoir ses
 „ Billets, soient entièrement connues
 „ du Public, Sa Majesté a jugé à pro-
 „ pos de s'en expliquer par le présent
 „ Arrêt d'une manière à ne laisser
 „ plus aucun doute à ses Sujets sur
 „ l'objet dudit Etablissement, ni sur
 „ les moyens qu'Elle a dessein d'em-
 „ ployer pour y concourir, persuadée
 „ qu'ils y trouveront de tels avanta-
 „ ges, qu'il ne se peut que l'expé-
 „ rience qu'ils en feront, ne prévaille sub
 „ les préventions contraires.

„ Sa Majesté étant aussi informée
 „ que la rareté apparente des espèces
 „ de billon & des monnoyes de cuivre
 „ dans les payemens & le haut prix
 „ d'argent dans le Commerce ne pro-
 „ viennent pas du manque d'espèces,
 „ dont il y a une grande quantité
 „ dans le Royaume, mais du défaut
 „ de règle & d'ordre dans les paye-
 „ mens, & de ce que les Billets de la

„ Banque n'ont pas la même faveur
 „ que dans les autres Pays & Villes de
 „ Commerce où de pareilles Banques
 „ sont établies, a estimé qu'il conve-
 „ noit d'y pourvoir.

„ Veut Sa Majesté, que dans le pre-
 „ mier de Mars prochain, outre le Bu-
 „ reau général de Paris, il soit établi
 „ dans les Villes de Lion, la Rochel-
 „ le, Tours, Orléans & Amiens, un
 „ Bureau particulier de Banque, com-
 „ posé de deux Caisses, l'une en ar-
 „ gent pour acquitter à vûe les Billets
 „ qui y seront présentés, & l'autre en
 „ Billets pour fournir à ceux qui en
 „ demanderont “.

Rouën, Rennes, Thoulouse, Bour-
 deaux, furent privés de ces Bureaux
 qu'on prétendoit être si avantageux,
 à cause des Parlemens dont on crai-
 gnoit des oppositions semblables à cel-
 les qu'avoit faites le Parlement de Pa-
 ris. Lille, Marseille, Nantes, Saint-
 Malo, Bayonne, en furent aussi
 exempts, parce qu'on se doutoit qu'ils
 ne seroient pas de leur goût & qu'on
 ne vouloit pas les mécontenter.

„ Ordonne pareillement Sa Majesté,
 „ que dans sa bonne Ville de Paris, à
 „ com-

„ commencer du jour de la publication
 „ du présent Arrêt & du premier de
 „ Mars prochain, dans les Villes ci-des-
 „ sus nommées, les espèces de billon &
 „ monnoyes de cuivre ne pourront é-
 „ tre données ni reçues dans les paye-
 „ mens qui passeront six livres, si ce
 „ n'est pour les appoints.

„ Et à l'égard des espèces d'ar-
 „ gent, veut Sa Majesté qu'elles ne
 „ puissent être reçues ni données dans
 „ les payemens qui excéderont la som-
 „ me de six cent livres, excepté pour
 „ les appoints (c'est-à-dire pour les
 „ fractions ou portions de cent livres,
 „ pour lesquelles on ne pouvoit avoir
 „ des Billets de Banque) Et que
 „ pour les sommes excédentes, le paye-
 „ ment en soit fait en espèces d'or ou
 „ en Billets de Banque.

„ Et attendu que les Billets de Ban-
 „ que seront toujours payés à vûe, Sa
 „ Majesté défend à tous Notaires, Ser-
 „ gents, & Huissiers, de faire aucun
 „ protest ni autres Actes contre ceux
 „ qui offriront lesdits Billets en paye-
 „ ment, à peine contre les contreve-
 „ nans de la perte de leurs Charges &
 „ Offices. Et néanmoins, ne sera la

„ présente disposition exécutée, que
 „ dans les Villes où il y aura des Bu-
 „ reaux particuliers de Banque.

„ Pour prévenir tous les bruits que
 „ des gens mal-intentionnés pour-
 „ roient encore répandre, & convain-
 „ cre de plus en plus les personnes
 „ qui desirent véritablement l'avanta-
 „ ge & la facilité du Commerce, que
 „ ledit Etablissement ne sera suscepti-
 „ ble d'aucun inconvénient ni pour
 „ le présent, ni pour l'avenir, Sa
 „ Majesté veut & entend, qu'au cas
 „ qu'il arrivât dans quelque'un des Bu-
 „ reaux de la Banque que les Billets
 „ d'icelle ne fussent pas payés sur le
 „ champ & à vûe, il soit permis aux
 „ Notaires, Huissiers, & Sergents de
 „ protester contre les offres qui se-
 „ roient faites en Billets de Banque,
 „ & de faire à cet effet tous Actes
 „ qu'il appartiendra.”

Mauvai-

se foi de

Law.

Qu'il me soit permis de le dire, je
 ne comprends pas de quel front Law,
 sans doute auteur de ces Arrêts, pou-
 voit dire qu'ils avoient pour objet la
 facilité du Commerce, tandis qu'ils
 le gênoient excessivement. L'usage
 de ce qu'on appelle petite monnoye
 2 II défen-

défendu dans les payemens au-dessus
 de six livres, ne jettoit-il pas dans
 de très grands embarras les artisans,
 les payfans, les marchands-en-détail?
 où pouvoient-ils trouver de l'argent?
 s'ils en trouvoient, se chargeoit-on
 gratis de leurs monnoyes? Ainsi, l'u-
 sure qu'on prétendoit avoir détruite,
 se rétablissoit par les Edits-mêmes où
 l'on se glorifioit d'avoir fait cette es-
 pèce de miracle. La contrainte par
 rapport aux payemens des sommes au-
 dessus de six cent livres qu'il falloit
 faire en or ou en Billets de Banque,
 n'étoit-elle pas capable d'anéantir le
 Commerce, en fermant toutes les bour-
 ses, en faisant disparoître l'or & l'ar-
 gent qu'on devoit garder d'autant plus
 soigneusement, qu'il étoit plus aisé de
 s'appercevoir que toutes les manœu-
 vres de la Banque ne tendoient qu'à
 s'en emparer? Et certes, le dispositif
 de cet Arrêt & de tous les autres qui
 le suivirent en foule, les assurances
 qu'on y donnoit de n'avoir en vûe que
 de procurer le bien public & la facilité
 du Commerce, n'eussent point dissipé
 les justes craintes que ces ordres ex-
 traordinaires inspiroient, si l'on n'a-

voit trouvé moyen d'entraîner la multitude , & de forcer les honnêtes gens à faire eux-mêmes ce qu'ils condamnoient dans ces insensés. Quand on propose à un Peuple des moyens sûrs & faciles de s'enrichir, il y entre de lui-même sans qu'il soit besoin de l'y contraindre; dès qu'il en faut venir là, c'est une marque sûre que ces moyens ne sont pas tels qu'on les croit, ou qu'on a des intentions aussi funestes qu'on les veut faire croire avantageuses.

Jusqu'alors les Actions de la Banque n'avoient pas fait une grande fortune; mais quand elle fut devenue Compagnie commerçante, que les revenus du Roi furent à sa disposition, & qu'on se fut imaginé que le Mississipi renfermoit autant de trésors que le reste du monde, l'empressement pour en avoir alla bien vite jusqu'à la fureur. Une Assemblée, où il fut décidé que le Roi se chargeroit des fraix de régie, qu'il fourniroit chaque année trois cent mille livres pour le payement des troupes qui serviroient le Mississipi, qu'il lui céderoit le Port & les Magazins du Port-Louis, & qu'enfin elle

au.

auroit droit de faire la Guerre ou la Paix dans les Terres de son Etablissement & de nommer les Officiers des troupes qui le serviroient, cette Assemblée qui se tint au mois de Mai, fut l'époque de l'espèce de phrénésie qui agita la France, & que les gains excessifs de quelques particuliers rendirent incurable.

Une certaine veuve de Namur, nommée la Caumont, qui avoit fourni aux Armées des tentes & autres marchandises de cette espèce, se trouva à la mort de Louis Quatorze chargée d'une assez grosse quantité de Billets; elle les changea en Billets de l'Etat. La Banque ouverte, elle prit des Actions, les négocia, employa les profits à en acquérir d'autres; de manière qu'elle se vit entre les mains pour soixante & dix millions de Billets de Banque. Il se fit quantité d'autres fortunes; laquais, cochers, valets de chambre, devinrent gros seigneurs. On créa de nouvelles Actions. L'empressement devint général. Du fonds des Provinces on se rendit en foule à Paris. Les Etrangers, sur-tout les Anglois, y accoururent aussi. Plusieurs vendirent

Fortunes immenses.

leurs biens, leurs Contrats de rente, ou les engagerent pour avoir de quoi faire ce négoce nouveau. Les Princes & ce qu'il y avoit de plus distingué en France s'en mêlerent aussi. Law, pour se soutenir, leur avoit donné des Actions. Le Duc de Bourbon fut un de ceux qui y gagna davantage, soit qu'il y eût plus de bonheur, soit qu'il fût instruit à propos des momens heureux. Ce Prince acheta tout ce qui se trouva à sa bienséance, sur-tout en Picardie, où il possède aujourd'hui presque tout le pays qui est situé entre l'Oise & la Somme. Il fit rebâtir de fond en comble Chantilly avec une magnificence royale, il y forma une ménagerie, sans comparaison mieux fournie que celle du Roi; il fit venir d'Angleterre en une seule fois cent cinquante coureurs, dont chacun, sur le pied qu'étoit alors l'argent en France, lui revenoit à quinze ou dix-huit cent francs. La superbe fête qu'il donna à la Duchesse de Berri quatre ou cinq jours durant, lui coûta des sommes immenses; en un mot, ce Prince habile profita autant qu'il put des ménagemens qu'on avoit pour sa qualité de

38A

anége
la
nque.

6. 10. 16
TH 18645



de premier Prince du Sang ; de manière que , lorsqu'on le vit premier Ministre , on fût persuadé qu'il ne penseroit point à s'enrichir davantage.

Quelque confiance qu'on eût en la Banque , le grand nombre pourtant ^{Manège de la Banque.} préféroit l'argent à ses Billets ; plusieurs refusoient de s'en charger , & stipuloient dans leurs Contracts qu'on les payeroit en argent sonnante. Chacun cherchoit à réaliser ses papiers , c'est ainsi qu'on s'exprimoit , & c'étoit sur-tout en argent qu'on s'efforçoit de le faire. La Banque étoit perdue , si on n'avoit trouvé le moyen de parer à cet inconvénient ; ses desseins eussent été confondus , & ses papiers lui fussent restés. On le fit partie par adresse , partie par violence : l'essentiel étoit de donner plus d'estime & plus de confiance pour le papier que pour l'argent.

D'abord , pour mettre la Banque en état de satisfaire les *opiniâtres* , ainsi parloient Monsieur le Régent & Law , on mit l'or & l'argent au triple de sa valeur ordinaire. Pour répondre à cette augmentation d'espèces , on multiplia les Billets : on en fabriqua au moins ^{pour}

pour quinze cent millions; car à leur chute, lorsqu'il s'agit de les réduire & de les anéantir, il s'en trouva pour plus de deux milliards. Ces Billets ne furent plus en écus de Banque, mais en livres tournois. Pour la commodité des porteurs on en fit de différens prix; il y en avoit de dix mille francs, de mille, de cent, & de dix. On déclara que ces Billets de livres tournois ne seroient sujets à aucune diminution ni augmentation, malgré tous les changemens qui pourroient arriver dans les espèces. On ôta les restrictions de l'Edit que je viens de rapporter; & ce qui avoit été ordonné pour les payemens dans les Villes où l'on avoit établi des Bureaux de Banque, devint une loi générale pour tout le Royaume. On dispensa en faveur de ces Billets d'observer les promesses, les sermens qu'on avoit faits, je veux dire qu'on annulla toutes les stipulations faites de payer & de ne recevoir que de l'argent sonnant.

Ayant ainsi assuré la confiance & rendu nécessaire l'usage du papier, on attaqua l'argent, si je puis m'exprimer de la sorte; on le décria jusqu'à obliger

ger de s'en défaire avec un empressement si extrême, que la Banque ne pût fournir à le recevoir, & que tous les Hôtels de monnoye furent changés en Bureaux de Banque. On publia le huitième de Mai un Arrêt qui diminuoit l'or & l'argent. Il est incroyable quels mouvemens il excita dans Paris. On couroit en foule à la Banque changer ces espèces en papier, on conjuroit, on supplioit les Receveurs de les prendre, & on se croyoit heureux quand on étoit exaucé. Sur quoi un plaisant inconnu dit fort spirituellement aux plus pressés: *Eh Messieurs ne craignez point que votre argent vous demeure, on vous le prendra tout.* Ce que la Banque ne pouvoit faire, les particuliers le firent entre eux. Par tout on cherchoit des Billets, & on perdoit, pour en obtenir, trois ou quatre pour cent sur l'argent.

Les opiniâtres, c'est-à-dire ceux qui ne pouvoient s'imaginer que le papier valût mieux que de l'argent, profiterent de ces mouvemens pour se défaire de leurs Billets, ils prirent l'argent qu'on leur offroit, & allerent à la Ban-

Banque à leur tour changer leurs papiers en or & en argent.

Law, qui savoit au juste ce qu'il y avoit d'or & d'argent dans le Royaume, calcula & compta; & ayant trouvé qu'il s'en falloit beaucoup que tout ne fût venu entre ses mains, il tendit aux opiniâtres un piège dans lequel la plupart donnerent. Peu de jours après, il augmenta les espèces d'un quart; en sorte que trente mille francs par exemple, en valurent trente-sept mille cinq cent. Ceux qui les avoient gardés, succomberent à la tentation d'affûrer le profit qu'ils venoient de faire en un moment, ils portèrent à la Banque ce qu'ils avoient gardé ou ce qu'ils avoient été y prendre. Cette manœuvre fut répétée plus d'une fois, & l'espèce de flux & de reflux qu'elle causa dans les Billets & dans l'argent fut dirigé avec tant d'habileté, que l'argent resta enfin à la Banque & que le Public n'eût que du papier. Pour en venir là, on eut besoin de l'autorité absolue; & on fut l'employer à propos, & lui donner une étendue qu'elle n'avoit point eue depuis l'établissement

ment de la Monarchie. L'or fut décrété & retranché du Commerce; l'intérêt de l'argent fut fixé, d'abord à trois & demi, ensuite à deux & demi, enfin à deux pour cent. C'est peu; on publia un Edit qui n'avoit jamais eu d'exemple: il fut défendu à tous les Sujets du Roi sous les peines Arrêt singulier. les plus grièves, Law vouloit que ce fût sous peine de mort, de garder chez eux aucune espèce ou matière d'or, & d'avoir plus de cinq cent francs en argent; tout ce qui seroit trouvé au-delà devoit être confisqué, outre une amende proportionnée à l'importance des sommes trouvées. Le tiers de ces sommes étoit pour le dénonciateur. Pour intimider le Public on fit quelques recherches chez des gens avec qui on étoit convenu qu'ils se laisseroient surprendre dans le cas de l'Edit: on sévit contre eux, on les emprisonna pour quelques jours, & on les récompensa de leur connivence. Plusieurs Dupes, c'est ainsi qu'on parloit au Palais Royal & chez le Directeur de la Banque, obeïrent à l'Edit: tout ce qui étoit en dépôt chez les Notaires, aux Bureaux des consignations, fut chan-

changé en Billets. Ceux en particulier, qui n'étoient pas bien au Palais Royal, qui avoient sujet de craindre qu'on ne se servît de cet Edit pour se venger, pour achever de les accabler, obéirent ponctuellement. Monsieur de Pontchartrain, jadis Chancelier, & retiré alors à l'Institut, c'est le noviciat des Peres de l'Oratoire, envoya à la Banque cinquante-sept mille louis, qui, je pense, valoient alors soixante & douze livres la pièce. Cette capture divertit autant son Altesse Royale que la conduite d'un autre Magistrat dût le chagriner.

Le Président Lambert de Vermon, un des plus honnêtes hommes de Paris & des plus rangés, par conséquent fort bien dans ses affaires & en argent comptant, d'autant plus qu'il n'avoit point de famille, alla trouver Monsieur le Régent. Il lui dit, que pour obéir au dernier Arrêt il venoit dénoncer quelqu'un qui avoit en or cinq cent mille livres; qu'il demandoit le tiers de cette somme qui lui étoit dûe selon le même Edit, & qu'il s'étoit adressé à son Altesse Royale afin d'être plus assuré du secret. Ce Prince

ce étonné au dèrnier point qu'un homme de ce caractère fît une démarche si odieuse, ne put s'empêcher de lui dire à sa manière, car quelquefois il s'exprimoit en Soldat : *ah! Monsieur, quel diable de métier faites-vous là?* Le Président Lambert lui repliqua avec un grand phlegme, *c'est moi-même, Monseigneur, que je viens dénoncer, pour me mettre à couvert des rigueurs de votre Edit, & j'aime beaucoup mieux cent mille francs en espèce que tous les Billets de la Banque.*

Tandis que la Banque achevoit de remplir ses coffres de ce qu'une sage œconomie avoit amassé dans les plus honnêtes familles, les remboursemens acheverent de les ruiner. Tous ceux qui devoient, avoient une si belle occasion de s'acquitter, qu'il étoit naturel qu'ils en profitassent. Toutes les Communautés des Villes & de la campagne réduisirent ou éteignirent les rentes dont elles étoient chargées. En moins de six mois la Congrégation de Saint-Maur réduisit trois fois les rentes qu'elle devoit, les Etats de Bretagne, le Clergé, les Jésuites, les Maisons religieuses en firent autant. L'envie

Ruine de
l'Etat
mitoyen.

de réaliser les Billets donnoit cette facilité. Une Terre de quatre mille livres de rente se vendoit jusqu'à six cent mille livres; les maisons, les Charges, les marchandises, augmentèrent à proportion: ainsi on payoit ses dettes sans presque s'en appercevoir; & avec un fonds ou des effets qui ne valoient en eux-mêmes que mille écus, par exemple, on payoit dix-huit mille francs de dettes. Aussi, tous ceux qui devoient se libérèrent: rentes, pensions doüaires, argent prêté, obits, fondations, tout fut remboursé, nonobstant toutes conditions & stipulations contraires à la disposition présente des Edits & au nouveau droit qu'elles introduisoient; de manière que ceux qui ne devoient point & à qui il étoit dû, furent les seuls maltraités.

Le comble de malheur pour eux, c'est que l'Hôtel de ville de Paris, ou plutôt le Roi, prit aussi l'étrange parti de se libérer. Ces rentes, auxquelles on avoit assuré qu'on ne toucheroit jamais, qu'on avoit payées avec soin, pour le payement desquelles on avoit rétabli les Impôts les plus odieux, qu'on avoit appelé le patrimoine de sa
bon-

bonne Ville de Paris en particulier, & en général des plus honnêtes familles du Royaume, ces Rentes furent sujettes aux mêmes vicissitudes que les autres: elles furent réduites au denier cinquante ou remboursées en papier. Ces Effets, autrefois si solides, devinrent inutiles à ceux qui en étoient porteurs. On vit des gens d'honneur leurs Contrats à la main solliciter inutilement la charité de ceux à qui ils pouvoient parler sans être entendus des autres. On vit des familles, qui jouissoient auparavant de cinq ou six mille livres de rente, obligées pour vivre de se passer de domestiques & de vendre peu à peu leur argenterie & leurs autres meubles.

A toutes ces misères se joignit la cherté excessive des denrées. La multitude des Etrangers, l'avidité, l'empressement de ceux qui vouloient réaliser, en furent la cause. Je passai à Paris dans ces tems d'horreur & de confusion, je puis assurer que le foin s'y vendoit jusqu'à six sols la livre & le reste à proportion. Presque tout étoit en parti; l'usure, les monopoles, regnoient impunément & s'exerçoient
par

par les personnes les plus qualifiées. Certain Duc & Pair, dont l'affaire fit dans la suite un très grand bruit, acheta presque tous les suifs, graisses, & savons; un autre le café; celui-ci les avoines, les foin; celui-là les sucres & les épiceries. Je me lasse de ces spectacles également odieux & touchans que je suis forcé de représenter, & je ne crois pas qu'on trouve mauvais que je m'interrompe ici moi-même pour raconter d'autres événemens, moins curieux à la vérité & moins intéressans, mais plus agréables.

Ten-
dresse du
Régent
pour sa
Famille

Malgré ces affaires épineuses & cette multitude prodigieuse d'Edits, d'Arrêts, de Déclarations, qui paroissent tous les jours, & dont le Recueil est de douze gros Volumes in quarto, Monsieur le Régent pensoit à sa Famille & à ses Enfans naturels. Il fit du bien à tous ceux qu'il put reconnoître avec quelque bienfaisance. L'Abbé de Saint Albin eut l'abbaye de Saint Oüen de Roüen, en attendant qu'il eût l'âge d'être Evêque, & le Chevalier d'Orléans, légitimé du tems de Louis Quatorze, fut fait Grand-Prieur de France & Général des Galères; la Maison de Ma-
dame

dame la Duchesse de Berri fut entretenue avec beaucoup d'éclat, le Palais du Luxembourg lui fut assigné pour demeure. Monsieur Fleuriau-d'Armenonville fut prié de lui céder la Meute, maison de campagne, petite; mais infiniment agréable en elle-même & par sa situation dans le Bois de Boulogne. Cette Princesse souhaita d'avoir Meudon, il lui fut accordé. Le choix qu'on fit du gouverneur de ce château fut applaudi de tout Paris: ce fut le Comte de Riom, homme, à ce qu'on a prétendu, le plus favorisé qui fut jamais de Cupidon & de sa Mere, & mari de la Princesse comme Madame de Maintenon avoit été épouse de Louis Quatorze. La Duchesse de Berri aimoit la joie, & Monsieur le Duc d'Orléans son Pere avoit la complaisance de se trouver souvent à ses parties de plaisir. A l'âge de quinze ou seize ans c'étoit une beauté accomplie; depuis son mariage, & plus encore depuis qu'elle fut veuve, elle devint extrêmement grasse, malgré les liqueurs qu'elle buvoit abondamment. Elle eut toujours les plus belles mains du monde, dont on prétendoit que Monsieur le

Régent étoit idolâtre. Elle se retiroit de tems en tems dans quelque Communauté Religieuse , où elle avoit de fort bons sentimens. Il y eut entre elle & Madame la Duchesse d'Orléans quelque dispute de rang & de préséance ; le Régent décida , comme il le devoit , en faveur de sa Fille contre son Epouse : le Peuple attribua cette décision à sa tendresse ; mais , comme je l'ai déjà observé , jamais Prince ne fut si souvent & si grossièrement calomnié

Calom-
nie gros-
sière.

L'esprit de dévotion s'empara tout à fait de Mademoiselle de Chartres ; après Madame la Duchesse de Berri, elle étoit la plus aimée. Rien ne fut capable de l'arrêter ; elle prit l'habit de Religieuse à Chelles , Monastère de Benedictines. Ce n'étoit pas assurément une victime de rebut ; sa taille , sa figure , n'avoient rien que d'extrêmement avantageux. Elle fit profession au tems marqué : le Duc d'Orléans s'y trouva ; la cérémonie fut une fête superbe. La nouvelle Religieuse demanda en grâce qu'on ne pensât point sitôt à la faire Abbessé , disant qu'elle avoit besoin de temps pour connoître & pour prati-

PHILIPPE D'ORLEANS. SI

pratiquer les devoirs de son état : on ne la crut pas ; peu de tems après l'Abbesse qui étoit parente du Maréchal de Villars, donna sa démission & se retira ailleurs avec une pension de douze mille livres. Cette Princesse étant pour le moins aussi spirituelle que belle, Monsieur le Duc d'Orléans alloit la voir assez souvent, sur-tout depuis la mort de Madame la Duchesse de Berri qu'une apoplexie enleva le vingtième de Juillet mille sept cent dix-neuf dans la vingt-cinquième année de son âge. La calomnie impitoyable voulut encore faire soupçonner du crime dans ces visites : mais elle réussit encore moins qu'à l'égard de Madame la Duchesse de Berri ; tous les honnêtes gens s'accorderent à regarder ces bruits comme des efforts d'une haine enragée.

Le succès qui accompagnoit presque toutes ses entreprises, le dédommageoit abondamment de ces vaines rumeurs. Il étoit sûr de l'Empereur, du Roi d'Angleterre, & ses armes furent aussi efficaces contre le Roi d'Espagne, que ses Arrêts l'étoient contre ceux qui avoient peine à se défaire de leur argent ; car c'étoit dans le même

tems que ces deux espèces de Guerres se faisoient.

Guerre
contre
l'Espa-
gne. E-
crits des
deux cô-
tés.

Philippe Cinq comptoit moins sur ses propres troupes que sur celles qu'on avoit envoyées pour l'attaquer. Il vint à son Armée, & crut qu'une simple Déclaration seroit passer dans son Camp la plupart des François. „ Personne „ n'ignore, disoit ce Prince, à quelle „ fin tendent les Alliances contractées „ avec les implacables Ennemis des „ deux Monarchies; les indignes arti- „ fices & les sommes exorbitantes „ qu'on employe pour les cultiver, „ ne sont que trop connus.

„ On fait que je n'ai rien oublié „ pour rompre les mesures de nos „ communs Ennemis; mais puisqu'on „ a rendu inutiles mes avances les plus „ engageantes, mes persuasions les plus „ fortes, & mes prières les plus vives, „ l'unique ressource qui me reste c'est „ de me mettre à la tête de mes trou- „ pes, tant pour satisfaire à la tendre „ amitié que j'ai pour le Roi mon „ cher Neveu, que pour soutenir les in- „ térêts de ma Couronne, inséparables „ de ceux de la Couronne de Fran- „ ce. J'espère que les troupes Fran- „ çaises,

„ çoisés attirées par mon exemple
 „ s'uniront aux miennes ou en corps
 „ entier, ou séparément, & que les unes
 „ & les autres animées du même es-
 „ prit - assûreront aux Parlemens ou
 „ même aux Etats - généraux la liberté
 „ de s'assembler, d'examiner, & de ré-
 „ gler des affaires aussi importantes
 „ que sont celles de la conjoncture
 „ présente, à tirer la Noblesse & les
 „ François bien-intentionnés de l'op-
 „ pression, & enfin, à prévenir de
 „ bonne heure la ruine entière du
 „ Royaume.

„ Comme ce Royaume est ma Pa-
 „ trie, & que son Roi n'est uni par le
 „ sang avec qui que ce soit plus étroi-
 „ tement qu'avec moi, je suis obligé
 „ plus qu'aucun autre de procurer le
 „ remède à de si grands maux. Si les
 „ troupes Françoises veulent con-
 „ courir à une action si juste & si gé-
 „ néreuse, elles ne doivent pas douter
 „ que le jeune Roi, parvenu à un âge
 „ plus avancé, ne sâche gré à ceux
 „ qui auront coopéré à la sûreté de sa
 „ vie & de sa Couronne.

„ Que si cet avertissement, qu'on
 „ peut regarder comme une insinua-

„ tion obligeante de mon amitié, ou
„ comme un commandement juste par
„ rapport aux Prérogatives de ma Naif-
„ sance, ne trouve ni attention ni cor-
„ respondance générale, je ne laisse-
„ rai pas d'avoir des égards particu-
„ liers pour tous ceux qui se range-
„ ront sous mes étendards.

„ Je conserverai les Corps entiers
„ avec les mêmes Officiers & les mê-
„ mes soldats, je les distinguerai par
„ tous les honneurs & les récompenses
„ qu'ils peuvent attendre de leurs ser-
„ vices & se promettre de ma parole
„ Royale “.

Le Duc d'Orléans avoit prévu ces tentatives; il avoit fait choix des troupes & des Officiers sur qui il comptoit le plus: il crut pourtant devoir répondre à cette Déclaration. Cette Réponse, qui parut en forme de Lettre du Roi au Maréchal de Berwick Général de son Armée, est un morceau achevé: lui seul ou le Garde des Sceaux, pouvoit en être l'auteur. Je croirois ôter à cette Histoire un de ses plus beaux ornemens, si je ne la transcrivois.

„ MON COUSIN, J'ai reçu l'E-
„ crit

„ crit imprimé que vous m'avez en-
 „ voyé , qui a pour titre *Déclaration*
 „ *de sa Majesté Catholique , &c. du*
 „ *vingt-septième d'Avril mille sept cent*
 „ *dix-neuf.* Et comme vous me mar-
 „ quez qu'on en a répandu plusieurs
 „ exemplaires dans mes Armées, je
 „ vous écris cette Lettre pour vous
 „ instruire de mes sentimens.

„ La Guerre que je suis obligé de
 „ porter en Espagne n'a pour objet ni
 „ son Roi, qui m'est uni de si près
 „ par les liens du sang & à qui j'ai
 „ donné jusqu'ici les preuves de l'ami-
 „ tié la plus sincère, ni la Nation Es-
 „ pagnole que la France a si con-
 „ stamment secourue de son sang & de
 „ ses trésors pour lui conserver son
 „ Roi, mais seulement un Gouverne-
 „ ment étranger qui opprime la Na-
 „ tion, qui abuse de la confiance du
 „ Souverain, & qui n'a pour but que le
 „ renouvellement d'une Guerre géné-
 „ rale. Tout ce que mes armes pré-
 „ tendent, c'est que le Roi d'Espagne
 „ consente malgré son Ministre à
 „ être unanimement reconnu par tou-
 „ te l'Europe Souverain légitime de
 „ l'Espagne & des Indes, & qu'il

„ soit pour jamais affermi sur son
„ Trône.

„ C'est au seul Ministre de l'Es-
„ pagne , ennemi du repos de l'Europe,
„ que j'impute les résistances du Roi
„ Catholique à la Paix , les Conspira-
„ tions tramées en France , & tous ces
„ Ecrits également absurdes dans leurs
„ principes & injurieux à mon Auto-
„ rité qu'on attaque dans la person-
„ ne de mon Oncle le Duc d'Orléans,
„ qui en est le dépositaire.

„ Les sentimens de la Nation Fran-
„ çoise sur ces Ecrits sont assez con-
„ nus par la prompte condamnation
„ que les Parlemens en ont portée , en
„ qualifiant de crime de Lèze - Majesté
„ la seule lecture de ces ouvrages sé-
„ ditieux , & qui sont autant de Mani-
„ festes que l'Espagne me fournit elle-
„ même pour justifier mes armes.

„ Le Roi d'Espagne m'y reproche
„ d'être uni avec ses Ennemis. Ce sont
„ des Ennemis qu'il a attaqués & qui
„ lui offrent la Paix avec de grands a-
„ vantages , & qui sont bien plus dans
„ ses intérêts que son propre Ministre ,
„ qui , pour satisfaire son ambition par-
„ ticulière , veut le replonger dans les

„ hor-

„ horreurs d'une Guerre dont il n'a
 „ déjà que trop éprouvé les dangers.
 „ Mes Peuples savent assez que les Al-
 „ lances que j'ai faites, n'ont eu d'au-
 „ tre fin que leur sûreté & leur tran-
 „ quilité, & les projets de l'Espagne
 „ leur apprennent encore mieux tous
 „ les jours combien elles étoient né-
 „ cessaires.

„ Cependant on qualifie ces entre-
 „ prises du Roi d'Espagne du nom de
 „ zèle & d'affection pour sa Patrie, &
 „ l'on veut les faire passer pour un gé-
 „ néreux dessein d'affranchir les Fran-
 „ çois de l'oppression; mais ces senti-
 „ mens de tendresse qu'on attribue au
 „ Roi d'Espagne, se réduisent à de sim-
 „ ples paroles, tandis qu'on espère que
 „ les effets en seront plus dangereux que
 „ des hostilités déclarées. Et en effet,
 „ quelle plus grande hostilité contre
 „ une Nation que d'y vouloir porter
 „ le feu des Guerres civiles; d'y sou-
 „ lever les Sujets contre leur Prince;
 „ d'y prétendre assembler des Etats
 „ sans convocation, sans autorité; de
 „ chercher enfin à ébranler, s'il se
 „ pouvoit, la fidélité des troupes, en
 „ leur offrant le prix de leur désertion.

„ & en les flattant même de la grati-
 „ tude Royale du Maître qu'elles ôse-
 „ roient trahir ?

„ On fait faire encore plus au Roi
 „ d'Espagne. Tout Prince étranger
 „ qu'il est devenu à l'égard de la Fran-
 „ ce par sa rénonciation solennelle ,
 „ on lui fait usurper dans mon Royau-
 „ me une autorité imaginaire , qui ren-
 „ verseroit tous les fondemens de la
 „ mienne. On lui fait rejeter la Ré-
 „ gence du Duc d'Orléans si solide-
 „ ment établie par les droits du sang ,
 „ & reconnue si unanimement par
 „ tous les Ordres de l'Etat à la mort
 „ du Roi mon Bisayeul , que l'Ambas-
 „ sadeur même d'Espagne n'hésita pas
 „ à y souscrire , tant les droits du Duc
 „ d'Orléans étoient évidents & incon-
 „ testables.

„ Le Roi Catholique ne contestoit
 „ pas la Régence au Duc d'Orléans
 „ quand son Ministre lui a offert de
 „ confirmer tous ses droits à son gré ,
 „ s'il vouloit contre la foi des Trai-
 „ tés se joindre avec l'Espagne pour
 „ renouveler la Guerre. Depuis quand
 „ fait-on méconnoître cette Régence
 „ par le Roi d'Espagne ? depuis que
 „ par

„ par les conseils du Régent j'ai op-
 „ posé des Alliances solides & des
 „ Traités nécessaires aux vûes ambi-
 „ tieuses d'un Ministre qui ne respire
 „ que l'embrasement de l'Europe. Un
 „ Régent trop ami de la paix & trop
 „ attentif à la sûreté de mon Royau-
 „ me perd tous ses droits aux yeux
 „ d'un ennemi dont il déconcerte les
 „ desseins, & l'on employe sans rete-
 „ nue contre lui des calomnies & des
 „ injures, inconnues jusqu'à présent
 „ parmi les Princes.

„ Le dernier Ecrit qu'on vient de
 „ répandre au nom du Roi d'Espagne,
 „ ne tend pas à moins qu'à faire révol-
 „ ter mes troupes & à leur faire tour-
 „ ner leurs armes contre leur Souve-
 „ rain. Le Roi d'Espagne, à qui son
 „ Ministre attribue la qualité de Ré-
 „ gent de France, & qui sous ce ti-
 „ tre va jusqu'à commander à mes
 „ troupes, connoît-il donc si peu la
 „ fidélité Françoisse? L'injure qu'il leur
 „ fait, redoubleroit s'il étoit possible
 „ leur zèle & leur courage. Elles ne
 „ se croiront lavées de cet affront que
 „ par des efforts plus grands & des
 „ succès plus rapides. Et la présence-

„ même du Roi d'Espagne à la tête
„ de ses Armées, qui lui seroit glorieu-
„ se en toute autre occasion, ne leur
„ paroitra qu'une invitation odieuse
„ contre leur devoir, qui les animera
„ davantage à le remplir.

„ Je ne leur ordonne donc que ce
„ que leur amour & leur fidélité leur
„ prescrivent. Qu'elles combattent
„ vaillamment pour la Paix; c'est l'u-
„ nique fruit que j'attends de la Guer-
„ re. Je ne rougis point de demander
„ toujours au Roi d'Espagne cette
„ Paix si nécessaire; il peut d'un seul
„ mot assurer sa gloire & le bonheur
„ de ses Sujets & des miens. J'espère
„ que la Nation Espagnole, & sur-
„ tout cette Noblesse si fameuse par
„ sa rare valeur & par sa fidélité hé-
„ roïque pour ses Rois, la demandera
„ avec moi, & qu'elles s'unira aux Fran-
„ çois pour obtenir de son Roi qu'il
„ la délivre & se délivre lui-même d'un
„ joug étranger si préjudiciable à sa
„ gloire & à ses intérêts: c'est ainsi
„ qu'il lui convient de prouver son af-
„ fection aux Espagnols & aux Fran-
„ çois. Ses Ennemis sont prêts à sa-
„ crifier leurs ressentimens au repos

„ pu-

PHILIPPE D'ORLEANS. Or

„ public, & à jurer avec lui la Paix.
„ la plus ferme dès qu'il leur en don-
„ nera pour garants, non la parole
„ d'un Ministre qui compte pour rien
„ la foi publique & les Traités les plus
„ solennels, & qui n'a que trop fait
„ entendre qu'on n'obtiendrait jamais
„ de lui qu'une Paix simulée ; mais sa
„ parole Royale & la foi d'une Nation,
„ qui quand elle n'auroit pas un Roi
„ de mon Sang, s'attireroit toujours de
„ moi une estime particulière“.

Une seule Campagne finit cette Guerre. Les Négociations recommencerent : le Roi d'Espagne, forcé par les malheurs qui avoient dérangé tous les projets de son Ministre, subit la loi qu'on étoit convenu de lui imposer & qu'on lui avoit signifiée d'avance ; pour sauver en partie son honneur, il parut le faire par égard & par complaisance pour les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Et certes il devoit leur savoir gré des ménagemens qu'ils avoient eus pour lui : quelque instance qu'on leur eût faite de la part des trois Puissances contractantes, ils avoient sous différens prétextes évité de s'engager à lui faire la Guerre ; ils avoient mê-

me fait l'office de Médiateurs, demandant pour ce Prince & pour eux de nouveaux délais. Le Roi Catholique leur témoigna sa reconnoissance par les termes les plus gracieux.

Comme vous m'exhortez, leur disoit ce Monarque, de me conformer en ce tems aux conditions de Paix qui sont déclarées dans ladite Alliance, je dois vous assurer de l'estime & de la reconnoissance avec laquelle je reçois cette nouvelle marque de votre amitié & bonnes intentions. Et souhaitant de condescendre à vos persuasions & instances réitérées, j'ai consenti d'adhérer au substantiel dudit Traité, avec quelques conditions & additions dont le Marquis Beretti-Landi mon Ambassadeur, a ordre de vous rendre compte, afin que vous puissiez les communiquer aux Alliez intéressés dans ce Traité. J'ai lieu d'espérer de votre amitié que vous écouterez favorablement mes propositions, que vous y ferez l'attention & les réflexions qu'elles méritent, & que vous continuerez à employer vos bons offices pour qu'elles soient acceptées & approuvées.

Ce fut à l'occasion de l'adresse de leurs Hautes-Puissances à éluder de signer

gner le Traité convenu entre l'Empe-
 reur, la France, & l'Angleterre contre
 l'Espagne, que le Marquis de Beretti-
 Landi fit frapper une Médaille qui pa-
 rut fort ingénieuse. D'un côté on y
 voyoit un char, portant les hérauts
 d'Autriche, d'Orléans, & d'Angleter-
 re, tous trois tendant la main à la
 Hollande assise sur son Lion, tenant d'u-
 ne main le symbole de la Liberté, &
 de l'autre la quatrième rouë qu'elle re-
 fuse constamment de joindre aux trois
 autres. On y lisoit ces mots, *Sistit ad-
 buc, quartâ deficiente rotâ*. Au revers
 étoient ces paroles. *Fœdus quadruplex
 imperfectum, Republicâ Batavâ fortiter
 prudenterque cunctante*.

Le char marcha pourtant. L'Em-
 pereur s'empara de presque toute la
 Sicile; les Anglois inquiéterent fort les
 Côtes d'Espagne; & le Duc d'Orléans
 y alla si sérieusement, que le Colonel
 Stanhope, qui étoit dans l'Armée de
 France témoin de ses opérations, en
 fût fort content. Quoi-qu'il en soit,
 la Guerre cessa par l'accession de Phi-
 lippe Cinq. La Paix fut aisée à faire
 entre l'Espagne, la France, & l'An-
 gleterre. Il n'en fut pas de même de
 l'Em-

l'Empereur: ce Prince vouloit absolument retenir le titre de Majesté Impériale & Catholique, & continuer de créer des Chevaliers de la Toison d'or. Philippe Cinq ne pouvoit se résoudre à lui passer ces deux Articles: ils s'accorderent pourtant après quelques années de conférences & de négociations.

On met
l'Univer-
sité en
état d'en-
seigner
gratis.

En ce même tems l'Université eut aussi un succès fort distingué, auquel elle fut d'autant plus sensible, que naturellement il devoit tourner au-désavantage des Jesuites. La multitude d'écoliers qui fréquentoient le Collège de ces Peres pour y apprendre les Humanités, chagrinoit depuis long-tems Monsieur le Recteur & ses Suppôts. En effet, la disproportion étoit étonnante & avoit quelque chose de bien humiliant. Six ou sept Professeurs, la plupart trop jeunes pour être prêtres, faisoient eux seuls plus d'ouvrage que les Professeurs de l'Université, tous Maîtres-ès-Arts, presque tous barbons; & qui avoient vieilli dans le même genre de Littérature, c'est-à-dire à enseigner l'un la Grammaire, l'autre la Syntaxe, ou la Poësie; par conséquent il ne devoit point y avoir de secret dans ces

ces Sciences importantes qu'il n'eussent pénétré, au lieu qu'un jeune Jésuite les enseignoit toutes dans le court espace de cinq ans.

Plusieurs fois l'Université & son Conseil s'étoient assemblés pour remédier à cet abus, & pour découvrir la source de l'injuste préférence que le Public donnoit aux Jésuites sur un Corps aussi ancien & aussi respectable que la fille aînée des Rois de France. Après bien des discussions & des délibérations, où l'on dit quantité de belles choses & où l'on proposa d'excellens moyens, il fut décidé à la pluralité des voix, malgré toute opposition, que la vogue des Jésuites ne venoit ni de leurs talens, ni de leur capacité, ni de leur méthode, ni même de leur intrigue, mais uniquement de ce qu'ils enseignoient *gratis*. Au même tems fut porté un Décret, par lequel il fut ordonné que l'Université aviseroit en tems & lieu à se mettre en état d'enseigner aussi *gratis*.

Tandis que Louis Quatorze vécut, il n'y eut pas moyen de rien faire qui fût directement ou indirectement contre l'intérêt des Jésuites; dès qu'il fut mort;

mort, on pensa à exécuter le Décret. Les tems furent favorables, & à l'aide de quantité de sollicitations qu'on fut employer, on en vint à bout. Le nom du Recteur sous qui ce grand événement arriva, doit être immortel; il se nommoit Monsieur Coffin. L'éloquent Discours qu'il prononça en présence de son Altesse Royale, & la manière délicate dont il demande ce *gratis*, les raisons solides dont il appuya sa demande, ne pouvoient manquer de la faire réussir.

„ Nous nous présentons à Votre
„ Altesse Royale (dit le très ample
„ Recteur) non seulement avec les
„ sentimens de vénération qui sont dûs
„ à votre auguste Personne, mais avec
„ toute la confiance que doit inspirer
„ un Prince porté d'inclination & in-
„ téressé même personnellement à pro-
„ téger des Arts dont la gloire est in-
„ séparable de la sienne. . . . Nous
„ pouvons dire même, Monseigneur,
„ que votre discernement prévint pres-
„ que nos vœux & nos demandes :
„ vous formâtes dès-lors le projet de
„ l'instruction gratuite dans l'Univer-
„ sité, & vous comprîtes par une
„ promp-

„ prompte pénétration toute l'importance d'un Etablissement qui seroit également utile au Public, honorable aux Lettres, & glorieux à votre auguste Régence“.

L'éloquent Recteur ajouta, qu'il étoit persuadé que son Altesse Royale n'avoit point perdu de vûe ce grand objet; qu'il ne croioit pas que la difficulté des tems dût leur faire perdre l'espérance d'obtenir une faveur qu'ils obtiendroient aisément de sa justice s'ils n'aimoient mieux la devoir à sa bonté.

„ Il y a plus de neuf cent ans, (continua le savant Recteur) que l'Université est fondée, & toujours elle a été plus attentive à servir l'Eglise & l'Etat, qu'à s'attirer des graces & des récompenses. . . . Elle souhaiteroit, (reprit le charitable & désintéressé Recteur) & j'ose le dire, il seroit à souhaiter pour l'Etat que le nombre de ses disciples fût plus grand, & que l'impuissance où elle est de faire des leçons gratuites ne servît pas de prétexte & même de raison véritable à plusieurs peres de mener leurs enfans à des sources
„ beau-

„ beaucoup moins anciennes, & qui
„ certainement ne seront jamais plus
„ pures “.

Enfin il termina sa Harangue par ce
morceau touchant. „ Les Rois vos
„ Ayeux nous ont accordé par estime
„ des distinctions honorables; c'est de
„ leur libéralité que nous tenons ces
„ ornemens & cette Pourpre sous la-
„ quelle nous paroissions devant Vous:
„ mais il Vous étoit réservé d'y ajouter
„ un nouvel éclat plus solide, & de
„ devenir en quelque sorte le second
„ fondateur de l'Université. Rendez
„ nos Arts, Monseigneur, véritable-
„ ment libéraux, affranchissez la fille
„ aînée de nos Rois de toute dépen-
„ dance qui la dégrade, ne lui laissez
„ que celle qui lui fait honneur, &
„ comptez sur le dévoûement entier &
„ sur le souvenir éternel d'un Corps,
„ qui fait encore moins profession de
„ science & de Littérature que de re-
„ connoissance“.

Ce Discours fut prononcé le pre-
mier de Février mille sept cent dix-
neuf. L'Arrêt qui assigna soixante &
six mille livres à prendre sur les Pos-
tes & Messageries, pour être partagées
entre

entre les Professeurs de l'Université, fut signé le six par Monsieur le Régent. Le Garde des Sceaux scella les Lettres-Patentes de la manière la plus gracieuse & la plus obligeante, & les envoya *gratis* à Monsieur le Recteur. On voulut prendre une précaution bien sage pour assurer le succès de la faveur qu'on venoit d'obtenir; mais par malheur son Altesse Royale s'y opposa. C'étoit de statuer que tous ceux qui auroient fait leurs Humanités chez les Jésuites, fussent incapables de prendre les Degrés dans l'Université.

Ce nouvel arrangement ne plut qu'aux Professeurs abandonnés; ceux qui étoient suivis, particulièrement les Professeurs de Philosophie, n'en furent point du tout contens. Il eut d'abord l'effet qu'on avoit eu en vûe. Les écoliers pauvres, sur-tout ceux qui aspiraient à l'état ecclésiastique, peuplèrent les Collèges de l'Université. Mais bien-tôt ceux qui ne donnoient rien, furent aussi négligés, que l'étoient avant le *gratis* ceux qui payoient mal ou d'une manière peu libérale: on s'en apperçut, ou l'on crut s'en appercevoir; peu à peu on retourna d'où l'on étoit

étoit venu, & depuis que ce n'est plus un titre pour être bien reçu à l'Archêvêché que d'avoir étudié à l'Université, la solitude y est presque aussi grande qu'autrefois. Tant il est vrai qu'il est extrêmement difficile de détruire des préventions & des préjugés qu'on a laissés s'enraciner pendant un grand nombre d'années.

Affaire
de Bre-
tagne.

Une affaire d'une autre nature, moins importante en elle-même si l'on veut, mais plus intéressante pour son Altesse Royale, attira aussi l'attention de ce Prince. Je l'ai déjà dit, le Cardinal Alberoni avoit formé quelque intrigue en Bretagne: tandis que presque toutes les troupes étoient du côté de la Navarre ou sur les Côtes de Flandres & du Boulenois prêtes à passer au secours de l'Angleterre, une partie de cette Province devoit se soulever & être soutenue dans ses entreprises par les Mécontents du Poitou. Le Duc d'Orléans, toujours attentif & fort bien servi, en eut des indices, qui furent bien-tôt suivis de preuves. Dès qu'il en eut, il établit à Nantes une Chambre-ardente, plutôt pour répandre la terreur que pour sévir. Mon-
sieur

sieur de Castanieres, Marquis de Châteauneuf, autrefois Ambassadeur en Turquie & en Hollande, homme dont l'intégrité égaloit la pénétration, en fut fait Président. Monsieur de Vatan fut chargé de faire la fonction de Procureur-général, il avoit tout au plus vingt-sept à vingt-huit ans; apparemment que ce fut l'Abbé de Saint Albin avec qui il avoit été élevé à la Flèche, qui lui donna accès au Palais Royal. Quinze ou vingt mille hommes marchèrent en Bretagne pour appuyer les Arrêts de ce Tribunal.

Les séances s'ouvrirent par un Discours brillant du Procureur-général. „ En vain, dit-il, l'auguste & sage Dépositaire de l'absolu Pouvoir vouloit fig-
 „ naler sa Régence par la mansuétude &
 „ la bonté, étouffer les premières semences des troubles par l'indulgence & la
 „ miséricorde, gagner par une effusion
 „ abondante de grâces des Sujets indociles, il s'est trouvé dans cette Provin-
 „ ce des esprits inquiets, amateurs de
 „ nouveautés, & peu jaloux de partager
 „ avec le reste des membres de ce grand
 „ Etat le paisible bonheur que les soins
 „ éclairés & les travaux infatigables du
 Prince

„ Prince Régent nous assûrent de plus
„ en plus : exemple connu de tous les
„ tems & de toutes les Nations, & que
„ nous voyons avec une douleur amère
„ se renouveler de nos jours, que les
„ bienfaits n'ont de pouvoir que sur les
„ cœurs droits, sur les ames vraiment
„ vertueuses, & qu'ils ne font au con-
„ traire qu'ajouter à la témérité des gens
„ malintentionnés les caractères odieux
„ d'ingratitude & de noirceur. . . . Les
„ Lettres de Commission que j'apporte,
„ seront un monument éternel de la sa-
„ gesse & de la modération de Monsei-
„ gneur le Régent, qui toujours lent à
„ punir, lors même que tout semble crier
„ vengeance, ne veut point de ces châ-
„ timens d'éclat, instrumens d'un pou-
„ voir arbitraire, & dont les suites ne
„ peuvent être que funestes à l'inno-
„ cence-même, il veut que la conviction
„ du crime précède la punition qu'il en
„ doit faire : en livrant quelques coupab-
„ les aux rigueurs d'un sort qu'ils n'ont
„ que trop mérité, il cherche à couper
„ racine à des maux dont la contagion
„ pouvoit gâter un Peuple entier; en un
„ mot, s'il faut des exemples, il n'en
„ demande que de justes & d'utiles.

Ce

Ce Discours étudié, & digne d'un Académicien, fut suivi d'un Réquisitoire qui allarma toute la Province. Quantité de personnes furent arrêtées, & les prisons de Nantes furent remplies. Ce fracas se termina par la mort de cinq gentils-hommes qui eurent la tête tranchée. Le Marquis de Pontcalec mourut comme une femme, en pleurant & en soupirant : il espéra vainement sa grace parce qu'il avoit tout découvert, & n'en eut point d'autre que de mourir le premier. Un des plus coupables nommé Chemendi, Sénéchal du Faouët, fut sauvé de la potence par les sollicitations des Jésuites, chez qui il avoit un frere. On accorda une amnistie générale à tous les autres Coupables ; les biens des exécutés furent rendus à leurs veuves & à leurs enfans, & l'on peut dire que cet acte de sévérité fût accompagné de beaucoup d'équité & de modération. La commission fut transférée de Nantes à l'Arsenal de Paris, où elle subsista encore quelque tems ; & les Commissaires durent être contens des récompenses qu'ils reçurent. Monsieur de Châteauneuf eut cent mille écus de

gratification, & tous les autres en reçurent de proportionnées.

Je reviens à présent aux affaires de la Banque. Jamais elle n'avoit été du goût de Monsieur d'Argenson Garde des Sceaux; soit zèle du bien public, soit envie & jalousie contre Law dont la faveur diminueoit la sienne, il s'étoit constamment opposé à ses projets: ce qui est de certain, c'est que ce Magistrat, malgré les exemples illustres que donnoient en cette matière les Princes du Sang, ne profita point aux Actions, & qu'il défendît à ses deux fils sous peine d'encourir son indignation, de se mêler de ce Commerce. Ses oppositions furent inutiles; la fortune de Law augmenta à proportion du succès de sa Banque & de ses prétendues Compagnies de Commerce, & le Garde des Sceaux, au commencement de mille sept cent vingt, eut le chagrin de voir cet Etranger revêtu de la Charge de Contrôleur-général des Finances, qu'il exerçoit lui-même depuis près de deux ans. Pour le dédommager, on créa une nouvelle Charge en sa faveur, sous le titre spécieux d'Inspecteur général de la Police du Royau-

Royaume; son fils aîné, qui n'avoit pas encore vingt-quatre ans, fut fait Conseiller d'Etat & Intendant de Valenciennes; le cadet, qui étoit de deux ans plus jeune, eut la Charge importante de Lieutenant de Police.

L'élevation de Law, & les nouvelles attributions qu'il obtint pour sa Banque, le mirent plus que jamais en état de tout envahir. On multiplia les Actions par deux Edits qui se succéderent en vingt-quatre heures, on en créa pour cent millions. La Banque ou la Compagnie des Indes, pour se rendre maîtresse de tout, se chargea de payer toutes les dettes; elle prêta au Roi quinze cent millions; elle prit sur elle les dettes du Clergé, à qu'il fut permis contre toute bienséance de convertir en Actions les remboursemens qu'on lui avoit faits. Les fortunes immenses qui continuoient de se faire, augmentoient la fureur publique à un point que la postérité aura peine à croire. On l'entretenoit par des bruits de flottes immenses qu'on préparoit, d'épreuves faites des mines du Mississipi qu'on publioit produire beaucoup plus que toutes celles du Pe-

rou, du Mexique, & du Potosi ; les richesses-mêmes de Law qui continuoit d'acheter de toutes mains, devinrent une preuve de la bonté de son système & un motif de confiance : il en étoit de même des libéralités immenses de son Altesse Royale. Elle donna un million à l'Hôtel-dieu, autant à l'Hôpital général, & autant aux Enfans - trouvés. Elle employa quinze cent mille livres à payer les dettes de plusieurs prisonniers. Le Marquis de Nocé, le Comte de la Mothe, le Comte de Roie, reçurent chacun une gratification de cent mille livres en Actions, qui de cent vingt-six, à quoi elles étoient pour lors, montèrent en deux mois jusqu'à deux mille.

Les achats de Law me font souvenir d'une aventure assez singulière qui lui arriva. Monsieur de Novion, Président à Mortier, étoit chargé de dettes, comme le sont presque toujours les grands seigneurs ; pour profiter de l'occasion de s'acquitter, il vendit à Law une de ses Terres : malgré les Edits il en stipula le paiement en or ; la somme monta à huit ou neuf cent mille livres. Le fils aîné de ce Président se
servit

servit du droit de retrait, & remboursa l'acheteur en Billets.

Ce fut sur-tout dans ces tems de calamité dont je parle, que selon l'Auteur de la Vie de Pomponius, *par un secret magique tout nouveau, les paroles s'assemblerent & formerent maints Edits que nul n'entendoit, & que l'air fut rempli d'idées creuses & de chimères.* Multitude d'Edits en faveur du système. Pour vérifier le sens de ces expressions figurées, il suffira de donner l'Extrait de quelques uns de ces Edits. Le dix-huit de Février mille sept cent vingt, parut un Edit qui défendoit à tous orfèvres de fabriquer ou vendre aucun ouvrage d'or excédant le poids d'une once, excepté les croix des Evêques, Abbés, Abbeses, & Chevaliers des Ordres du Roi; de faire ni de vendre des ouvrages où il y auroit de l'argent appliqué, excepté ceux qui étoient employés dans les églises, de même que la vaisselle d'argent plate, sans une permission par écrit, à condition encore que ces différentes pièces de vaisselle n'excéderoient point le poids qu'on jugeoit à propos de prescrire; le tout à peine de confiscation des ouvrages

vrages & de trois mille livres d'amende.

Le vingt-cinq suivant un autre Edit donna cours à toutes les espèces d'or & d'argent, & supprima les cinq pour cent que la Banque retenoit lorsqu'elle délivroit des Billets pour des espèces. Les louis de la fabrication de mille sept cent dix-huit furent mis à trente-six livres, ceux des fabrications de mille sept cent neuf & mille sept cent quinze à trente livres, les autres, aussi-bien que les pistoles d'Espagne, à vingt-quatre livres douze sols; les écus de la dernière fabrication valoient six livres, d'autres sept, d'autres six livres treize sols quatre deniers; le marc d'or fut fixé à neuf cent livres, celui d'argent à soixante.

Le cinquième de Mars le Roi déclaroit, que pour établir une proportion fixe entre les Actions de la Compagnie des Indes & les Billets de la Banque, & augmenter la circulation des espèces monnoyées, il ordonnoit que le Trésorier de la Banque feroit rentrer aux échéances les sommes qui lui étoient dûes; que les Actions de la Compagnie

gnie des Indes vaudroient neuf mille livres; que les Soumissions & Primes seroient converties en Actions; qu'on changeroit les Billets de Banque en Actions, & les Actions en Billets de Banque; que jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné, les loüis fabriqués en mille sept cent dix-huit vaudroient quarante-huit livres, ceux de la fabrication de Novembre mille sept cent seize, soixante, ceux de Mai mille sept cent neuf & de Décembre mille sept cent quinze, quarante livres: il y avoit des écus à huit livres, d'autres à dix, d'autres à huit livres treize sols & quelques deniers; que le marc d'or seroit fixé à douze cent livres, le marc d'argent à quatre-vingt; que le Roi continueroit les remboursemens qu'il faisoit pour acquitter ses dettes en ordres sur le Caissier de la Compagnie qui les acquitteroit en Billets de Banque; que cette Compagnie constitueroit sur elle-même pour dix millions de rentes, à raison de cinq cent millions de capital; que ces rentes seroient immeubles, susceptibles de saisies & oppositions, ou qu'elles seroient meubles au choix & à la volonté des Rentiers.

L'onzième du même mois une au-

tre Déclaration, pour diminuer disoit le préambule, le prix des denrées, soutenir le crédit public, faciliter la circulation, augmenter le Commerce, & favoriser les manufactures, diminuoit le prix des espèces, abolissoit l'usage de l'or, & ordonnoit des espèces nouvelles plus convenables au Commerce. En conséquence, elle défendoit absolument de garder aucunes espèces ni matières d'or, de garder d'autres espèces d'argent que les sixièmes ou douzièmes d'écus & les livres d'argent. *Faisons défenses*, ce sont les termes de la Déclaration, *aux Officiers de nos Cours de monnoye & autres y ressortissans, de souffrir qu'il soit jamais fabriqué à l'avenir dans les Hôtels de nos monnoyes ou autres lieux de notre Royaume aucunes espèces d'or, de quelque qualité qu'elles puissent être, à peine de privation de leurs Offices; leur faisons pareilles défenses, & sous les mêmes peines, de souffrir qu'il soit fabriqué des écus ou autres espèces d'argent plus pesantes que de la taille de trente au marc.*

Le seizième du même mois on publia un Arrêt pour la fabrication des nouveaux écus d'argent, lesquels de-

voient

voient avoir d'abord cours dans le Commerce pour soixante sols, & diminuer ensuite de cinq sols par mois, jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à vingt sols.

Un autre Arrêt ordonna qu'il seroit fait pour quatre cent trente-huit millions de Billets de Banque, de mille, cent, & de dix livres; qu'il ne seroit plus fourni à la Banque de Billets pour les nouvelles espèces qui avoient cours, mais seulement pour les anciennes qui étoient décriées.

Quelque variation qu'il y eût dans ces Edits, ils tendoient au même but. Le Garde des Sceaux, pour les raisons que j'ai rapportées il n'y a qu'un moment, crut devoir s'exposer à tout, afin d'arrêter les progrès d'un Etranger qui n'avoit plus que quelques pas à faire pour achever de précipiter la Nation dans une confusion dont rien ne pourroit la tirer. Son crédit étoit trop foible pour réussir dans ce grand dessein, il se joignit à Monsieur le Blanc Secrétaire d'Etat de la Guerre & à l'Abbé du Bois, depuis peu Archevêque de Cambrai. Tous trois, sans paroître agir de concert, s'appliquèrent

Le Gar-
de des
Sceaux
entre-
prend de
renver-
ser le
système
& en
vient à
bout.

rent à jeter des soupçons dans l'esprit de Monsieur le Régent contre le Contrôleur-général : sa conduite ne leur fournissoit que trop de matières. On représenta ses richesses excessives ; on fit le détail de toutes les Terres qu'il avoit achetées jusque dans le fonds de l'Auvergne ; on insista sur les profits qu'il avoit fait faire aux Etrangers , sur les Actions qu'il avoit achetées sur la Banque d'Angleterre , il en avoit dit-on pour huit cent mille livres sterling ; on fit remarquer qu'il étoit infiniment probable qu'il avoit fait passer en Angleterre & ailleurs de grandes sommes d'or & d'argent , que du moins , maître comme il étoit des Fermes , des Monnoyes , des Bureaux de la Banque , il étoit en son pouvoir de le faire ; qu'un homme de ce caractère , sans nom , sans famille , pouvoit prendre le parti de se sauver de France ; que le grand nombre de Terres qu'il avoit acquises , étoient un gage mal sûr ; que c'étoit peut-être un piège qu'il avoit tendu à la juste défiance , & qu'il étoit assez riche pour sacrifier quelques millions afin de s'en assurer plusieurs.

Ces discours firent impression & ébran-

branlerent le Duc d'Orléans à un point, qu'un jour ce Prince dît au Garde des Sceaux qui lui parloit plus fortement que les deux autres, qu'il pouvoit s'assurer de Law. Monsieur d'Argenson, qui connoissoit l'attache excessive de ce Prince pour le système, craignit quelque repentir de sa part, il demanda un ordre par écrit; il fut constamment refusé. Ce Magistrat fit-il bien? fit-il mal de ne pas se servir de la permission qu'on lui avoit donnée? l'événement seul eût pu l'apprendre : ce qui est de certain, c'est qu'un desaveu, ou formel, ou tacite, l'eût perdu de la manière la plus éclatante.

Ce moyen ayant manqué, on pensa à un autre : ce fut d'ouvrir les yeux au Public sur la fragilité des effets qu'on lui mettoit entre les mains au lieu de l'or & de l'argent qu'on lui ôtoit. Rien n'étoit plus difficile en apparence ; car l'entêtement étoit extrême : d'ailleurs il y avoit un vrai danger que la confiance qu'on perdrait au papier, ne changeât en rage & en désespoir le regret d'avoir perdu son argent. On en vint pourtant à bout, & ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est

que ce fut avec Law lui-même que le Garde des Sceaux, toujours de concert avec le Secrétaire de la Guerre & le nouvel Archevêque de Cambrai, concerta l'Edit qui devoit porter le coup mortel à sa fortune & à son système. Cet Edit fameux, à qui tous ceux qui n'étoient pas encore absolument ruinés dirent le reste de leur fortune, fut publié le vingt-unième de Mai. Le préambule fera mieux comprendre que tout ce que je pourrois dire, avec combien d'adresse cette affaire fût maniée.

„ Le Roi ayant fait examiner en
„ son Conseil l'état où le Royaume
„ se trouvoit réduit avant l'établisse-
„ ment de la Banque, pour le compa-
„ rer avec l'état présent, Sa Majesté
„ auroit reconnu que le haut prix de
„ l'argent avoit porté plus de préju-
„ dice au Royaume que toutes les dé-
„ penses auxquelles le feu Roi avoit
„ été obligé pendant les différentes
„ Guerres; l'avarice du prêteur étant
„ montée au point d'exiger plus d'in-
„ térêt par mois que les loix n'en a-
„ vient réglé pour toute l'année.
„ Cette usure avoit même tellement
„ affoi-

„ affoibli le Royaume, que les revenus
 „ de Sa Majesté n'étoient payés qu'en
 „ multipliant les contraintes contre
 „ les contribuables; le prix des den-
 „ rées pouvant à peine suffire à payer
 „ les fraix de la culture & les im-
 „ positions, les propriétaires des Ter-
 „ res n'en retiroient rien: cette misère
 „ générale avoit forcé une partie de la
 „ Noblesse à vendre ses Terres à bas
 „ prix, pour se soutenir dans le ser-
 „ vice de Sa Majesté, & l'autre par-
 „ tie de cette Noblesse avoit ses
 „ biens saisis; les graces du Roi é-
 „ toient sa seule ressource, & Sa Ma-
 „ jesté étoit hors d'état d'en faire &
 „ même de payer les appointemens
 „ des Officiers & les pensions qui a-
 „ voient été accordées pour récom-
 „ pense des services. Les manufactu-
 „ res, la Navigation, le Commerce,
 „ avoient presque cessé; le négociant
 „ étoit réduit à faire banqueroute, &
 „ l'ouvrier contraint d'abandonner sa
 „ Patrie pour chercher à travailler
 „ chez l'Etranger. Tel étoit l'état
 „ où le Roi, la Noblesse, les négo-
 „ cians & les Peuples étoient réduits,
 „ pendant que le prêteur d'argent vi-

„ voit seul dans l'abondance ; & le
 „ Royaume auroit pu tomber dans un
 „ dérangement général , si Sa Majesté
 „ n'avoit apporté un prompt remède
 „ à ces maux. Par l'établissement de
 „ la Banque & de la Compagnie des
 „ Indes, le Roi a remis l'ordre dans
 „ ses affaires ; la Noblesse a trouvé
 „ dans l'augmentation du prix de ses
 „ Terres les moyens de se libérer ; le
 „ Commerce & la Navigation sont ré-
 „ tablis ; les Terres sont cultivées, &
 „ l'artisan travaille. Mais malgré les
 „ avantages sensibles que ces établisse-
 „ mens ont procurés, il s'est trouvé
 „ des personnes assez mal-intentionnées
 „ pour former le dessein de les détrui-
 „ re, & qui obligèrent Sa Majesté de
 „ donner l'Arrêt de son Conseil du
 „ cinquième de Mars dernier, pour sou-
 „ tenir par l'affoiblissement des mon-
 „ noyes le crédit de ces établissemens
 „ si utiles & si nécessaires. Par cet
 „ Arrêt Sa Majesté avoit réduit les
 „ différentes natures de papiers de la
 „ Compagnie des Indes à une seule es-
 „ pèce, & ordonné que les Actions
 „ fussent convertibles en Billets de la
 „ Banque, & ces Billets en Actions
 „ sui-

„ suivant la proportion qui étoit alors
 „ la plus juste par rapport à la valeur
 „ des espèces. Cet affoiblissement des
 „ monnoyes & la grande faveur des
 „ Actions ont donné les moyens aux
 „ débiteurs de se libérer. Il restoit à
 „ Sa Majesté d'avoir l'attention de
 „ pourvoir à l'emploi des sommes qui
 „ devoient être remboursées aux
 „ mineurs, aux Hôpitaux, aux Com-
 „ munautés, & aux autres créanciers
 „ les plus privilégiés, & en même tems
 „ à rétablir le prix des monnoyes dans
 „ une proportion qui convint au Com-
 „ merce étranger & au débit des den-
 „ rées. Sa Majesté a pourvû à ces
 „ différens objets par ses Arrêts, &
 „ particulièrement par sa Déclaration
 „ du onzième de Mars dernier qui or-
 „ donne les réductions du prix des es-
 „ pèces : mais comme ces réductions
 „ doivent nécessairement produire une
 „ diminution non-seulement sur le prix
 „ des denrées & des biens meubles,
 „ mais encore sur le prix des Terres &
 „ autres biens immeubles, Sa Majesté
 „ a jugé que l'intérêt général de ses
 „ Sujets demandoit qu'on diminuât le
 „ prix ou la valeur numeraire des Ac-
 „ tions

„ tions des Indes & des Billets de la
„ Banque , pour soutenir ces effets
„ dans une jûste proportion avec les
„ espèces & les autres biens du Royau-
„ me , empêcher que la plus forte
„ des espèces ne diminuât le crédit
„ public , donner en même tems aux
„ créanciers privilégiés les moyens
„ d'employer plus favorablement les
„ remboursemens qui pourroient leur
„ être faits , & enfin , prévenir les
„ pertes que ses Sujets souffriroient
„ dans le Commerce avec les Etran-
„ gers. Et Sa Majesté s'est déter-
„ minée d'autant plus volontiers à
„ cette réduction, qu'elle sera même
„ utile aux propriétaires des Actions
„ des Indes & des Billets de Banque ,
„ puisque ces effets auront leurs répar-
„ titions ou dividendes avec plus d'a-
„ vantage , & qu'ils seront conver-
„ sibles en monnoye forte qui produira
„ au moins cinquante pour cent de
„ plus en espèces ou matière d'argent
„ après la réduction, qu'à présent. Sur
„ quoi oûi le rapport du Sieur Law ,
„ Conseiller du Roi en tous ses Con-
„ seils , Contrôleur-général des Fi-
„ nances , SA MAJESTE' ETANT
„ EN

„ EN SON CONSEIL , de l'avis de
 „ Monsieur le Duc d'Orléans Régent,
 „ a ordonné & ordonne , que les Ac-
 „ tions de la Compagnie des Indes &
 „ les Billets de la Banque seroient ré-
 „ duits d'un cinquième le jour de la
 „ publication de l'Arrêt, & d'un ving-
 „ tième le premier de chaque mois,
 „ à commencer par le mois de Juil-
 „ let ; de manière qu'après le pre-
 „ mier de Décembre ils seroient dimi-
 „ nués de la moitié, c'est-à-dire que
 „ les Billets & Actions de dix mille li-
 „ vres n'en vaudroient plus que cinq
 „ mille , & ainsi des autres à propor-
 „ tion.

„ Sa Majesté , prévoyant que ceux
 „ de ses Sujets qui se trouveront por-
 „ teurs de sommes considérables en
 „ Billets de Banque, les pourront con-
 „ vertir avec avantage en Actions de
 „ la Compagnie des Indes , & vou-
 „ lant soulager les Particuliers qui
 „ n'ont pas une fortune suffisante pour
 „ parvenir à un pareil emploi , or-
 „ donne que pendant le cours de la
 „ présente année, jusqu'au premier de
 „ Janvier mille sept cent vingt & un,
 „ les Billets de Banque seront reçus
 „ dans

„ dans les Recettes des Tailles & au-
 „ tres Impositions, tant des Générali-
 „ tés des Pays d'Election que des Pays
 „ d'Etats, & même dans les greniers
 „ à sel, pour la valeur entière qu'a-
 „ voient lesdits Billets avant les réduc-
 „ tions ordonnées par le présent Ar-
 „ rêt “.

Observa-
 tion sur
 cet Edit.

Il est inconcevable que Law n'ait pas vu que cette réduction étoit la ruine de son système; qu'elle auroit par rapport à ses Billets & ses Actions au moins le même effet qu'elle avoit eu par rapport à l'argent; que l'argent & les Billets étant également décriés & incertains, il n'auroit point de ressource; que dans cette incertitude l'amour & l'estime de l'argent se réveilleroient; & qu'on comprendroit que l'argent a toujours quelque prix, au lieu que le papier peut cesser d'en avoir; que l'ame & l'essence de son système, si je puis m'exprimer ainsi, étoit la préférence qu'il avoit su donner à ses papiers sur l'argent; que cette préférence ôtée par l'égalité d'incertitude ou plutôt par une égale certitude de dépérissement, il étoit absolument impossible qu'il ne fût pas renversé; que toutes

tes les Fermes & tous les Bureaux du Roi étant réunis à la Banque ou à la Compagnie des Indes, toute la perte des Billets qu'elle recevroit pour leur valeur entière, malgré leur réduction, retomberoit sur elle. Ne savoit-il pas que tout l'or & l'argent du Royaume, les Terres, l'industrie, la liberté-même de ses habitans, ne suffiroient pas pour acquitter la multitude immense de Billets & d'Actions? ignoroit-il qu'une grande partie de l'argent qu'il avoit attiré dans les coffres de la Banque, en étoit sorti pour la Guerre contre l'Espagne, pour entretenir les Alliances, sur-tout qu'il étoit entre les mains des grands Mississipiens, sans compter ce que lui-même & d'autres en avoient fait passer dans les Pays étrangers, & par une suite nécessaire, qu'il ne se pouvoit faire que les Billets, de niveau avec l'argent, fussent changés en espèces? il est vrai que les motifs de l'Arrêt étoient spécieux, & que l'éloge qu'on y faisoit de la Banque étoit extrêmement flatteur, mais Law avoit reçu tant de louanges qu'il devoit y être insensible, & accoutumé lui-même à faire illusion par de prétendues utilités,

utilités , il auroit dû s'appercevoir de celle qu'on vouloit lui faire.

Soit surprise , soit erreur de sa part, l'Edit passa , & eut l'effet qu'on s'en étoit promis. Les Billets perdirent leur crédit , & quelque effort qu'on fit dans la suite on ne put le rétablir. L'or cessa d'être proscriit & l'argent fut remis en honneur. On alla le chercher dans l'endroit où on l'avoit porté avec tant d'empressement : on ne l'y trouva plus ; du moins n'y en avoit-il pas la centième partie de ce qu'il auroit fallu pour contenter la multitude infinie de demandeurs.

Murmu-
res , me-
naces du
Peuple à
la chute
du systé-
me.

Ce coup , auquel on ne s'étoit point attendu , causa une consternation générale. Le même esprit de vertige qui avoit donné une si grande faveur aux papiers , fit regarder leur dépérissement comme le plus grand des malheurs ; on cria de tous côtés. Le Duc de Bourbon , le Prince de Conti , le Maréchal de Villeroy , qui ne s'étoient point trouvés au Conseil où cet Arrêt avoit passé , réclamèrent contre , & prétendirent qu'on devoit le révoquer , sous prétexte qu'il n'avoit point été vû au Conseil de Régence. Le Parlement in-

intervint & demanda la même chose ;
 il fut d'abord assez mal reçu ; mais le
 bruit qui se faisoit de tous côtés lui
 fit obtenir une audience favorable.
 Monsieur le Régent dit obligeamment,
 qu'il étoit bien aise que cette occasion
 servît à le raccommoier avec le Parle-
 ment, qu'il se conduiroit par ses avis,
 & qu'il le prioit de nommer quatre
 Députés pour conférer avec lui sur ces
 affaires. Les Agioteurs, les Action-
 naires, qui n'avoient point réalisé, qui
 avoient converti en nouveaux papiers
 les profits qu'ils avoient faits dans ce
 Commerce, étoient au désespoir. Pa-
 ris étoit sur le point d'en éprouver les
 horreurs. On répandit même des bil-
 lets qui les annonçoient en ces ter-
 mes : *L'on vous donne avis que l'on doit
 faire une saint-Barthelemi samedi ou
 dimanche, si les affaires ne changent de
 face ; ne sortez, ni vous ni vos domesti-
 ques ; Dieu vous préserve du feu.* Pour
 calmer les esprits on révoqua le vingt-
 sept l'Edit du vingt & un. L'empresse-
 ment à changer les Billets en argent
 n'en fut pas moins grand : on jugea
 par-là que le mal étoit sans remède.
 Dès le vingt-neuf on publia un Arrêt
 qui

qui permettoit à tous ceux qui voudroient, même sans payer aucuns droits, de faire entrer dans le Royaume des espèces & matières d'or & d'argent. Un autre du premier de Juin permit à toutes personnes d'avoir en leur possession, & de garder telles sommes en espèces qu'elles jugeroient à propos. C'étoit annuler la révocation de l'Édit du vingt & un de Mai; car dans la situation où étoient les choses, il ne pouvoit arriver que les Billets reprissent leur faveur, si l'or & l'argent reprenoient la leur; & on pouvoit appliquer au papier ce que les amis d'Aman, c'étoit aussi un homme à système aussi bien que Law, lui dirent de Mardochée, si cet ennemi commence à prévaloir sur vous, vous ne pourrez lui résister, il vous accablera.

Il étoit naturel que le Peuple qui ne raisonne point, que les Agioteurs & autres Mississipiens fussent infiniment mécontents de la chute du système; mais il n'étoit point naturel que les gens sensés, le Parlement sur-tout, ce Corps si éclairé, entraissent dans les mêmes sentimens; c'étoit contre leur avis que ce système avoit été établi,
sans

sans doute qu'ils en prévoyoiẽt alors les tristes suites. Les divers événemens avoient dû les convaincre qu'on avoit en vûe de surprendre la crédulité des Peuples. Ils n'avoient pu ignorer que le Commerce du Mississipi étoit imaginé, du moins infiniment exagéré. Il étoit aisé de comprendre que les fortunes immenses qui s'étoient faites, ne pouvoient venir que du débris de quantité d'autres fortunes renversées par le systême; que l'argent par lui-même ne produisoit qu'autant qu'il étoit employé; que depuis ces nouveaux établissemens, il ne s'étoit établi en France aucune nouvelle manufacture, aucun nouveau Commerce; enfin, que cette comédie devoit finir, que l'intrigue devoit être dénoüée, & que le dénoüement devoit consister à reconnoître enfin que l'argent valoit mieux que le papier, & qu'on avoit eu grand tort de préférer le dernier au premier.

On ne fit point ces réflexions. Le Retour
plaintes loin de diminuer augmente- du Chan-
rent. Cet Edit fut attribué au Garde celier.
des Sceaux : chacun craignant pour
soi & pour sa fortune, à cause du cha-
grin

grin que cette affaire cauſoit au Duc d'Orléans, ceux qui y avoient eu part n'eurent garde de l'avoüer. Monsieur Le Blanc, Monsieur l'Archevêque de Cambrai, abandonnerent ce Magistrat. Il fut réſolu, que pour calmer le Peuple & contenter le Parlement on rappelleroit Monsieur d'Aguesſeau & qu'on lui rendroit les Sceaux. Le ſeptième de Juin au ſoir, l'Archevêque de Cambrai alla chez Monsieur d'Argenſon les lui demander de la part de ſon Alteſſe Royale. Il les porta lui-même : ſa diſgrace fut accompagnée de beaucoup de marques de diſtinction ; il conſerva le titre de Garde des Sceaux, & il lui fut libre de venir aux Conſeils quand il lui plairoit.

Cet homme d'un eſprit ſi ferme, qui s'étoit attendu à ce changement, qui avoit ſouvent dit que les honneurs de ces tems-là n'étoient que des honneurs ambulans, eut le ſort de tous ceux qui ont occupé de grands Poſtes. Il ne put réſiſter au chagrin, ſur-tout lorsqu'il vit qu'on avoit ôté la Lieutenantie de Police à ſon ſecond fils, pour qui il avoit une tendreſſe particulière (car ſon aîné ne quitta l'Intendance de Valen-

lenciennes qu'en mille sept cent vingt-quatre) Il se retira à la Magdelaine de Trainel au Fauxbourg Saint Antoine, dans une maison qu'il y avoit fait bâtir où il avoit coûtume de se retirer de tems en tems, sous prétexte de de s'y appliquer plus librement aux affaires les plus importantes. Je parle de la sorte, car tout Paris a cru, & sa famille en a rougi plus d'une fois, que la passion qu'il avoit pour la Supérieure de cette Communauté, en étoit le vrai motif. A peine y eut-il été quinze jours, qu'il fut attaqué d'une jaunisse universelle, à laquelle se joignirent d'autres accidens encore plus fâcheux : il languit jusqu'au huitième d'Avril de l'année suivante qu'il mourût, âgé de soixante-huit ans. La haine du menu-peuple de Paris se réveilla à la vûe de son corps qu'on portoit à Saint Nicolas-du-Chardonneret, où étoit la sépulture de ses ancêtres : le tumulte fut grand, peu s'en fallut qu'il ne fût mis en pièces, & ses deux fils, qui suivoient dans leur carosse la pompe funèbre, furent obligés de se sauver.

Il ne se servit point de sa faveur pour s'enrichir, à peine laissa-t-il cinq ou

six cent mille francs de plus qu'il n'auroit laissé, s'il fût mort Lieutenant de Police. Les pots de vin du renouvellement des Fermes eussent monté plus haut, s'il eût voulu se les approprier, & les Sceaux, qu'il avoit tenus près de deux ans & demi, valent au moins chaque année cent mille écus; & personne ne doutera que Law n'eût été charmé de le voir profiter des Actions. Sa famille profita pourtant de son élévation; son frere, d'Archevêque d'Ambrun fut transféré à l'Archevêché de Bourdeaux; son beau-frere, Monsieur de Caumartin Evêque de Vannes, fut fait Evêque de Blois; ses deux fils furent richement mariés, sur-tout l'aîné, qui épousa la fille unique de Monsieur de Melian Intendant de Flandres, dont il aura douze ou quinze cent mille livres.

Monsieur d'Argenson, en quittant l'exercice de sa Charge, ne perdit ni l'estime ni la confiance du Régent; ce Prince le consulta sur les affaires les plus importantes, & il se trouva bien de l'avoir fait. A l'occasion de la déroutte du système, on conseilla au Duc d'Orléans de faire tenir un Lit de Justice. L'ancien Garde des Sceaux, con-

consulté sur cette démarche critique, répondit que le Lit de Justice ne remédieroit à rien; qu'on pourroit y déclarer le Roi majeur, & que c'étoit apparemment le but des auteurs de ce Conseil.

Le retour de Monsieur d'Aguesseau fut fort applaudi: mais sa présence & son application constante ne purent redresser les affaires; on fut obligé de les laisser suivre la pente qu'elles avoient prise; on crut même devoir accélérer leur chute, & dès le mois d'Octobre suivant les Billets de la Banque furent absolument décriés & hors d'usage. Leur valeur, conservée par l'autorité absolue de la Cour & diminuée par la juste décision du Public, donna lieu à d'étranges abus que l'Edit du vingt-unième de Mai auroit empêchés. L'argent, malgré les diminutions auxquelles il étoit sujet par les Edits, ayant repris le dessus, les Billets se vendirent à un fort bas prix; de manière qu'on se crût heureux de n'y perdre que soixante & dix ou quatrevingt pour cent. Ceux qui devoient, en acheterent; & avec un marc d'argent, qui n'auroit dû valoir que trente livres, ils

se trouverent en état d'acquitter quatre ou cinq cent livres de dettes. Un Gentil-homme titré du Hainaut trouva le moyen de les avoir encore à meilleur marché. Il emprunta à Tournai six mille florins. Cette somme, convertie en argent de France, tripla, & lui fit dix-huit mille francs. Il trouva des Billets à soixante & quinze & quatrevingt de perte ; ainsi les six mille florins lui valurent au moins soixante & douze mille francs en Billets : il les distribua à ses créanciers, & crut avoir payé ses dettes. Le fils d'un marchand d'Amiens ne fut pas si heureux : pour son Commerce il avoit emprunté de son pere une somme d'argent assez considerable, il le paya en Billets ; le pere, outré de l'ingratitude de son fils & du tort qu'il faisoit à ses autres enfans, les garda, & par son Testament il les lui assigna pour sa part dans sa succession. L'auteur des Lettres Persannes fit en ces tems-là une peinture ingénieuse & fidèle de la triste situation de la France : comme je ne crois pas qu'on puisse rien y ajouter, je vais la transcrire ; du moins elle amusera agréablement.

„ Les

PHILIPPE D'ORLEANS. 101

„ Les Ministres , dit le Persan sup-^{Triste é-}
 „ posé , se succèdent ici comme les ^{tat de la}
 „ saisons. Depuis trois ans j'ai vû chan-^{France.}
 „ ger quatre fois de systême sur les Fi-
 „ nances. On leve aujourd'hui en
 „ Perse & en Turquie les subsides de
 „ la même manière que les fondateurs
 „ de ces Monarchies les levoient ; il
 „ s'en faut bien qu'il en soit ici de mê-
 „ me. Nous croyons qu'il n'y a pas
 „ plus de différence entre l'administra-
 „ tion des revenus du Prince & de
 „ ceux d'un Particulier , qu'il y en a
 „ entre compter cent mille *Tomans* ou
 „ en compter cent. Mais il y a ici
 „ bien plus de finesse & de mystère.
 „ Il faut que de grands génies travail-
 „ lent nuit & jour , & qu'ils enfan-
 „ tent sans cesse & avec douleur de
 „ nouveaux projets. . . . La France à
 „ la mort du feu Roi étoit un corps
 „ accablé de mille maux. N... prit
 „ le fer à la main , retrancha les chairs
 „ inutiles , & appliqua quelques remè-
 „ des topiques ; mais il restoit tou-
 „ jours un vice intérieur à guérir :
 „ un Etranger est venu qui a entre-
 „ pris cette cure ; après bien des re-
 „ mède violens , il a cru lui avoir

„ rendu son embonpoint, & il l'a seu-
„ lement rendue bouffie. Tous ceux
„ qui étoient riches il y a six mois,
„ sont à présent dans la pauvreté, &
„ ceux qui n'avoient pas de pain, re-
„ gorgent de richesses. Jamais ces
„ deux extrémités se sont touchées de
„ si près. L'Etranger a tourné l'Etat
„ comme un fripier tourne un habit,
„ il a fait paroître dessus ce qui étoit
„ dessous, & ce qui étoit dessous il l'a
„ mis à l'envers. Quelles fortunes in-
„ esperées, incroyables même à ceux
„ qui les ont faites ! Dieu ne tire pas
„ plus rapidement les hommes du
„ néant : que de valets servis par
„ leurs camarades ! Tout ceci produit
„ les choses les plus bizarres. Les la-
„ quais qui avoient fait fortune sous le
„ Regne passé, vantent aujourd'hui leur
„ Noblesse ; ils rendent à ceux qui
„ viennent de quitter la livrée dans
„ une rue, tout le mépris qu'on avoit
„ pour eux il y a quelques mois ; ils
„ crient de toutes leurs forces, la No-
„ blesse est ruinée, quel desordre dans
„ l'Etat ! quelle confusion dans les
„ rangs ! on ne voit que des inconnus
„ faire fortune. Je te promets que
„ ceux-

„ ceux-ci prendront bien leur revan-
 „ che sur ceux qui viendront après
 „ eux , & que dans trente ans ces
 „ gens de qualité feront bien du bruit“.

Monfieur l'Evêque de Caftres, dans
 une Lettre qu'il écrivit au Marquis
 de la Vrilliere Secrétaire d'Etat, pour
 les Eccléfiastiques, fit la même pein-
 ture ; mais dans un goût tout diffé-
 rent : fon pinceau, comme il devoit
 l'être en pareille occafion , avoit été
 trempé dans le fang & dans les larmes.
 Il ne dépeignoit que fon Diocèfe ;
 mais fa peinture convenoit au refte du
 Royaume.

„ L'inondation des papiers (difoit
 „ ce Prélat) à prefque fait autant de
 „ mal dans nos Cantons , que les flam-
 „ mes en ont pu faire en Bretagne.
 „ (Les deux tiers de Rennes venoient
 „ d'être brûlés.) Qu'importe que nos
 „ maifons n'ayent pas été réduites en
 „ cendres, fi de tout ce que nous a-
 „ vions de plus néceffaire il ne nous
 „ refte qu'une matière qui n'eft pro-
 „ pre qu'à être jettée au feu.. ? Quel
 „ changement fix mois n'ont-ils pas
 „ apporté aux fortunes qui paroif-
 „ foient les mieux établies ! On ne

„ sauroit le comprendre sans le voir ,
„ & on ne sauroit le voir sans être ac-
„ cablé de douleur. Plus de Com-
„ merce , plus de travail , plus de
„ confiance , plus de ressource ni dans
„ l'industrie , ni dans la prudence , ni
„ dans l'amitié , ni dans la charité-
„ même. . . . Que n'aurois-je pas à
„ vous dire de la triste situation de
„ mon Clergé , qui perd beaucoup
„ plus par les remboursemens , qu'il ne
„ sauroit gagner par les réductions. . . !
„ Sur-tout que deviendront les Reli-
„ gieuses , qui chercheront inutilement
„ des aziles près de leurs parens rui-
„ nés , quand leur misère me forcera de
„ les dispenser de la clôture. . . ! Nos
„ malheurs déjà si grands deviennent
„ tous les jours plus fâcheux par la
„ peste qui désole la Province & qui
„ nous menace de si près. Nos Com-
„ munautés sont hors d'état de fournir
„ aux plus légères dépenses qu'il fau-
„ droit faire pour éviter la communi-
„ cation suspecte. Que sera-ce , si le
„ mal , qui s'approche peu à peu ,
„ vient jusqu'à nous ? A quoi pouvons-
„ nous nous attendre ? Ne faudra-t-il
„ pas que tout périsse ? Heureux en ce
„ tems-

„ tems-là ceux que Dieu appellera les
 „ premiers , & qui n'auront pas le
 „ malheur de voir périr leurs freres
 „ sans pouvoir leur être d'aucun se-
 „ cours.... ! Encore , si l'on nous de-
 „ mandoit des Billets , nous n'aurions
 „ que trop de facilité d'en fournir :
 „ mais on veut des espèces , & nous
 „ n'en avons plus.... Mes peuples &
 „ moi ne cesserons point de demander
 „ à Dieu qu'il lui plaise d'inspirer à
 „ nos maîtres autant de bonne volonté
 „ pour nous , qu'il nous donne d'amour
 „ pour leur personne & de passion
 „ pour leur service. Je vous prie d'en
 „ vouloir assurer Monseigneur le Duc
 „ d'Orléans “.

On ne négligea rien pour se justifier
 par rapport à l'acquit des dettes de la
 Couronne. On publia un long Mé-
 moire qui détailloit les dettes laissées
 par Louis Quatorze : elles montoient
 à deux milliards & soixante-deux mil-
 lions , dont l'intérêt par an devoit coû-
 ter à l'Etat quatrevingt-dix millions.
 Ces dettes , selon ce Mémoire , étoient
 réduites au principal de trois cent
 quarante millions , dont l'intérêt , par
 la réduction au denier cinquante , n'é-

toit plus que de six millions quatrevingt-dix mille livres. Cette diminution eût été un prodige , si elle n'eût pas été faite aux dépens des particuliers. Ainsi ce Mémoire , à parler exactement , prouvoit à la France en général , qu'elle étoit appauvrie presque de deux milliards , & peut-être en eût-on trouvé davantage , si chaque particulier avoit fait le mémoire de sa perte.

On tâcha aussi de diminuer le nombre des Actions , en taxant les Actionnaires à un certain nombre d'Actions. Les Seigneurs Mississipiens , dont Son Altesse Royale s'étoit chargée de faire exécuter le rôle , firent les choses de fort bonne grace ; le Duc de Bourbon , Law , le Duc d'Antin , le Duc de la Force , le Marquis de Lassai & plusieurs autres , en rendirent une quantité prodigieuse.

Plaisant
système
de Fi-
nances.

Ce fut dans ces tems de crise que Monsieur de la Joncheres , un des Trésoriers de l'Extraordinaire des Guerres , publia un système de Gouvernement aussi singulier qu'on le puisse. Il prétendoit acquitter les dettes du Roi , celles du Clergé , & des Pays d'Etats , rembourser les Charges de Justice, Po-
li-

lice & Finances, d'augmenter considérablement la paye des troupes, d'entretenir trois cent cinquante mille hommes en Paix comme en Guerre, & de rétablir la Marine; il devoit, de plus mettre le Roi en état de donner vingt-cinq millions à chacun des Princes du Sang; un million cinq cent mille livres aux autres Princes, Ducs, Maréchaux de France, Cardinaux, Ministres, & Secretaires d'Etat, Gouverneurs de Provinces, & cent mille livres à chacun des Archevêques, Evêques, Abbés crosseés & mitrés, aux Présidens à Mortier, Procureurs & Avocats-généraux du Parlement de Paris, premiers Présidens de tous les autres Parlemens, & Chefs de toutes les Cours souveraines, Lieutenans-Généraux & Maréchaux de Camp, Brigadiers des Armées du Roi, & Etats-Majors des Provinces: malgré toutes ces dépenses, on prétendoit démontrer, que le Peuple par ce systême se trouveroit six fois plus riche qu'il n'étoit alors. Pour exécuter ces promesses magnifiques, il eût fallu que celui qui les faisoit, eût eu le secret de changer les pierres en or; encore à peine ce change-

ment lui eût-il suffi.

Système
raisonna-
ble, mais
qui ne se-
ra jamais
suivi.

Le vrai système en France, pour que les Finances du Roi fussent proportionnées à la grandeur de ses Etats, à la multitude de ses Sujets, à leur industrie, à la fertilité des Terres, ce seroit que le Commerce n'y fût point gêné; que les Impôts s'y levaissent d'une manière plus simple, plus égale; que cette multitude de Gardes, de Commis, fût supprimée; & que chaque Province, comme celles qui ont des Etats, fût chargée de fournir une certaine somme. Il n'en est point qui à ces conditions ne payât volontiers autant que le Roi en tire actuellement: n'y gagnassent-elles que les profits immenses que font les Traitans, elles se croiroient trop heureuses; mais bientôt devenues plus riches par la facilité du Commerce, elles seroient en état de fournir de plus grands secours. Je suppose, par exemple, que de tout ce qu'on leve sur la Normandie par les différentes impositions dont cette Province est chargée, il entre dans les coffres du Roi trente millions; qu'on lui laisse la liberté de fournir cette somme de la manière dont elle le jugera à propos,

pos, ne la trouvera-t-elle pas ? le plaisir seul qu'auroient ses habitans d'être délivrés des vexations que leur font souffrir les Garde-sel, les Commis des Aides, les Collecteurs, les Receveurs, les Huissiers des Tailles, les détermineroit à faire les derniers efforts plutôt que de les éprouver encore. Je le fais, pour ramasser ces trente millions, il faudroit des Taxes ; elles ne se leveroient point sans fraix : mais aussi l'on m'avoüera qu'il en faudroit beaucoup moins. Est-il donc nécessaire que tous ceux qui manient les deniers du Roi soient opulens ? en faut-il tant ? un Receveur ou deux dans chaque Ville ne suffiroient-ils pas ? Ces Receveurs particuliers auroient tous rapport à un Receveur-général de la Province, qui remettroit immédiatement au Contrôleur-général ce qu'il auroit reçu des Receveurs particuliers. Pour accélérer les payemens, il suffiroit de régler, que les particuliers qui n'auroient pas satisfait à leur taxe dans un certain tems, seroient obligés de payer de plus, après ce terme expiré, le sol ou les deux sols pour livre.

Les taxes pour les habitans de la

campagne feroient affises sur les Terres-memes & sur les bestiaux, non sur le Commerce qu'ils feroient d'ailleurs, bien moins sur leur dépense à s'habiller & à se nourrir. Toutes exemptions cesseroient. L'imposition sur les Terres se feroit sur le prix des trois ou quatre derniers baux, y compris les charges de la Taille, du sel, Capitation, subvention, ustenciles, que les Fermiers sont ordinairement obligés d'acquitter. Par rapport aux Villes, ce seroit aux Magistrats à y établir les impositions proportionnées à la quote-part qu'elles devroient fournir, tant pour droit de boutique, de carosses, de domestiques. L'eau de vie & les autres choses qui ne sont pas d'un usage commun ou nécessaire, ne peuvent guères être trop taxées. J'ose l'assurer, si le Roi tire aujourd'hui trois cent millions de ses Peuples, il en tireroit le double de la manière dont je parle, sans que pour cela ses Peuples fussent aussi misérables qu'ils le sont. Cette manière, que je ne fais qu'indiquer, seroit si facile, qu'on ne conçoit pas qu'elle ne soit point établie. Croiroit on que la sûreté du Gouvernement demande que les
Peu-

Peuples ne soient pas dans l'abondance, que la nécessité les rend plus souples, & que sans elle dans le besoin on ne trouveroit pas de soldats ?

Les papiers hors d'usage subsistoient toujours : il falloit pourtant les retirer. Des Volumes entiers ne suffiroient pas pour décrire les différentes manières dont on se servit pour y réussir. Dans la recherche qu'on en fit, on en trouva, ou on fit semblant d'en trouver beaucoup au delà de ce qu'il y en avoit de marqués sur les régleures de la Banque. En un mot, ils eurent le sort qu'ils devoient avoir, ils furent brûlés comme l'avoient été les Billets de l'Etat. Les fortunes dérangées demeurèrent rétablies, les fortunes établies demeurèrent renversées; tous ceux qui devoient, restèrent quittes de leurs dettes sans les avoir payées, ceux à qui il étoit dû, restèrent pauvres. Je ne puis m'empêcher de le dire, heureux les Peuples; chez qui l'autorité du Gouvernement est tellement tempérée, qu'on ne tenteroit qu'à sa perte d'y faire de pareils bouleversemens !

Les affaires pourtant ne se passèrent point à Paris sans tumulte. Le carrosse

rosse de Law, où on le croyoit, fut brisé en mille pièces, on eut toutes les peines du monde à empêcher que sa maison ne fût pillée. L'esprit de rage & de fureur, qui en porta plusieurs à se tuer de leurs propres mains, devoit tout faire appréhender à ceux que l'on regardoit comme les auteurs de ses misères. Le Duc d'Orléans parut intrépide : le Palais Royal fut ouvert à l'ordinaire ; ce Prince sans Gardes donna ses audiences, & se montra dans Paris. Il n'abandonna pas même Law, & le garda jusqu'au mois de Décembre de l'année mille sept cent vingt, qu'il le congédia à petit bruit.

Ce malheureux auteur des maux de la France partit dans une chaise de poste de son Altesse Sérénissime le Duc de Bourbon. Il passa par Valenciennes : le fils aîné de Monsieur d'Argenson le fit arrêter pendant douze heures dans l'auberge où il étoit descendu, & où malgré ses précautions il avoit été reconnu. En vain il représenta que l'équipage qui le conduisoit prouvoit qu'il ne fuyoit pas : on lui répondit sagement, qu'il avoit pu prendre ces sortes de précautions pour assurer sa fuite ; qu'on ne pouvoit trop s'assurer d'un

d'un homme qui avoit tous les secrets de l'Etat ; que du reste , étant impossible qu'il ne fût suivi , si sa retraite n'étoit pas autorisée , on le laisseroit continuer sa route au cas qu'après un certain tems on n'entendît parler de rien. La conduite de cet Intendant fut fort approuvée.

Ce fut dans ces tems de trouble que le Duc d'Orléans maria Mademoiselle de Valois sa Fille au Prince héréditaire de Modène. Cette jeune Princesse , effrayée de ce qu'on publioit de l'exacte régularité de cette Cour , où tout , disoit-on , se faisoit au son de la cloche , eut beaucoup de peine à se résoudre à quitter la France ; elle répandit bien des larmes ; elle se rendit à la fin aux remontrances & à l'autorité de son Altesse Royale. Pour adoucir le chagrin de cette Princesse , le Roi lui fit des présens magnifiques ; le collier de perles , la croix & les pendans d'oreilles qu'elle reçut de la main de Sa Majesté , furent estimés huit cent mille livres ; ses autres bijoux en valoient bien dix-sept cent mille ; sa toilette , sa garde-robe , les étoffes qu'elle emporta , revinrent à quinze cent mille

livres. Le Roi ayant des Filles , apparemment qu'il en mariera quelqu'une à quelque Prince étranger , je doute qu'il la meuble plus richement.

Les succès de la Guerre contre l'Espagne , la Bretagne soumise & tranquille, le Duc d'Orléans ne craignit plus les suites des intrigues formées contre lui ; il rendit la liberté au Duc, à la Duchesse du Maine, & aux deux Princes leurs enfans. L'entrevue avec le Duc du Maine fut tranquille, & on parut se reconcilier de bonne-foi. Il n'en fut pas de même par rapport à la Duchesse. Elle voulut une explication sur les causes du traitement rigoureux qu'on lui avoit fait : *n'en parlons plus Madame*, dit le Duc d'Orléans, *tout est pardonné & oublié*. Ce mot *pardonné* la choqua extrêmement ; elle lui fit les reproches les plus vifs, & s'emporta jusqu'à le menacer qu'il ne mourroit que de sa main. La menace fut vaine, on se calma, & malgré sa fierté on se crut heureuse dans la suite d'avoir reçu un coup d'œil gracieux. Du reste ce retour fit peu de sensation. Le Duc du Maine, dépouillé, humilié, se tint à l'écart & ne fut plus de rien.

Le

Le dérangement de la Banque, le ^{Nouvel-} discrédit de ses Billets, avoient donné ^{les.} occasion au Parlement d'intervenir dans ^{brouille-} cette affaire; car depuis le Lit de Justi- ^{ries du} ce il ne s'en étoit point du tout mêlé. ^{Parle-} Le Duc d'Orléans, dans l'agitation où ^{ment.} étoient les esprits, auroit fort souhaité que cette Compagnie approuvât les mesures qu'il prenoit pour relever les Billets: il avoit lieu de l'espérer, vû le bruit que ces Messieurs avoient fait à l'occasion de l'Arrêt du vingt & un de Mai. Son espérance fut trompée; il ne trouva dans eux que de la résistance, soit qu'ils eussent enfin compris que la chute des Billets étoit un bien, soit qu'ils regardassent comme une augmentation de mal les remèdes qu'on vouloit y apporter. Le dix-huit de Juillet son Altesse Royale envoya au Parlement le précis des Arrêts qu'elle souhaitoit être approuvés; il consistoit en cinq articles.

I. Le Parlement approuvera les conventions faites par le Roi avec la Compagnie des Indes; & celles que cette Compagnie a faites avec les Particuliers.

II. Le Roi rétrocédera à la Compagnie

pagnie les quarante-trois millions qu'elle avoit rétrocédés au Roi , au moyen de quoi plus de rentes sur la Ville.

III. La Compagnie recevra un milliard en compte ouvert de la Banque ; savoir quatre cent millions , dont elle donnera deux & demi pour cent de benefice , & six cent millions sans benefice.

IV. Il-y aura création de cent mille Actions nouvelles sur la mer du Sud sur le pied de neuf mille livres l'Action , payables de mois en mois.

V. Les anciennes Actions se nourriront par elles-mêmes sur le pied de trois cent pour cent. Le Roi souhaite que les Arrêts qui contiendront ces arrangemens , soient enrégistrés au Parlement.

Toutes les Chambres assemblées délibérèrent sur ces propositions, & les rejetterent presqu'unaniment. Les motifs de cette décision furent , que le Parlement s'étant constamment opposé à tout ce qui s'étoit fait en faveur de la Banque depuis son premier établissement, il ne lui convenoit aucunement d'approuver les articles proposés , qui contenoient & amplifioient
ce

ce qui avoit précédé ; qu'on ne leur demandoit leur consentement que pour les charger du moins en partie de l'odieux de l'extinction & suppression des rentes, & pour les rendre responsables du succès incertain de ces nouveaux arrangemens ; que , puisque le Duc d'Orléans avoit poussé le système aussi loin qu'il l'avoit pu sans leur consentement , il pouvoit le soutenir sans leur approbation ; qu'il n'y avoit déjà que trop d'Actions ; enfin , que ces arrangemens n'étoient propres qu'à prolonger les misères publiques & même à les augmenter.

Cette décision fut portée au Palais Royal par les Gens du Roi le dix-neuf. Le vingt & un , à trois heures du matin, divers Détachemens des Gardes Françaises & Suisses s'emparèrent de toutes les portes du Palais ; les Gardes du Corps se saisirent des Chambres du Parlement ; au même tems des Mousquetaires porterent à tous les Présidens , Conseillers , Gens du Roi , & au Greffier en chef, des Lettres de cachet dont ils se firent donner des reçus : elles étoient conçues en ces termes.

MON-

MONSIEUR,

Il est exi-
le à Pon-
toise.

„ Ayant pour de bonnes considéra-
„ tions résolu de transférer ma Cour
„ de Parlement de Paris en la Ville
„ de Pontoise, je vous fais cette Lettre,
„ de l'avis de mon Oncle le Duc d'Or-
„ léans Régent, pour vous enjoindre
„ & ordonner de vous y transporter,
„ toutes affaires cessantes, dans deux
„ fois vingt-quatre heures, pour y
„ rendre la Justice à votre ordinaire
„ en vertu de la Déclaration qui y se-
„ ra envoyée, & ne vous assembler
„ nulle part ailleurs, sous quelque pré-
„ texte que ce soit, sous peine de des-
„ obéissance & de privation de votre
„ Charge. Et la présente n'étant à
„ autre fin, je prie Dieu, Monsieur,
„ qu'il vous ait en sa sainte garde.
„ Fait à Paris le vingt Juillet mille
„ sept cent vingt “.

Pour assurer l'exécution de cet or-
dre si extraordinaire, on prit de jus-
tes mesures. Le premier Président fut
gardé dans sa chambre par un Officier,
& on posa deux sentinelles à la porte
pour empêcher que personne ne lui
parlât. La Maison du Roi eut ordre de
se

se tenir prête à marcher en cas de besoin. Le Guet à cheval & à pied étoit répandu dans les différens quartiers de Paris ; les Régimens du Roi, de Champagne, de Navarre, étoient en marche avec quantité d'autres, pour former aux environs de Paris un Camp de vingt-cinq mille hommes : précautions assez inutiles ; la misère & la consternation étoient si grandes à Paris, qu'on n'avoit à appréhender que le désespoir de quelque particulier ; chacun y étoit occupé de sa fortune, & ne s'embarassoit guères de celle du Parlement, à qui même on reprochoit de ne s'être pas opposé plutôt & lorsqu'il étoit encore tems, aux maux qu'on éprouvoit.

Au même tems qu'on s'assuroit contre les émotions, qui après tout pouvoient absolument arriver, on entreprit de prévenir les esprits & de prouver que les affaires étoient en bonne situation. Outre la Déclaration du Roi qui transféroit le Parlement, dans laquelle ce Corps étoit extrêmement maltraité, on répandit dans le Public, à la mode d'Angleterre, quantité d'Ecrits, intelligibles à la plupart de ceux qui les li-

lisoient ; les uns contenoient des Réglemens pour les comptes en Banque ; les autres détailloient les dettes de la Couronne à la mort du feu Roi : elles montoient bien plus haut que dans le Mémoire de Monsieur des-Marets , dont j'ai donné l'Abrégé , & les payemens qu'on avoit faits. Tous ces Ecrits pouvoient se refuter en deux ou trois mots : en quelle monnoye a-t-on payé ces dettes ? que sont devenus l'or & l'argent qu'on a changés en papier ? est-il possible que le papier multiplié à l'excès comme il l'a été , redevienne or & argent ? tout ce qu'il y en a dans l'Europe suffiroit-il à ce changement ? Un de ces Mémoires que je vais rapporter , sera , si je puis user de cette expression , l'échantillon des autres & mettra en état d'en juger.

„ Il a été fait des Billets de Banque
„ pour deux mille six cent millions.
„ Il en a été brûlé pour cinq cent sep-
„ tante-quatre millions ; il en reste à
„ brûler dans la caisse de la Banque
„ pour environ deux-cent millions :
„ reste dix-huit cent millions. Il y a
„ eu jusqu'à présent trois débouche-
„ mens pour retirer ladite somme de
„ dix-

„ dix-huit cent millions ; savoir pre-
 „ mièrement , rentes sur la Ville fix
 „ cent millions , entendu que les qua-
 „ tre millions restants du milliard de
 „ la création seront remplis par ce qui
 „ reste des récipissés des Contrats non
 „ convertis ; secondement , les comp-
 „ tes ouverts fix cent millions ; troi-
 „ sièmement , les souscriptions fix cent
 „ millions : en tout dix - huit cent
 „ millions.

„ Mais comme ces différens débou-
 „ chemens ne peuvent avoir , qu'a-
 „ près un certain tems , le succès qu'on
 „ a lieu d'en attendre , son Altesse
 „ Royale désire que les négocians lui
 „ donnent chacun en particulier son
 „ avis sur les expédiens qu'il y au-
 „ roit à prendre pour rétablir les Bil-
 „ lets de la Banque & les espèces“.

Le Parlement obéit. Il s'établit à
 Pontoise comme il put. Les plaideurs
 y accoururent en vain : il ne s'y fit
 rien manque d'Avocats , qui selon la
 liberté de leur profession ne voulurent
 point quitter Paris qu'en habit de cam-
 pagne , pour rendre visite à leurs amis
 particuliers ; ceux qui y parurent au-
 trement ne furent pas fort bien reçus.

quoiqu'on menaçât de rayer du tableau ceux qui ne viendroient pas faire leurs fonctions. On se regarda à Pontoise comme à la campagne, on joua gros jeu, on fit grand-chère; & cette Ville regagna en partie ce qu'elle avoit perdu aux Billets de Banque. On commença pourtant par enrégistrer l'Arrêt de translation, ou plutôt d'exil: on le fit dans les termes les plus mesurés & les plus soumis.

„ Oûi, (disoit la Déclaration qui
 „ ordonnoit l'enrégistrement) & ce re-
 „ quérant le Procureur-général du Roi,
 „ pour continuer par la Cour ses
 „ fonctions ordinaires, & être rendu
 „ au Roi le service accoustumé tel
 „ qu'il a été rendu jusqu'à présent,
 „ avec la même attention & le même
 „ attachement pour le bien de l'Etat
 „ & du Public qu'elle a eu dans tous
 „ les tems; continuant ladite Cour
 „ de donner au Roi des marques de la
 „ même fidélité qu'elle a eue pour les
 „ Rois ses Prédécesseurs & pour ledit
 „ Seigneur Roi depuis son Avénement
 „ à la Couronne jusqu'à ce jour, dont
 „ elle ne se départira jamais. Et sera
 „ ledit Seigneur Roi très humble-
 „ ment

„ ment supplié de faire attention à
 „ tous les inconvéniens & conséquen-
 „ ces de la présente Déclaration , & de
 „ recevoir le présent enrégistrement
 „ comme une nouvelle preuve de sa
 „ profonde soumission “.

Pendant l'absence du Parlement, le Duc d'Orléans, maître, pour ainsi dire, du champ de bataille, fit publier autant d'Edits qu'il jugea à propos. Leur multitude, leur opposition, ne servirent qu'à faire sentir la grandeur du mal & l'impossibilité d'y remédier. Lui-même en convint enfin, & fut obligé, pour retirer ses papiers le plus promptement qu'il seroit possible, d'avoir recours aux moyens qu'il avoit promis, je ne sais combien de fois, de ne jamais employer : on persécuta les Actionnaires, on fit rendre gorge aux Agioteurs. Les Billets perdirent autant dans les débouchemens ouverts pour les retirer, qu'ils avoient perdus dans le Public, qui se trouva ruiné sans que les dettes du Roi fussent acquittées : du moins a-t-on fait croire depuis que le renouvellement & la continuation des Impôts dont Louis Quatorze avoit surchargé la Nation,

Il est ré-
tabli à
Paris.

étoient nécessaires pour les éteindre. Il étoit difficile que le Parlement restât à Pontoise. On négocia pour son retour. Avant que de l'obtenir, il eut ordre de se transporter à Blois : apparemment que c'étoit pour l'intimider, & par-là le déterminer à accepter les conditions qu'on vouloit lui imposer. L'accommodement se fit à des conditions raisonnables; le Parlement promit plus de docilité à l'avenir, & pour preuve, il enrégîtra d'avance à Pontoise certains Edits que Monsieur de la Vrilliere y porta : en récompense, dit-on alors, on promit au Parlement que tous les Billets dont chacun de ses Membres étoit chargé, feroient convertis en argent. C'est ainsi que l'intérêt public est souvent sacrifié à l'avantage particulier de ceux qui se font un devoir & un honneur de le défendre. Je prie qu'on regarde cette réflexion comme déplacée; car je ne puis croire qu'un Corps comme le Parlement, ait fait une pareille convention, & je suppose que ce qu'on en a dit dans le tems étoit absolument faux, ou qu'il ne convenoit qu'à quel qu'un de ses Membres en particulier.)

Le

Le Chancelier, qui avoit une grande réputation à soutenir, étoit le plus embarrassé de tous. Ces Arrêts, surtout ceux qui étoient contre le Parlement, qu'il falloit signer, n'étoient guères propres à la conserver. Il voulut se retirer: on lui donna huit jours pour y penser. Frêne est un assez beau séjour; mais ce Magistrat aimoit mieux Paris. Au bout du terme qu'on lui avoit marqué, il devint traitable, & scella tout ce qu'on voulut comme auroit pu faire Monsieur d'Argenson. Ce fut à cette occasion qu'on grava sur la porte de son Hôtel ces paroles latines *Et homo factus est.*

L'harmonie ne dura guères entre son Altesse Royale & le Parlement. A peine étoit-il de retour de Pontoise, qu'on pensa à l'y renvoyer. Il s'agissoit du rétablissement du dixième sur les Biens-fonds, de l'augmentation de la Capitation, & de la réduction du milliard du Capital des rentes sur l'Hôtel de ville à cinq cent millions. Toutes ces propositions venoient de Monsieur Pelletier-de-la Houffaye qui venoit de succéder à Monsieur Pelletier-des Forts, lequel avoit succédé à Law.

Monsieur d'Argenson vivoit encore en ce tems-là , c'étoit au commencement de Janvier mille sept cent vingt-deux ; on crut qu'il seroit rappelé : plusieurs le souhaitoient ; car quoiqu'on ne l'aimât guères , on l'estimoit plus que le grand nombre de ceux qui étoient en place. Le Parlement céda , & le calme revint peu à peu , jusqu'à nouveau sujet de brouillerie s'entend.

Procès
singulier.

Le Duc de la Force , Président du Conseil des Finances & Membre du Conseil de Régence , étoit violemment soupçonné d'avoir eu bonne part aux profits qui s'étoient faits dans la rue Quinquampoix. On disoit publiquement qu'il avoit réalisé en faisant acheter quantité d'épiceries. Ce seigneur outré de ces bruits , s'en plaignit à Monsieur le Régent ; il lui demanda même des Commissaires. Le hazard voulut qu'au même tems on fît aux grands-Augustins pour quinze cent mille livres de fines épiceries : on dit d'abord qu'elles étoient pour le compte de quelques négocians de Saint Malo ; mais ceux qui avoient ainsi prêté leur nom , déclarerent que ces effets appartennoient au Duc de la Force. Le

Pro-

Procureur du Roi, du Châtelet, fit le procès verbal de cette découverte ; mais sachant que les affaires qui concernoient les Ducs & Pairs n'étoient pas de sa compétence , il le remit au Procureur-général. Sur son Réquisitoire le Parlements'assembla le quinze de Fevrier : la séance fut de quatre heures ; on y avoit invité les Princes du Sang, excepté Monsieur le Régent & dix-huit autres Ducs, parce que sans cela tout ce qu'on auroit fait contre l'Accusé, eût été nul.

L'espèce de crime dont il s'agissoit , avoit rempli les esprits d'indignation : il avoit en effet quelque chose de bien bas & d'odieux. Les plus ardents étoient d'avis qu'on portât un décret de prise de corps. Le Maréchal de Villars s'y opposa fortement , il parla avec éloge du Duc de la Force & de ses Ancêtres, & conclut qu'avant toutes choses il falloit entendre ce que ce Duc avoit à alléguer pour sa justification : son avis fut suivi. Ce seigneur fut assigné pour être oûi. Il se rendit au Parlement : le refus qu'il fit d'ôter son épée , empêcha qu'on ne l'entendît. Monsieur le Régent, consulté sur ce point de

cérémoniel , en remit la décision au Parlement. Tandis qu'il y travailloit ; un Commissaire se transporta avec main forte dans une maison attenant l'Hôtel de la Force , prétendant qu'il y avoit des marchandises appartenantes à ce Duc. Il survint effectivement ; il demanda par quel ordre on agissoit : le Commissaire le montra ; le Duc le lui arracha de la main & l'empêcha de faire la visite. Autre procès verbal , qui comme le premier & pour la même raison fut remis au Procureur-général. On s'assembla pour en délibérer : quantité de Ducs se trouverent à cette Assemblée ; le Duc de la Force étoit du nombre. Il vouloit parler & présenter un Mémoire , on le somma de sortir ; à la pluralité des voix on prononça contre lui un décret d'ajournement personnel , motivé en ces termes , *pour s'être opposé à la Justice.*

Ce prononcé fut trouvé trop rigoureux. Les Ducs , avec permission de la Cour , s'assemblerent chez l'Archevêque de Rheims , premier Duc & Pair de France ; ils arrêterent que le Parlement avoit été trop loin , & que puisque les Conseillers gardoient leur robe en cas

cas d'assignation pour être ouïs , il avoit excédé son pouvoir en exigeant que le Duc de la Force ôtât son épée , & que le Roi seroit supplié d'évoquer cette affaire à son Conseil. Le Roi fit ce qu'ils souhaitoient , & l'Arrêt d'évocation fut signifié le dernier de Février. Le Parlement se crut lésé , & fit supplier le Roi de vouloir écouter les très humbles remontrances qu'il avoit à lui faire sur cette évocation. Les Ducs-memes qui l'avoient obtenue , sentirent la faute qu'ils avoient faite en renonçant au plus beau de leurs privilèges , & se réunirent au Parlement pour que cette affaire lui fût rendue. Monsieur le Duc de Bourbon , le Comte de Charolois , & le Prince de Conti , appuyerent ce sentiment , & s'intéresserent fort à ce qu'il prévalût. Le premier de Mars fut assigné pour entendre les remontrances. Monsieur de Mesmes , premier Président , se surpassa en cette occasion , quelque peu de tems qu'il eût eu à préparer son Discours : les connoisseurs le regarderent comme un chef-d'œuvre , où la solidité du raisonnement , la majesté de

F 5

l'ex-

l'expression , s'accompagnoient & se
soutenoient mutuellement.

Il prouvoit que cette évocation étoit contraire aux intérêts des Princes du Sang & Ducs & Pairs ; & qu'elle attaquoit des Usages sacrés & inviolables. „ Nous expliquerons à Votre
„ Majesté (disoit ce Magistrat) les
„ faits avec simplicité : nous lui re-
„ mettrons sous les yeux les principes
„ les plus incontestables, nous lui rap-
„ pellerons nos Usages, & nous atten-
„ drons avec confiance les effets de
„ cette bonté qu'Elle fait sentir à tous
„ ses Sujets, & dont elle doit par pré-
„ férence donner des marques aux
„ Princes de son Sang.

„ Votre Majesté (continuoit-il)
„ fait l'obligation indispensable où
„ nous sommes, de maintenir l'ordre &
„ la police dans votre Royaume, &
„ d'exciter la vigilance & le zèle des
„ Officiers préposés pour l'entretenir,
„ & de soutenir leur autorité.

„ Cette attention, si nécessaire dans
„ tous les tems, l'est encore davanta-
„ ge dans ces jours infortunés de la
„ calamité publique, où vos Sujets,
„ privés de presque tous leurs revenus,
„ voyent

„ voyent les marchandises les plus né-
 „ cessaires à la vie portées à un prix
 „ excessif. Nous avons toujours pré-
 „ vû, SIRE, qu'il se feroit contre vos
 „ Ordonnances des amas de toutes
 „ sortes de marchandises, & que des
 „ hommes de toutes professions fe-
 „ roient impunément le monopole, si
 „ expressement défendu “.

Après avoir exposé l'affaire du Duc de
 la Force, & entré en preuve, & fait
 voir combien les droits des Princes du
 Sang & des Ducs & Pairs sont lésés
 par l'évocation, & qu'il est plus ho-
 norable & plus sûr pour eux d'être
 jugés dans le Parlement :

„ SIRE, (ajoûta-t-il) la Condi-
 „ tion des Princes de votre Sang & des
 „ Pairs de votre Royaume seroit plus
 „ malheureuse que celle de vos moin-
 „ dres Sujets... Ils dépendroient
 „ d'une Commission, & l'honneur des
 „ premières personnes de l'Etat pour-
 „ roit être confié à des personnes ras-
 „ semblées au hazard à ces séances
 „ arbitraires, qui n'excitent jamais la
 „ confiance, qui n'ont point de sta-
 „ bilité, qui disparoissent presque au mo-
 „ ment qu'elles ont été formées: & les

„ Princes de votre Sang & les Pairs de
 „ votre Royaume, pour ne pas aban-
 „ donner la personne qui seroit accusée
 „ & pour veiller à sa défense, se trou-
 „ veroient forcés de s'unir à des Juges
 „ obscurs, à de Tribunaux souvent in-
 „ férieurs; ce qu'ils ne pourroient fai-
 „ re sans avilir & prostituer leur di-
 „ gnité.

„ Mais ce qui augmente les desirs
 „ des Princes de votre Sang & des
 „ Pairs du Royaume de n'avoir point
 „ d'autres Juges que le Parlement,
 „ c'est la connoissance qu'ils ont par
 „ leur propre expérience de l'exaëtitu-
 „ de avec laquelle les Règles y sont ob-
 „ servées. Comme ils sont incapables
 „ de manquer à la fidélité qu'ils vous
 „ doivent & aux Loix que l'honneur
 „ & leur Naissance leur prescrivent,
 „ ces Règles qui allarment le crime,
 „ rassurent l'innocence; il leur suffit
 „ d'avoir pour Juge un Tribunal où
 „ elles sont observées avec une scrupuleuse
 „ exaëtitude. Votre Majesté
 „ voudroit-elle priver les Princes de
 „ votre Sang, qui ont par leur Naissance
 „ voix délibérative au Parlement,
 „ & les Pairs de France, qui
 „ pré-

„ prêtent serment dans la Cour des
 „ Pairs, des honneurs & des privilè-
 „ ges qu'elles ne contestent point à tous
 „ les Officiers du Parlement, qui ne
 „ sont jugés en matière criminelle que
 „ dans leur Compagnie.

„ Nous pouvons dire à Votre Ma-
 „ jesté, que si le droit des Princes &
 „ des Pairs est incontestable, leur
 „ possession est immémoriale. Nous
 „ voyons dans nos régîtres, que quand
 „ les autres Parlemens ont voulu pour-
 „ suivre les Pairs de France, les Rois
 „ vos Prédécesseurs ont décidé, non
 „ pas comme un droit nouveau, mais
 „ comme un droit attaché à l'institu-
 „ tion du Parlement & à la nature de
 „ la Pairie, qu'un Pair de France n'est
 „ tenu de plaider, répondre, ou res-
 „ sortir même, pour les Causes
 „ qui touchent sa personne & les
 „ droits de la Pairie, ailleurs ni en au-
 „ tres Cours & Juridictions, fors seu-
 „ lement en la Cour de Parlement à
 „ Paris, qui est la Cour des Pairs “.

A ces raisons il mêla une plainte
 en termes également forts & ména-
 gés. „ Il ne nous reste plus, dit-il,
 „ qu'à demander justice à Votre Ma-

„ jecté de la forme en laquelle l'évoca-
„ tion est prononcée. Les Rois n'ont
„ coutume de manifester leur volonté
„ à leurs Parlemens que par des Edits,
„ des Déclarations, ou des Lettres-Pa-
„ tentes ; il nous est même défendu
„ par vos Ordonnances d'avoir égard à
„ tout ce qui n'est point en forme de
„ Lettres-Patentes.

„ Enfin (conclut-il) les trois Prin-
„ ces de votre Sang qui ont assisté à
„ nos délibérations, esperent de la bon-
„ té de Votre Majesté qu'Elle voudra
„ bien révoquer un Arrêt qui leur est
„ si désavantageux, & ils le font avec
„ d'autant plus de confiance, qu'on ne
„ peut leur imputer d'y avoir consen-
„ ti. Ils sont bien sûrs de retrouver
„ dans Monsieur le Régent les mêmes
„ dispositions que dans Votre Majesté,
„ formé du même Sang que Vous, il
„ a les mêmes sentimens, formé du
„ même Sang que les Princes qui im-
„ plorent votre justice, il a les mê-
„ mes intérêts “.

La réponse du Chancelier fut une
preuve sensible de la solidité des re-
montrances. Il assura que Sa Majesté,
en rendant l'Arrêt en question, n'a-
voit voulu donner aucune atteinte ni
aux

aux privilèges attachés à la dignité de Pair de France , ni à l'autorité qu'il confioit à son Parlement ; que les questions de cette nature étoient réservées au Jugement de Sa Majesté ; que la division-même qu'elles avoient fait naître entre les Pairs , avoit été pour le Roi un nouveau motif d'entrer dans cette affaire. „ Les choses sont encore entières à cet égard , (ajouta Monsieur d'Aguesseau) l'Arrêt qui a été rendu , montre seulement que la difficulté a paru assez importante pour que le Roi la fit examiner. Mais Sa Majesté ne s'est pas encore expliquée sur la résolution qui suivra cet examen. Elle s'est contentée de dire par Arrêt qu'il y sera pourvû ainsi & en la forme qu'il appartiendra. Et comme dans cet état rien n'empêche que l'affaire ne retourne au Parlement , c'est à cette Compagnie à attendre qu'il ait plu à Sa Majesté de lui faire savoir ses intentions , qui tendront toujours à maintenir les Droits-publics , à conserver les justes prérogatives de son Parlement , les véritables privilèges de la Pairie , & à faire regner l'ordre & la tranquillité dans toutes les parties & „ dans

„ dans tous les Etats de son Royaume “.

Cette réponse annonçoit ce qui arriva. Le dix de Mars une Déclaration du Roi renvoya au Parlement le Duc de la Force : elle fut enrégistrée avec précaution. L'Arrêt d'enrégistrement portoit qu'on n'en inféreroit point la nécessité d'aucunes Lettres pour les procès criminels des Princes & des Pairs, qu'elle ne préjudicieroit en aucune manière aux droits & prérogatives des Princes & des Pairs, & autres ayant séance en la Cour, de n'être jugés qu'en icelle en la manière accoutumée.

Le même jour à quatre heures de relevée, le Duc de la Force se rendit au Parlement sans épée ; son Interrogatoire dura quatre heures. Après diverses séances, car ce procès étoit extrêmement compliqué, intervint un Arrêt le sept de Juillet suivant : il portoit en substance, que les Chambres assemblées, suffisamment garnies de Pairs, ordonnoient que le Duc de la Force seroit tenu d'en user avec plus de circonspection, & de se comporter dans la suite d'une manière irréprochable, telle qu'il convenoit à sa Naissance & à sa qualité de Duc & Pair ; Orient,
blâ.

blâmé & déchû de sa maîtrise ; Landais, Bernard, & du Parc, admonêtés & condamnés à six mille livres de dommages & intérêts & à tous les dépens, & les marchandises confisquées, les deux tiers à l'Hôpital-général, & l'autre tiers au profit des épiciers. Cet Arrêt étoit doux en lui-même, mais par rapport à un Duc & Pair il étoit accablant. Tous ceux que cet Arrêt flétrissoit, avoient des rapports au Duc de la Force ; un d'eux étoit son Secrétaire : & il étoit constant au procès que tous ensemble n'étoient pas assez riches pour avoir acheté une si grande quantité de marchandises. Sans doute que le Parlement n'usa de tant de modération à l'égard de ce seigneur que pour faire sentir aux autres Pairs, qu'il leur seroit plus doux de tomber entre ses mains qu'en toutes autres. Cette affaire fit d'autant plus de bruit, que celui dont il s'agissoit, outre sa Naissance & son rang distingué, étoit un de ces beaux esprits philosophes qui paroissoit devoir être exempt de ces Examens des mal-
sortes de foiblesses. L'espèce de Chambre de Justice érigée pour examiner la conduite des Directeurs, que.

recteurs, Caissiers, & Commis de la Compagnie des Indes & de la Banque, découvrit bien d'autres mystères d'iniquité. Il se trouva que Law devoit dix-huit millions à la Banque; qu'au mois de Novembre mille sept cent dix-neuf il étoit sorti de la Banque quarante millions en argent, qui n'y rentrèrent en Billets qu'à la fin de Décembre mille sept cent & vingt; & que les Directeurs avoient retenu pour cent millions de Billets de ceux qu'ils devoient envoyer à l'Hôtel de ville pour y être brûlés. Un des moins coupables fut un nommé Rhigt; il fut seulement convaincu d'avoir détourné sept millions, & de les avoir fait passer dans les Pays étrangers. Ces recherches des Agioteurs & des Millionnaires, comme on parloit alors, ne soulagerent pas plus le Peuple que celles qu'on avoit faites des Financiers au commencement de la Régence: il eut du moins quelque sujet de se consoler par la vente publique qu'on fit des meubles de l'auteur de ses misères, je veux dire du fameux Law, & par la confiscation de ses Terres; il en avoit quatorze titrées, dont il avoit fait hommage au Roi en
pré-

prêtant le serment pour la Charge de Contrôleur-général. Son frere , qu'il avoit fait venir pour partager avec lui les dépouilles de la France , fut au même tems transféré de la Bastille, où on l'avoit mis d'abord , à la Conciergerie pour y rester jusqu'à ce qu'il eût payé ses dettes.

Les Billets ne furent pas le seul fleau de la France, la peste attaquâ la Provence. Marseille, presque émule d'Amsterdam par son grand Commerce, fut réduite en une affreuse solitude, & le feu consuma plus des deux tiers de Rennes, Capitale de Bretagne. Une Lettre écrite de cette malheureuse Ville, & qui fut alors imprimée, après avoir décrit cet affreux incendie de la manière la plus touchante, finissoit par ces mots : *je n'ose vous mander, Monsieur, à quoi l'on attribue cet incendie, qu'on dit s'être fait le flambeau à la main ; c'est une pensée qui fait horreur.*

La voici cette pensée, je ne craindrai pas de la développer, parce que je ne le fais que pour montrer jusqu'à quel point la calomnie se déchaîna contre un Prince que sa Naissance & ses grandes qualités personnelles rendoient infiniment

Calomnie
nie in-
sensée.

finiment respectable. On disoit donc, & on le disoit assez publiquement, que la Bretagne étoit la Province qu'on craignoit le plus par ses liaisons avec l'Espagne, par le caractère de ses habitans, sur-tout par les démêlés qu'on avoit eus avec la Noblesse & le Parlement; & que pour l'empêcher de remuer à l'occasion de la chute de la Banque, on avoit employé ce barbare moyen pour la forcer de demeurer tranquille. Je le proteste avec sincérité, je n'aurois pas rapporté ce soupçon, si j'y avois apperçu l'ombre la plus légère de vraisemblance. La Paix étoit faite avec l'Espagne, & les Mécontens n'en pouvoient esperer aucun secours; le Parlement, la Noblesse, étoient parfaitement soumis; les Peuples, occupés comme par tout ailleurs à recueillir le débris de leur fortune que le système avoit renversée, n'avoient garde de penser à se révolter. La partie de Rennes qui fut brûlée, n'étoit composée que de maisons de bois; les rues en étoient fort étroites, de manière qu'il s'en falloit peu que le haut des maisons ne se touchât. Cent fois on avoit dit, que si le feu prenoit dans ces

ces quartiers, il y feroit d'étranges ravages : l'incendie commença par la maison d'un menuisier, lequel étant yvre avoit allumé un grand feu de coy-paux pour brûler sa femme; le vent étoit violent & variable; les greniers étoient remplis de fagots; plusieurs toits étoient de merin ou de bardeau; étoit-il étonnant que le feu ait fait tant de progrès? falloit-il, pour le faire comprendre, avoir recours à une explication plus criminelle encore qu'insensée?

Du moins au milieu de ces calamités publiques & particulières le Royaume n'avoit point à craindre de Guerres domestiques ni étrangères. Maître au-dedans, estimé au-déhors, le Duc d'Orléans par sa fermeté, par sa sagesse, avoit su en retrancher jusques aux moindres occasions; les ennemis les plus obstinés de la Nation étoient devenus ses amis & ses défenseurs : qu'importe qu'il l'eût fait pour ses propres intérêts & pour assurer ses prétentions, l'avantage en étoit-il moins réel & moins solide? & ne peut-on pas dire que la France étoit perdue, si elle avoit entrepris de soutenir les entreprises du Cardinal Alberoni?

L'Ab-

Eleva-
tion de
l'Abbé
du Bois.

L'Abbé du Bois avoit été l'instrument dont il s'étoit servi pour exécuter ses projets pacifiques, c'étoit avec lui seul qu'il les avoit concertés. Ce Ministre dévoué à ses intérêts, s'étoit donné des peines infinies; il avoit été à Londres, à la Haye, à Hanover, & par tout il avoit réüssi: il étoit juste qu'il fût récompensé. L'amitié qu'avoit pour lui son Altesse Royale, l'importance des services qu'il avoit rendus, ne permettoient pas qu'il le fût médiocrement: de retour de ses négociations, il fut d'abord Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères; bientôt on pensa à le faire Cardinal. Clément onze lui préféra l'Archevêque de Rheims: en attendant un tems plus favorable, il fut nommé à l'Archevêché de Cambrai. Le Successeur de Clément onze, connoissant mieux de quelle importance il étoit d'attacher à l'Eglise Romaine par des liens particuliers le Favori du Régent de France, fit de la manière la plus gracieuse ce que son Prédécesseur n'avoit pas voulu faire. Le Cardinal de Rohan, qu'on avoit chargé de cette négociation auprès de Sa Sainteté, en annonça le succès en
des

142 A
N^o. X.



M. LE CARDINAL, DU BOIS
PREMIER MINISTRE.

'6.10.16
H 18645

des termes extrêmement flatteurs pour la nouvelle Eminence : il disoit, qu'Innocent treize acquittoit par-là une ancienne dette de son Prédécesseur & de l'Eglise, pour les grands services que ce Prélat avoit rendus à l'un & à l'autre depuis la Régence; que Sa Sainteté n'avoit pu refuser son Altesse Royale, qui avoit demandé cet honneur avec tant d'instance pour une personne qui gouvernoit si bien l'Eglise & le Royaume. La Lettre du Pape n'étoit pas moins obligeante : il marquoit, qu'il avoit honoré ce Prélat de la Pourpre, non seulement pour son mérite personnel, mais encore à cause des grands services qu'il avoit rendus à l'Eglise, à la paix de laquelle il étoit un de ceux, qui avoient le plus contribué.

Dès que le courier qui portoit ces Lettres fut arrivé, son Altesse Royale conduisit l'Archevêque de Cambrai chez le Roi. „ SIRE, (dit ce Prince, „ ce (j'ai l'honneur de vous présenter l'Archevêque de Cambrai, au „ zèle de qui Votre Majesté doit la „ tranquillité de son Etat & la Paix „ de l'Eglise de France, qui sans lui „ al-

„ alloit être déchirée par un Schisme
„ cruel. Le Pape, pour reconnoître
„ des services aussi importants, vient
„ de le récompenser par un chapeau
„ de Cardinal “.

Peu de jours après on pria le Marquis de Torci de se défaire en faveur du nouveau Cardinal de la Surintendance des Postes, à la réserve d'une pension de quarante-cinq mille livres; il eut aussi le pavillon des Thuilleries que la Duchesse de Ventadour avoit occupé pendant qu'elle avoit été Gouvernante du Roi : à toutes ces graces on joignit plusieurs riches Abbayes; de manière que presque en un instant il devint un des plus riches seigneurs du Royaume. Il étoit même trop élevé pour entrer désormais dans les Conseils sans y avoir un rang distingué; & comme on n'avoit pas encore pris la résolution de forcer les obstacles qu'on prévoyoit devoir être opposés à cette préséance, il n'y assista plus, & sa place de Secrétaire d'Etat des Affaires étrangères fut donnée au Comte de Morville, fils de Monsieur d'Armenonville : mais, quoiqu'absent, il en étoit le principal ressort, & sans avoir ni le

le rang, ni le titre de premier Ministre, il en faisoit les fonctions, surtout depuis l'éloignement de Monsieur d'Argenson & la fuite de Law.

Son élévation réveilla l'envie, & l'anima à un point qui passe tout ce qu'on sauroit dire. Qu'on ramasse tout ce que la haine & la malignité ont répandu de venin sur les Favoris des Princes, on trouvera qu'on les a ménagés en comparaison de celui-ci. Il n'y eut qu'un seul article sur lequel on ne l'attaqua point, c'étoit sa fidélité pour les intérêts du Duc d'Orléans & l'attachement vif & sincère qu'il avoit pour sa personne. A en croire les satyres, les chansons, les estampes même qui parurent alors en foule, il n'avoit ni Religion, ni probité, ni honneur, ni sentiment d'humanité; il n'avoit même aucune espèce de mérite, & étoit absolument incapable des Emplois qu'on lui confioit; toujours il avoit vécu dans la débauche sans avoir jamais su ce que c'étoit que l'amour, & ses débauches étoient toute de espèce; le jour qu'il fut fait Prêtre, fut le jour de sa première communion, & ce qui étoit en un sens encore pire que

Portrait
affreux
qu'on en
fait.

tout cela, on le chargeoit de tout le mal dont on avoit l'audace d'accuser son maître; on publia même qu'il étoit marié, que Monsieur de Bretueil, Intendant de Limoges, avoit fû tirer des Greffes & du Régître de la Paroisse tous les Actes & papiers qui auroient pu servir de preuve, & quand on vit cet Intendant devenir sous son Ministre Secrétaire de la Guerre, ce soupçon passa pour une vérité constante.

Ce portrait rectifié.

L'équité demande que je réforme ce portrait odieux: quelque mécontentement personnel que moi & ma famille ayons de ce Ministre, je lui rendrai volontiers la justice qu'il mérite. Il étoit d'une taille au-dessous de la médiocre & fort mince, son tempérament étoit tout de feu: non seulement il avoit de l'esprit, mais c'étoit un génie; ses négociations dont lui seul avoit le secret & la direction, en font foi, & avoir entrepris de le décrier de ce côté-là, c'étoit déclarer sa haine de manière à n'être point cru sur tout le reste. A l'esprit excellent il joignoit une application constante & un travail opiniâtre; jamais homme peut-être n'a tant travaillé qu'il le fit depuis qu'il fut

fut devenu le seul homme de confiance de Monsieur le Régent. Pour ce qui regarde les qualités du cœur, il ne fut ni cruel, ni vindicatif, il n'en voulut jamais qu'aux ennemis du Duc d'Orléans, encore toute sa haine se borna-t-elle à les empêcher de nuire plutôt qu'à leur faire des maux réels; il fut même bon ami, & quoiqu'il eût abandonné Monsieur d'Argenson dans une occasion essentielle, il le soutint dans un reste de crédit & de considération, & prit soin de ses deux fils: en dépit de l'envie son zèle ardent pour son maître sera toujours regardé par les honnêtes gens comme une vertu, du moins comme une preuve qu'il avoit des sentimens.

Je voudrois pouvoir le justifier sur les autres reproches; mais il est certain qu'il ne parût jamais avoir un grand fonds de Religion, & que ses mœurs ne convenoient guères aux Dignités ecclésiastiques qu'il ambitionna: du moins s'il s'étoit corrigé d'un défaut extrêmement grossier qu'on ne passe guères qu'au menu peuple & aux gens de Guerre! dans la colère, à laquelle sa vivacité le rendoit fort sujet, le

Saint Nom de Dieu lui échappoit souvent accompagné des expressions les plus indécentes. Quand il fut en place, l'accablement d'affaires le rendit extrêmement avare de son tems ; pour peu qu'on lui en fit perdre & qu'on insistât sur les demandes ou représentations qu'on avoit à lui faire, la colère le prenoit, & dans ses audiences il s'exprimoit comme il avoit coûtume de faire dans son domestique. La Duchesse de.... l'éprouva un jour ; elle eut pour toute réponse une de ces expressions délicates : elle s'en plaignit à Monsieur le Régent, qui lui dit froidement, je sais qu'il est brutal, mais je me suis toujours bien trouvé d'avoir suivi ses conseils. Cette Duchesse, vieille alors, n'avoit pas toujours passé pour une Vestale.

On aura sans doute remarqué, que dans les Lettres que j'ai citées à l'occasion du chapeau de Cardinal que son Altesse Royale avoit obtenu pour son Favori, on insiste fort sur les services rendus à l'Eglise, & qu'on en fait le principal motif de la grace demandée & accordée ; je ne doute pas non plus qu'on n'ait été surpris d'entendre des per-

personnes si respectables parler avec tant d'éloges d'un homme du caractère de celui dont il s'agit. Voici l'explication de cette espèce d'énigme.

L'Abbé du Bois, appuyé sur son mérite personnel, bien plus encore sur la faveur de Monsieur le Régent, ne voyoit dans l'Etat aucune place à laquelle il ne pût espérer d'atteindre: les Emplois les plus distingués ne pouvoient contenter ses desirs; il ne vouloit voir au-dessus de lui que le Roi & le Prince qui gouvernoit au nom du Roi. Sa naissance paroïssoit être un obstacle invincible à ses desirs: il pouvoit malgré ce défaut que la faveur du Prince ne pouvoit réparer, avoir le crédit & l'autorité d'un premier Ministre; mais il ne pouvoit en avoir le rang & les honneurs. Le Cardinalat étoit le seul titre qui pût l'en faire jouir. L'unique voye pour parvenir à cette Dignité, étoit de rendre quelque service important à la Cour de Rome; il la prit, & eut le bonheur de réussir malgré les obstacles infinis qu'il eut à surmonter.

Il entreprend de terminer l'affaire de la Constitution; se motifs.

La Constitution *Unigenitus* de Clément onze, sollicitée & obtenue, comme je l'ai déjà dit, par les intrigues & par le grand crédit du Pere le

Tellier , avoit encore plus perdu que les Jéfuites à la mort de Louis Quatorze. De tous côtés on s'étoit déclaré pour la doctrine qu'elle condamnoit, c'étoit peu, on la taxoit elle-même d'erreur; on l'accusoit de renverser la Religion, & on croyoit que c'étoit lui faire grace que d'en appeller au Concile général ou national. Les uns en attaquoient le fonds, les autres la forme; la plupart des Tribunaux étoient favorables à ses ennemis, peu s'en étoit fallu qu'un Appel de la Nation n'eût détruit ce qui avoit été fait en sa faveur, & ne l'eût renvoyée au-delà des monts avec ignominie : à cela près, si j'ose m'exprimer de la sorte, on eut toute sorte de liberté d'insulter à elle & à ses défenseurs; on se fit honneur d'avoir humblement qu'on s'étoit laissé séduire & intimider, lorsqu'on avoit fait semblant de se soumettre à ce Décret. Les Universités de Paris, de Rheims, de Nantes, de Caën, la Congrégation des Benedictins de Saint Maur, celle des Feuillans, des Peres de l'Oratoire, de Sainte Geneviève, se distinguèrent extrêmement, & s'acquirent beaucoup de gloire dans leur Parti. Toute cette milice inférieure avoit pour Chefs le
Car.

Cardinal de Noailles, Monsieur son frere Evêque de Châlons sur Marne, les Evêques de Mirepoix, de Boulogne, de Montpellier, de Senès, de Mets, d'Angoulême, l'Archevêque de Tours, & l'Evêque d'Arras; mais on ne se fioit pas tout-à-fait à ces deux derniers: du reste tous ces Prélat, tous ces Prêtres, tous ces Religieux, étoient d'une vertu & d'une doctrine consommée. Il seroit mal-aisé de se figurer le chagrin & l'inquiétude de la Cour de Rome, qui ne pouvoit manquer de regarder ces démarches éclatantes comme autant de révoltes, & qui étoit trop éclairée pour n'en pas prévoir les suites: la seule crainte de tout perdre l'obligea à des ménagemens, & je ne fais nul doute, qu'elle ne fût mauvais gré à ceux qui lui avoient attiré ces embarras.

Telle étoit la situation de cette affaire lorsque l'Abbé du Bois, de retour de ses voyages, entreprit de la terminer d'une manière qui lui attirât de la Cour de Rome la grace qui devoit l'égaliser au Cardinal Alberoni, & le mettre en passe de devenir en France ce que cet Italien étoit devenu en

Espagne. L'entreprise étoit des plus difficiles ; car ces sortes de querelles sont interminables ; l'expérience de tous les siècles & ce qui est arrivé dans le Christianisme depuis son établissement, ne l'a que trop montré. Aussi, son succès, quoique grand & capable d'appaîser, fut fort imparfait : il se termina à remettre les choses à peu près sur le pied où les avoit laissées le feu Roi, c'est-à-dire que les Constitutionnaires reprirent le dessus, que les Appels furent défendus, que les Opposans furent éloignés des Benefices & des Charges claustrales, & que les plus opiniâtres, ou si l'on veut, les plus ardens furent persécutés ; mais on ne changea point de sentimens. La Division est restée & cette Bulle n'a point cessé d'être un objet de contradiction & un sujet de dispute, témoin les derniers démêlés si vifs de la Cour & du Parlement.

Quoiqu'il ne convienne ni à mon état ni à mon caractère d'entrer dans ces sortes de questions, je m'imagine qu'on ne sera pas fâché d'en voir une idée abrégée. Voici donc comme j'ai conçu le sujet de ce fameux procès,

cès , à force d'en entendre parler ; car je puis assurer que je n'ai jamais lû ni la Constitution ni aucun des Ouvrages publiés pour ou contre. Je ne sais si je me trompe , mais je suis persuadé que le dogme de la Liberté est le fondement de toute Religion , & qu'en vain on proposeroit à l'homme des devoirs à remplir , des récompenses à espérer , des châtimens à craindre , s'il n'étoit pas libre ; je crois encore qu'il y a une différence infinie entre agir librement & agir volontairement , & que c'est abuser visiblement des termes que de donner le nom de Liberté à ce qui est simplement volontaire. Je définirois donc la Liberté (j'entends cette Liberté qui est un titre légitime de récompense ou de châtiment proprement dits) une puissance actuelle & active de faire , ou de ne faire pas ce qui est ordonné , ou ce qui est défendu. Pour retrancher toute équivoque , car le procès dont je parle m'en a toujours paru rempli , j'explique chaque terme de ma définition.

Premièrement , je dis que la Liberté est une puissance actuelle , c'est à dire qui a tout ce qu'il faut qu'elle ait.

Abrégé
de ces
disputes.

au moment qu'il est question d'obéir ou de désobéir à la Loi; de manière qu'elle a tout ce qui est nécessaire, soit qu'on le connoisse, soit qu'on l'ignore, soit qu'on en convienne ou qu'on en dispute, pour se déterminer à l'un ou à l'autre Parti. Si quelque chose de nécessaire lui manque pour obéir, il est faux qu'elle puisse obéir, ou que ce qui lui manque soit nécessaire pour qu'elle le puisse. Ainsi toutes ces questions sur la Grace, sur le concours, s'ils sont nécessaires, ou jusqu'à quel point, sont des questions incidentes qui n'ont point de rapport nécessaire à l'idée de la Liberté, qui n'est point, ou qui a tout ce qu'il faut qu'elle ait, soit de naturel soit de surnaturel, pour être une véritable puissance actuelle. Si on dit, qu'il se peut faire qu'elle n'ait pas ce qui lui faut pour obéir à la Loi sans cesser pour cela d'être obligée à lui obéir, je répondrai, qu'on ne parle pas assez exactement & qu'il en est de cette volonté impuissante par sa faute, comme d'un Soldat qui malicieusement n'auroit point d'épée lorsqu'il faudroit combattre; mériteroit-il d'être puni parce qu'il n'auroit tué au-

aucun des ennemis de son Roi, ou parce qu'il se feroit mis hors d'état de le faire?

Je dis en second lieu, que la Liberté est une puissance active, c'est-à-dire qu'elle se détermine elle-même; qu'elle produit une véritable action; c'est-à-dire que la puissance en laquelle elle consiste, n'est pas une capacité de recevoir telle ou telle détermination, d'être portée vers tel ou tel objet, mais une puissance de se déterminer elle-même, de se donner telle ou telle détermination, de se porter vers tel ou tel objet. Si l'on croit qu'une pareille puissance n'existe point, qu'elle est impossible en elle-même, & incompatible avec la souveraineté de Dieu, qu'on ne se serve donc plus du mot de *Liberté*, qu'on ne dise plus que l'homme est libre; à moins qu'on ne dise aussi qu'une pierre est libre dans ses mouvemens, parce qu'elle a la capacité de recevoir différentes sortes de mouvemens qui la portent tantôt en haut tantôt en bas: en vain apporteroit-on pour différence, que l'homme a une volonté & que la pierre n'en a point; puisque, s'il ne produit pas ses déterminations, il n'a pas plus de part à ce qu'on ap-

pelle ses actions, que la pierre en a aux mouvemens qui la transportent d'un lieu à un autre.

Je dis en troisieme lieu, que la Liberté est une puissance de faire ou de ne pas faire ce qui est ordonné ou ce qui est défendu ; sans cela elle ne seroit point distinguée de la volonté, elle seroit déterminée à une manière d'agir, elle ne se détermineroit point elle-même, cette détermination seroit produite en elle par une puissance différente de la sienne, puisque par sa nature elle est également capable de l'une & de l'autre, & qu'il est impossible qu'elle puisse se déterminer à agir, à moins qu'elle ne puisse se déterminer à n'agir pas.

Enfin, j'ai dit que la Liberté que je prétendois définir, étoit un titre légitime de récompense ou de châtiment proprement dits, parce que c'est la Liberté seule qui donne à nos actions la qualité de faute ou de vertu, & qu'il n'y a que la vertu qui mérite d'être récompensée, comme il n'y a que les fautes qui méritent d'être punies. Ce que j'appelle faute, c'est une action à laquelle la volonté se détermine ; connoissant qu'elle est défendue. Or, s'il

s'il n'y a point de Liberté telle que je l'ai définie , la volonté ne se détermine point ; il n'y a donc point de faute ni de vertu , par conséquent il n'y a ni châtiment ni récompense : l'homme peut être heureux ou malheureux , mais il ne peut être ni vertueux , ni coupable , ni juste , ni injuste ; ce n'est qu'à l'Agent , qu'à la cause qui le détermine , que ces qualités conviennent , & les Traités de morale sont aussi inutiles que le seroit un Traité des sons & des couleurs par rapport aux sourds & aux aveugles.

On prétend dans l'Eglise Catholique , que la croyance de la Liberté que je viens d'expliquer , y est aussi ancienne que l'établissement du Christianisme. Ces hommes fameux qui ont entrepris de la réformer , ont prétendu qu'elle avoit innové sur cet article comme sur quantité d'autres , & qu'à la vraie doctrine de *Jesus-Christ* & des Apôtres elle avoit substitué des doctrines humaines qui flattoient l'orgueil de l'homme & dégradoient la vertu du Rédempteur. Luther & Calvin ont pensé de la sorte. Jansenius , Quénel , ont été accusés de les avoir suivis. C'est

là le grand article du procès qui partage aujourd'hui la France, & le principal objet de la Constitution qu'on défend & qu'on attaque aujourd'hui avec tant de fracas ; c'est la défense de la Liberté & la proscription des doctrines qui la détruisent : la plupart des autres matières qu'elle contient sont assez indifférentes, si ce n'est qu'elles attaquent des usages reçus ; à l'exception pourtant de l'Excommunication, dont on pourroit faire d'étranges abus.

Ce n'est pas que Quénel ait nié positivement la Liberté, au contraire il assure que l'homme est libre : mais comme il soutient en même tems que la Liberté de l'homme pecheur est entièrement différente de la Liberté de l'homme créé dans l'état d'innocence ; que cette Liberté qu'il a aujourd'hui, ne sert plus qu'à le perdre & à le précipiter dans les plus grands maux ; que l'opération de la Grace pour la conversion du pecheur est semblable à l'action de Dieu pour la création du monde ; que la Grace nécessaire pour opérer le bien & pour y persévérer n'est pas donnée à tous ; que tous ceux qui la

reçoivent

reçoivent font le bien, & que ceux qui ne la reçoivent pas font le mal; qu'une grace qui ne sert qu'à remuer la volonté vers le bien sans produire en elle la bonne action, ne sert qu'à la rendre plus criminelle; que l'homme, sans qu'il y contribue de sa part qu'entant qu'il est le sujet de ces différentes impressions, est nécessairement sous le regne de la Grace ou sous celui de la Cupidité; que le pecheur ne contribue pas plus à sa conversion que Lazare contribua à sa résurrection; que la volonté de Dieu non-efficace est une chimère; que les vertus qu'on appelle communément acquises, que chaque acte de ces vertus, c'est-à-dire que chaque bonne action est un don de Dieu en prenant ce terme à la rigueur comme le seront l'agilité & l'impassibilité des corps glorieux; que l'élection à la gloire & les moyens de l'exécuter sont également gratuits & également l'effet de la seule volonté toute-puissante de Dieu; que le penchant au mal & le goût pour le mal nous rend aussi coupables que le peché même; que le seul peché originel est un titre suffisant à la Justice divine

non-

non-seulement pour exclure de la gloire, mais pour retirer sa grace & pour accabler des plus affreux supplices ; comme, dis-je, il enseigne & soutient ces différens Articles, ses ennemis l'ont accusé de nier la liberté avec laquelle ils pensent que ces sentimens ne peuvent s'accorder.

Quénel & ses partisans ne manquèrent pas de réplique. Ils prétendirent que la Liberté qu'ils admettoient, étoit la seule qu'on pouvoit admettre, la seule que les anciens Peres & Docteurs de l'Eglise avoient admise, que *Jesus-Christ* & les Apôtres avoient enseignée ; à ces raisonnemens théologiques leurs Philosophes joignoient toutes les difficultés qu'on peut opposer à la Liberté qui donne à l'Ame la disposition de ses actions & la rend maîtresse de son sort. J'avoüe que ces difficultés sont grandes & qu'elles sont très capables d'ébranler ; j'ignore si les anciens Docteurs ont confondu la Liberté avec le volontaire, ou, comme on parle dans l'Ecole, avec la spontanéité que la contrainte seule détruit. Mais je ne puis comprendre qu'on ait recours à l'Ecriture Sainte pour appuyer,

puyer ces sentimens ; c'est à peu près
 comme si on vouloit prouver par le
 recueil des Actes du Parlement d'An-
 gleterre , que le pouvoir des Rois y
 est aussi absolu & indépendant qu'il
 l'est en France. Quand *Jesus-Christ*
 dit à un jeune homme qui lui deman-
 doit le chemin de la perfection , Si
vous voulez être parfait , vendez vos
biens , distribuez aux pauvres l'argent
que vous en retirerez & suivez-moi ,
 vouloit-il lui dire vous serez parfait si
 Dieu vous donne la perfection ? lors-
 que saint Pierre à cette occasion dit au
 Sauveur , *Voilà que nous avons tout*
quitté pour vous suivre , quelle récom-
pense aurons-nous ? vouloit-il dire que
 méritons-nous parce que Dieu nous a
 donné , a produit , a créé dans nous
 la volonté de vous suivre , & l'exécu-
 tion , la persévérance de cette volon-
 té ? si cet Apôtre croyoit que les bon-
 nes œuvres sont des dons de Dieu , que
 ces dons sont indépendans de nos de-
 sirs , de nos efforts , quel pouvoit être
 le sens de ces paroles , *Efforcez-vous*
d'assurer par vos bonnes œuvres votre
vocation & votre élection ? quel pou-
 voit-il être que celui-ci , *Faites vos ef-*
forts

forts pour avoir ce qui dépend uniquement de la volonté de Dieu sans aucun rapport à vos efforts, à moins que lui-même ne les produise dans vous ? *Jesús-Christ* à la fin des siècles dira aux réprouvés, *Retirez-vous de moi maudits, car vous ne m'avez donné ni à boire ni à manger* ; cette sentence si précise, peut-elle être ainsi expliquée, Allez dans un feu éternel parce que Dieu ne vous a pas donné, comme à ceux qui sont à ma droite, la charité pour votre prochain ni les bonnes œuvres qu'elle doit produire ?

Aux preuves, aux autorités, on ajouta la récrimination : on reprocha aux défenseurs de la Liberté qu'ils ressuscitoient le Pélagianisme ; qu'ils anéantissoient le mystère de la Grace & de la Prédestination, qu'ils abaissoient le Créateur, qu'ils lui ôtoient son souverain domaine, son indépendance, pour élever la créature & la rendre l'arbitre de sa destinée ; que leur doctrine n'étoit propre qu'à inspirer l'orgueil, la confiance en ses propres forces, à affoiblir la reconnoissance qu'on devoit à Dieu, le sentiment de sa misère, de sa foiblesse, de son impuissance,

fance, de sa dépendance totale & absolue, qui étoient les vertus essentielles du Christianisme. Mais je ne m'aperçois pas que je m'engage trop avant dans ces matières profondes ; je ne fais même où je puis avoir pris ce que j'en ai dit : s'il est bon on en profitera, s'il ne l'est pas j'espère qu'on me le pardonnera.

Dès que l'Abbé du Bois eut été chargé par son Altesse Royale de s'appliquer particulièrement à terminer cette importante affaire, son premier soin fut de se mettre au fait, car je crois qu'il n'y étoit guères, & du fonds des questions & des procédures. Pour cela il eut de fréquentes conférences avec les chefs des deux Partis. Les Cardinaux de Bissi, de Rohan, étoient les principaux tenans pour la Constitution ; le premier est un homme d'esprit & d'un grand savoir, lié intimement avec les Jésuites, & qui conjointement avec l'Evêque de Chartres étoit entré plus avant qu'aucun autre dans leurs desseins contre les Jansénistes ; le Cardinal de Rohan, Grand-Aumonier de France, Evêque de Strasbourg, est un de ces beaux génies qui

Difficultés de cette entreprise.

pres-

presque sans étude & sans application pénètrent les vérités les plus abstraites, je ne crois pas qu'il soit possible de parler plus juste, avec plus de netteté & plus de graces : il n'est que le Cardinal de Polignac qui puisse lui être comparé à cet égard.

Ces conférences firent sentir que l'affaire étoit encore plus digne d'attention qu'on ne l'avoit crû. Les circonstances du tems étoient très favorables aux Constitutionnaires ; le grand crédit du Cardinal de Noailles étoit tombé, ses amis n'étoient plus nécessaires, & on se foutenoit par ses coups de vigueur au-dedans, & par ses Alliances au-dehors : la connoissance parfaite qu'on avoit eue du Parti opposé, avoit fait comprendre qu'il faisoit beaucoup plus de bruit qu'il n'avoit de puissance, peut-être même que le secours qu'on en avoit tiré pour rendre inutiles les vûes du feu Roi, avoit déterminé à l'affoiblir. On conféra aussi avec le Cardinal de Noailles & quelques Evêques de son Parti : on fut de lui-même ses Griefs & ses raisons d'opposition ; on s'instruisit aussi à fonds des raisons qu'avoit eues le Parlement de s'opposer à l'en-

l'enrégîtement de la Constitution & de favoriser si hautement les Appels qu'on en avoit faits.

Le premier fruit de ces conférences fut, que les Appels furent défendus & qu'on eût une extrême attention à ne proposer pour les grands Benefices que des personnes dont la doctrine ne pût être suspecte à la Cour de Rome. Monsieur de Caumartin, Beau-frere de Monsieur d'Argenson, fut le seul qui fut excepté de cette espèce de règle ; il passa à Rome à cause du crédit de son beau-frere : ce n'est pas qu'il y eût rien de marqué sur sa conduite par rapport aux disputes du tems, mais il n'étoit pas ami des Jesuites, jamais il ne leur avoit fait la cour, & il paroissoit lié avec les Benedictins. Devenu Evêque, il se conduisit avec beaucoup de modération, & si les Jesuites eurent quelques sujets de se plaindre de lui, c'est que par leurs invectives ils l'avoient forcé à leur marquer son mécontentement.

Ces conférences particulières de l'Abbé du Bois en produisirent d'autres entre les Evêques, dont plusieurs s'appliquerent sincèrement à rétablir

Variations des deux Partis.

l'u-

l'union & la paix ; on proposa différens projets. Comme les particuliers de chaque Parti n'étoient pas d'accord entre eux, les examens & les disputes ne finissoient point ; c'étoit toujours à recommencer , & je ne fais combien de fois on croyoit être au bout, qu'un incident , qu'une demande artificieusement ménagée & réservée, obligeoient à revenir sur ses pas : de chaque côté il y avoit des zélés qui ne vouloient entendre à aucun accommodement , ceux-là regardant la Constitution comme un oracle auquel on étoit obligé de se soumettre, ceux-ci soutenant qu'elle étoit remplie d'erreurs pour le fonds, de nullités pour la forme, & qu'on étoit obligé de la rejeter ; quelques-uns des Acceptans prétendoient que l'Explication des quarante suffisoit ; d'autres vouloient qu'on en ajoutât d'autres ; ceux-ci vouloient que l'acceptation du Décret fût absolue, d'autres qu'elle fût conditionnelle & tellement relative aux explications, que ce fût ces explications plutôt que la Bulle qu'on acceptât ; d'autres enfin, demandoient qu'on assemblât un Concile national ; quelques-uns demandoient
pour

pour préliminaires que les Appels fussent condamnés & rétractés ; d'autres soutenoient qu'il suffisoit qu'ils ne fussent plus tolérés & qu'ils fussent regardés comme non avenus. La division n'étoit pas moins grande parmi les Opposans ; les uns insistoient sur une proposition qu'ils vouloient sauver ; les autres sur une autre : les plus modérés convenoient que certaines explications rendoient la Bulle supportable ; les plus adroits vouloient que le Pape lui-même donnât des explications. Du reste peu demandoient un Concile national. Chaque projet, chaque prétention, enfantoit une multitude de Lettres, d'Écrits, dont son Altesse Royale & l'Abbé du Bois étoient accablés.

Au même tems qu'on négocioit en France, il falloit modérer & suspendre l'ardeur du Pape & les effets de son indignation. Sa Sainteté ne vouloit point entendre parler d'explications, ce n'est pas qu'elle prétendit ôter aux Evêques & aux Docteurs le droit naturel qu'ils ont d'expliquer les Règles de la Foi & des mœurs ; mais elle ne vouloit point d'explication concertée, qui restraignit sa Bulle, ou qui parût lui

Histoire
de l'Evê-
que de
Sisteron.

lui donner l'autorité qu'on lui avoit refusée jusqu'alors. Le Cardinal de la Trimouille, chargé de cette difficile commission, s'en acquittoit en habile homme; il rassûroit, il intimidait, & par là il gaignoit du tems & empêchoit les grands coups: mais sa santé s'étant fort dérangée, il fallut lui chercher du secours.

Un jeune Jesuite, nommé Lafiteau, se trouvoit alors à Rome: il y avoit été envoyé pour achever sa Théologie, qu'il avoit commencée à Paris; il avoit beaucoup de cette espèce d'esprit qui rend propre aux intrigues & aux négociations. Tout jeune qu'il étoit, il lui étoit déjà arrivé une aventure des plus singulières, & dont je n'ai pu découvrir le mystère: il disparut tout d'un coup de chez les Jesuites; après une absence de trois ou quatre ans il y rentra comme s'il fût revenu de quelque voyage ordinaire. Le hazard voulut que Clément onze prît en amitié ce jeune Religieux (on à prétendu qu'il s'étoit fait connoître par une Traduction Françoisé d'une Homélie de ce Pontife): la manière dont il déclara la considération distinguée qu'il avoit pour lui, surprit
tout

tout Rome. Un jour de la Purification que le Pape distribuoit des cierges bénits au Clergé & au peuple, il distingua le Pere Lafiteau dans la foule; le fit approcher, & lui donna un des cierges destinés pour les Cardinaux. On le sut par toute l'Europe, & on crut en France devoir se servir de ce nouveau Favori de Sa Sainteté pour négocier avec elle. Presque dès-lors le secret des négociations lui fut confié, & le Cardinal de la Trimouille n'eut plus que le titre d'Ambassadeur. L'Archevêque de Bourdeaux, Monsieur de Bezon, eut beaucoup de part à ce choix.

Le Pape, flatté de l'attention qu'on avoit eue en France à se servir d'un homme pour qui il avoit marqué de l'estime, devint plus traitable. Il envoya le nouveau négociateur à Paris avec des propositions ou plutôt des projets de pacification; il étoit aussi chargé de faire quelques demandes. Les projets ne furent point agréés; quelques-unes des demandes le furent. On donna des ordres positifs à l'Université de se tenir tranquille & de cesser ses délibérations, qui dans ces tems n'avoient point d'autre objet que les

affaires de la Constitution ; on biffa des Régîtres de la Faculté certaines conclusions, qui condamnoient d'hérétique ou d'erroné le sentiment de l'infailibilité du Pape. En un mot, cet Envoyé, fans avoir un fort grand succès, justifia l'amitié du Saint Pere, & s'acquitt l'estime & les bonnes grâces de Monsieur le Régent & de l'Abbé du Bois. Mais les Jesuites n'en furent pas contens. Il logea chez eux ; car il étoit encore des leurs. Ces Peres ont une règle qui les oblige de déclarer aux Supérieurs des maisons où ils logent, les affaires dont ils sont chargés, sur-tout si elles sont de conséquence, & qu'elles doivent être traitées avec des Grands. Le Pere Lafiteau n'observa point cette règle, qui devoit seule suffire pour écarter ces Religieux des Cours & de tout maniment d'affaires publiques : on lui en fit des reproches très vifs & très amers. Aussi la seconde fois que le Pape l'envoya, il quitta leur habit, & ne logea plus chez eux. Il fut heureux dans la suite de trouver une porte honorable pour les quitter tout à fait ; car, tôt ou tard ils se seroient vengés de sa fidélité à garder

der les secrets qu'on lui avoit confiés.

Après le Pape, celui qu'on ména-
geoit davantage, c'étoit le Cardinal de
Noailles : sa famille étoit fort puissan-
te; Paris lui étoit extrêmement atta-
ché. D'ailleurs on savoit que la ma-
nière vive dont les Jésuites l'avoient
poussé, l'avoit mis dans la nécessité de
se déclarer comme il avoit fait. Lui
seul donnoit de la considération aux
Opposans : on étoit persuadé que si
on pouvoit le leur enlever, ils perdroient
courage, & qu'en tout cas on pour-
roit sans conséquence les traiter com-
me on le jugeroit à propos. Le but
des négociations fut donc de gagner ce
Cardinal, de lui faciliter les moyens de
quitter avec honneur le Parti qu'il avoit
pris. La difficulté n'étoit pas de lui
faire approuver les projets qu'on lui
proposoit ; c'étoit de l'y attacher.
Quoiqu'il eût de l'esprit & du savoir, il
ne tenoit pas dans les conférences avec
les Cardinaux de Rohan & de Bissi; mais
irrésolu de lui-même, & sollicité par
ceux de son Parti, il fallut bien du
tems pour lui faire prendre une résolu-
tion fixe. Il convint enfin qu'il accep-

Incerti-
tude du
Cardinal
de Noail-
les.

teroit la Constitution, & qu'il la publieroit. Près de deux années s'écoulerent avant qu'il exécutât cette résolution.

Ses sentimens.

Je ne prétens pas blâmer ce Prélat d'avoir fait cette démarche que la Cour, le grand nombre des Evêques, & sa famille-même, à l'exception de l'Evêque de Châlons, lui demandoient avec les instances les plus vives & les plus souvent réitérées ; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien elle dût lui coûter après s'être déclaré contre cette Bulle aussi hautement & aussi publiquement qu'il l'avoit fait, sur-tout depuis la mort de Louis Quatorze. Non content d'en avoir appelé en mille sept cent dix-sept, il avoit renouvelé son Appel en mille sept cent dix-huit dans les termes les plus forts, à l'occasion de certaines Lettres du Pape dont il appelloit par un Acte séparé.

„ Personne n'ignore (disoit ce Cardinal dans son Acte d'Appel du trois d'Août mille sept cent dix-sept) que d'abord que cette Constitution parût, les Fidèles furent consternés d'une censure qui leur paroissoit condamner plusieurs vérités de la
„ Reli-

„ Religion & le langage ordinaire de
 „ la piété...; que les Magistrats, allar-
 „ més des conséquences que l'on pou-
 „ voit tirer de la Bulle contre les Loix
 „ de l'Etat, la sûreté de la Personne
 „ sacrée des Rois, les Privilèges des
 „ Facultés, les Droits de l'Episcopat,
 „ les Libertés de l'Eglise Gallicane,
 „ se crurent obligés d'en prévenir le
 „ danger par des modifications égale-
 „ ment sages & nécessaires; qu'on
 „ prévît dès lors tous les abus qu'on
 „ feroit de la Constitution, soit pour
 „ attaquer des Dogmes certains & des
 „ Règles importantes de la Morale &
 „ de la Discipline, soit pour troubler
 „ la Paix & la Liberté des Ecoles: &
 „ l'événement n'a que trop justifié
 „ que leurs craintes & leurs inquié-
 „ tudes n'étoient pas vaines....

„ On se sert de la Constitution pour
 „ donner atteinte au Dogme si essen-
 „ tiel de la nécessité de la Foi en Je-
 „ sus-Christ, pour établir que l'an-
 „ cienne Alliance a pu conférer la gra-
 „ ce & donner des enfans à Dieu....
 „ La condamnation de cette Proposi-
 „ tion, *Que peut-on être autre chose que*
 „ *ténébres, qu'égarement, & que péché,*

„ *sans la lumière de la Foi, sans Jesus-*
„ *Christ, sans la Charité ?* est d'autant
„ plus étonnante, qu'elle ne paroît
„ contenir que ce que *Jesus-Christ* dit
„ lui-même qu'il est la lumière, la
„ voye, la vérité & la vie.... On
„ se sert encore des Propositions X.
„ XI. XII. & XIII. pour attaquer
„ la toute-puissance de la volonté de
„ Dieu sur le cœur des hommes; dog-
„ me qu'on ne peut nier sans renverser
„ le premier article du Symbole...
„ Les défenseurs des nouveaux sys-
„ tèmes sur la Grace, se fondent sur la
„ condamnation de plusieurs Proposi-
„ tions pour rejeter comme une erreur
„ cette Grace forte & victorieuse que
„ la Foi nous enseigne, & pour atta-
„ quer en particulier le sentiment de
„ Saint Augustin & de Saint Thomas
„ que cette Grace est efficace par elle-
„ même, & qu'elle est nécessaire pour
„ toute œuvre de piété...
„ Les corrupteurs de la doctrine des
„ mœurs s'appuyent de cette censure
„ pour anéantir les fondemens de la
„ morale chrétienne, pour détruire la
„ nécessité & l'étendue de l'amour de
„ Dieu qui est le premier & le plus
„ grand

„ grand commandement de la Loi....
 „ Ils prétendent qu'elle favorise leurs
 „ excès, puisqu'elle condamne les ex-
 „ pressions qui marquent la nécessité
 „ de cet amour....

„ Mais le cœur paternel d'un Evê-
 „ que ne sauroit être témoin de la dou-
 „ leur que la censure des Propositions
 „ qui concernent la lecture de l'Ecritu-
 „ re Sainte & la célébration de l'Officé
 „ Divin cause aux vrais enfans de l'E-
 „ glise, de la révolte que cette même
 „ condamnation inspire aux nouveaux
 „ réunis, de l'obstacle presque invinci-
 „ ble qu'elle met à la conversion des
 „ hérétiques, sans être vivement tou-
 „ ché.... Et Sa Sainteté n'ignore pas
 „ le scandale qu'a causé en particulier
 „ la censure de cette Proposition, *Le*
 „ *Dimanche doit être sanctifié par des lec-*
 „ *tures de piété & sur-tout des Saintes*
 „ *Ecritures...*

„ Nous ne pourrions tolérer sans
 „ prévarication les fausses & perni-
 „ cieuses maximes que l'on peut ap-
 „ puyer sur la censure de ces autres
 „ Propositions. La crainte d'une Ex-
 „ communication injulte ne doit ja-
 „ mais nous empêcher de faire notre

„ devoir ; on ne sort jamais de l'E-
„ glise, lors même qu'il semble qu'on
„ en est banni par la méchanceté des
„ hommes, quand on est attaché à
„ Dieu, à *Jésus-Christ*, à l'Eglise-
„ même par Charité... Les meilleurs
„ Théologiens ont souvent représenté
„ que la première de ces Propositions
„ n'exprime dans le sens propre & na-
„ turel que cette vérité, *Qu'il faut*
„ *plûtôt obéir à Dieu qu'aux hommes...*
„ L'amour de la justice & de la
„ paix nous engage encore à faire at-
„ tention aux plaintes universellement
„ répandues sur l'infidélité avec la-
„ quelle les Propositions ont été ex-
„ traites du livre des Réflexions ; plu-
„ sieurs étant visiblement tronquées,
„ d'autres traduites peu exactement en
„ Latin, un grand nombre détour-
„ nées à des sens étrangers, dont elles
„ ne sont pas susceptibles dans le livre-
„ même, & qui ont été défavouées
„ par l'Auteur dans des Ecrits & des
„ Protestations qui sont entre les mains
„ de tout le monde.
„ Le Souverain Pontife a donc été
„ visiblement surpris par de faux ex-
„ posés, comme les plus grands Pa-
„ pes

„ pes se sont souvent plaints qu'ils a-
 „ voient été séduits par l'artifice de
 „ ceux qui recouroient à leur auto-
 „ rité “.

Dans le Mandement qui accompa-
 gnoit son Acte d'Appel, il s'exprimoit
 ainsi : *Nous croyons devoir nous pro-*
poser pour modèle l'exemple d'un il-
lustre Evêque d'Angleterre, distingué
par sa piété, par sa science, par sa
fermeté pour les Libertés de son Egli-
se & par son zèle pour le véritable
honneur des Souverains Pontifes ... Ce
Prélat se trouvant dans la nécessité
de résister à un Decret du Pape Inno-
cent quatre, concilioit ainsi ce qu'il de-
voit au Caractère Episcopal & à la Di-
 „ gnité du Souverain Pontife. „ J'obéis,
 „ disoit Robert Evêque de Lincoln,
 „ avec un respect filial aux ordres A-
 „ postoliques ; mais je m'oppose & je
 „ résiste, par zèle pour l'honneur de
 „ mon Pere, aux ordres qui sont con-
 „ traires à l'esprit Apostolique, & je
 „ remplis par-là les deux obligations
 „ que la Loi de Dieu m'impose. Il n'y
 „ a que ce qui est conforme à la doc-
 „ trine des Apôtres & de notre Sei-

„ gneur *Jésus-Christ* , maître des A-
 „ pôtres , dont le Pape représente la
 „ personne , qui puisse être considéré
 „ comme un ordre Apostolique ; le
 „ Saint Siège peut tout pour édifier ,
 „ & rien pour détruire : c'est en cela
 „ que consiste la plénitude de sa puis-
 „ sance. Or , la Lettre que j'ai reçue
 „ n'a aucune conformité avec la sain-
 „ teté Apostolique , elle y est toute
 „ contraire & toute opposée : c'est
 „ pourquoi je n'y obéis point ; j'y
 „ résiste , & je m'y oppose dans l'es-
 „ prit & avec les sentimens d'un fils
 „ respectueux “.

Ses em-
 barras.

Après avoir pensé & parlé de la sorte , c'étoit revenir d'étrangement loin que d'accepter & de publier le Decret , avec quelque modification que ce pût être. Car si ce qu'on avoit dit étoit vrai , il n'étoit point du tout susceptible d'explication ; il faut donc supposer que selon la coutume des plaideurs on avoit un peu exagéré. Aussi , quand son Eminence présenta au Roi son Mandement d'acceptation , elle assûra que jamais démarche ne lui avoit tant coûté , & qu'il falloit avoir pour la
 tran-

tranquilité de l'Etat & la paix de l'Eglise un aussi grand amour que le sien pour l'avoir faite.

Dès que le Cardinal de Noailles eut consenti à ce qu'on souhaitoit, on composa de concert un Corps de doctrine qui servit d'explication à la Bulle : l'Ouvrage fut long, & ce ne put être qu'après bien des examens, des changemens, des adoucissemens, des corrections, qu'on vint à bout de le mettre en état d'être approuvé du grand nombre des Evêques ; encore pour les amener là, fallut-il négocier & prendre une infinité de précautions.

On commença par s'assurer des Jésuites, dont les intrigues & les liaisons qu'ils avoient avec plusieurs Evêques, pouvoient faire échoüer l'accordement. Ces Peres étoient alors divisés en deux Partis, distingués par les noms de bonne & de mauvaise intention : la division alloit si loin que c'étoit assez qu'un Parti fût d'un sentiment, pour que l'autre embrassât le sentiment contraire. Le second fils du Garde des Sceaux, alors Lieutenant de Police pour la première fois, les assembla par ordre de son Altesse Roya-

le : ils se querellerent en sa présence ; mais le Pere Lallemand , chef des bien-intentionnés depuis la mort du Pere le Tellier , se déclara avec tout son Parti pour le Corps de doctrine , il écrivit même une espèce de Lettre circulaire à plusieurs Evêques pour les déterminer à s'en contenter aussi.

A cette démarche on en joignit une autre , non moins essentielle. On ne comptoit pas tout à fait sur la docilité des Evêques pour le Pere Lallemand ; & d'ailleurs étoit-il sûr de se fier à ce Jesuite qui avoit eu une très grande part dans les intrigues du Pere le Tellier ? Monsieur l'Evêque de Soissons , aujourd'hui Archevêque de Sens , par plusieurs Ecrits qu'il avoit publiés au sujet de la Constitution sous le titre d'Avertissemens , s'étoit fait une très grande réputation , & étoit devenu , ainsi que s'exprimoit Monsieur le Régent , *un chien à grand collier*. Il étoit important de l'avoir de son côté ; on le fit venir à Paris. Ce Prélat n'avoit jamais vu la Cour que lorsqu'il avoit prêté le Serment de fidélité. Il ne put résister aux caresses qu'on lui fit , & aux louanges que lui donna son Altesse Royale ; il se
livra

livra tout entier aux desseins de ce Prince, & devint le principal promoteur & le plus zélé défenseur de l'Accommodement. Sa complaisance lui a coûté apparemment le chapeau de Cardinal, & ne fut pas alors généralement approuvée : un grave Magistrat lui dit un jour dans une nombreuse Compagnie, *Monseigneur, le Public vous a mis dans la balance, & il verra par vos démarches s'il doit autant vous mépriser dans la suite, qu'il vous a estimé jusqu'à présent.* On a voulu dire que ce Prélat n'étoit point auteur des Ecrits qui lui avoient fait tant d'honneur : il est vrai qu'on a peine à reconnoître l'Auteur des Avertissemens dans la Vie de Marie à la Coque ; mais outre que Monsieur Languet a de l'esprit & de l'érudition c'est qu'il est très faisable qu'on écrive bien sur des matières solides, & qu'on écrive fort mal un conte.

Le Corps de doctrine étant à peu près au gré des deux Partis, la plupart des Evêques qui étoient à Paris, le signèrent : l'Abbé de la Fare - Lopitz le porta à plusieurs absens, accompagné de la recommandation du Pere Lalle-

mand. On dit alors assez plaisamment, que cet Abbé étoit allé apprendre aux Evêques à *deffiner*. Messieurs les Evêques de Montpellier, de Boulogne, de Nîmes, de Saintes, refuserent de l'approuver; les deux premiers, parce qu'il facilitoit l'acceptation de la Constitution & qu'il y dispoſoit; les deux autres, parce qu'ils le regardoient comme lui étant contraire & préjudiciable: tous quatre eurent ordre de quitter Paris dans trois jours & de se retirer promptement dans leurs Diocèses, sans en sortir jusqu'à nouvel ordre.

Les Curés lui font des remontrances.

Les Curés du Diocèse de Paris l'examinèrent dans leurs Calendes, le condamnerent, & notifierent leur condamnation à leur Archevêque, sous le titre de remontrances. Le Doyenné de Chateaufort, qui tint son Assemblée à Versailles, malgré l'Archidiacre & son Doyen protesta unanimement contre le nouvel Accommodement & contre le Corps de doctrine; *le Tribunal de l'Eglise*, s'écrierent-ils tous, *étant saisi de l'affaire de la Bulle, l'Eglise seule en peut décider dans un Concile général*: c'étoient les mêmes mots dont Monsieur le Cardinal s'étoit servi dans un de ses

Ap-

PHILIPPE D'ORLEANS. 183

Appels. Après le dîner, qui fut apparemment tel qu'ont coutume d'être les repas d'Archidiacre, on protesta de nouveau & d'une voix encore plus forte, on s'écria que quelque acceptation que Monsieur le Cardinal pût faire de la Constitution, on n'y prendroit jamais de part, ni par adhésion, ni encore moins par la publication, & que l'on se serviroit pour la combattre des armes que son Eminence avoit fournies dans ses Appels & dans ses Mandemens.

Le Doyen, qui étoit le Prieur de Saint Germain en Laye, rendit compte de cette Calende : on fut fort content de sa conduite, & on lui donna commission de convertir le Curé de Saint Leu, qui, disoit-on, devenoit bien vif. Ce Curé l'ayant su, dit : „ j'en suis surpris, parce qu'il y a deux ans „ que son Eminence me chargea de „ convertir le Prieur de Saint Germain en Laye, qui faisoit difficulté „ d'appeller de la Constitution “.

Les remontrances de ces Curés sont aussi curieuses en leur genre, que l'avoient été celles du Parlement, lorsqu'en mille sept. cent. dix-huit il avoit

avoit annullé un Edit du Roi touchant les monnoyes. „ Nous croi-
„ rions, disoient-ils, manquer à ce que
„ la Religion, la vérité & le devoir
„ exigent de nous, si nous ne répan-
„ dions dans le sein de votre Eminen-
„ ce les peines amères que nous cause
„ le nouvel Accommodement. Ce
„ qui nous allarme davantage, c'est le
„ nouveau Corps de doctrine; nous y
„ avons tous remarqué des erreurs ca-
„ pitales.

„ On égale le Juif au Chrétien,
„ Moïse à JESUS-CHRIST. Moïse
„ & les Prophètes, dit-on dans le
„ Corps de doctrine, comme ministres
„ de la Loi n'ont formé que des Es-
„ claves, mais en qualité de Prophé-
„ tes de Jesus-Christ & des Prédica-
„ teurs de l'Evangile ils ont formé de
„ véritables enfans de Dieu.

„ Le Corps de doctrine distingue
„ en Dieu trois volontés réelles de sau-
„ ver les Hommes, ce qui est contre
„ les Principes de l'ancienne Théolo-
„ gie & contre cette vérité primitive
„ *Omnia quaecumque voluit fecit.*

„ Nous nous étonnons que le dogme
„ de la Grace efficace par elle-même,

„ re-

„ reconnu par son Eminence en mil-
 „ le sept cent quatrevingt-seize pour
 „ l'unique sentiment conforme à l'E-
 „ criture & à la Tradition, ne soit
 „ plus regardé aujourd'hui que com-
 „ me le sentiment d'une Ecole parti-
 „ culière, qui ajoûte, dit-on, en ce
 „ point à l'Ecriture & à la Tradi-
 „ tion.

„ Le terme de *Charité* est pris en
 „ deux différens sens, pour un amour
 „ naturel de Dieu, & pour une vertu
 „ théologale. Il n'y a qu'une seule
 „ espèce d'amour de Dieu, il n'y en
 „ a point de naturel.

„ Comment n'être pas effrayé de
 „ cette expression, *sans la Charité on*
 „ *ne laisse pas de faire des actions véri-*
 „ *tablement Chrétiennes.* On se con-
 „ tente de dire que l'obligation de
 „ rapporter ses actions à Dieu paroît
 „ être renfermée dans le premier Pré-
 „ cepte. Nous sommes surpris qu'au
 „ lieu de nous porter à suivre l'exem-
 „ ple & les saintes règles que les Peres
 „ ont prescrites sur la Pénitence, on
 „ ne nous parle que d'exciter les Fi-
 „ dèles à profiter de l'indulgence de
 „ l'E-

„ l'Eglise. Quel bien pouvons-nous
„ faire dans nos Paroisses ?
„ Les premiers Pasteurs sont eux-
„ mêmes l'Eglise enseignante : est-ce
„ à l'exclusion du second Ordre ? Si
„ cela est , les Apôtres ignoroient
„ quel est le véritable Sénat de l'Egli-
„ quand ils assembloient les Prêtres
„ avec eux. Si les Evêques préten-
„ dent être les seuls Juges de la Foi,
„ au moins ils ne doivent pas en juger
„ seuls sans appeller le second Ordre ,
„ auquel on ne doit jamais refuser le
„ droit de juger , au moins doctrina-
„ lement , sur les difficultés qui se pré-
„ sentent : nous disons au moins , car
„ nous avons employé dans notre A-
„ pologie des témoignages qui justi-
„ fient le droit qu'a le second Ordre de
„ juger conjointement avec les Evê-
„ ques , même dans les Conciles géné-
„ raux “.

Les Curés de Paris , ceux du Doyen-
né de Montmorenci , avoient précédé ;
la plupart des autres suivirent , & tous
s'accorderent à prendre de la Lettre de
Messieurs de Boulogne & de Mont-
pellier les réflexions générales qu'ils
firent

firent sur l'Accommodement. On réalise des erreurs chymériques, disoient-ils, pour donner un objet aux censures de la Bulle. On affecte de se servir de termes ambigus & d'expressions équivoques & vagues, ordinairement plus favorables aux partisans de l'erreur qu'aux défenseurs de la vérité. Si le Pape rejette ces nouvelles explications, pourra-t-on les regarder comme le sens de la Bulle ? le bon sens en fait approuver d'autres, faudra-t-il y renoncer ? Si le texte de la Bulle y est contraire, à quoi s'attacher ? préférera-t-on une explication arbitraire au sens naturel du texte ? Quel étrange embarras !

La Sorbonne n'avoit garde de se tenir tranquille dans cette occasion : ayant en défense de délibérer sur ces matières, elle protesta contre tout ce qui pourroit se faire en conséquence & à l'occasion de cet Accommodement. Ces oppositions n'empêcherent point la conclusion de l'affaire, quoiqu'elles augmentassent fort les inquiétudes & les irrésolutions du Cardinal de Noailles. On fut presque aussi long-tems à convenir de son Mandement d'acceptation, qu'on l'avoit été à dresser les
ex-

explications, ou, ce qui revient au même, le Corps de doctrine. Enfin au mois de Mars les Cardinaux de Rohan, de Bissi, l'approuverent dans les termes suivans. „ Quoique l'Accepta-
 „ tion de Monsieur le Cardinal de
 „ Noailles, disoit le premier, soit
 „ singulière, insolite, & sujette à de
 „ grands inconvéniens, néanmoins,
 „ comme elle est réelle & véritable,
 „ vû le trouble de l'Eglise de France
 „ en général & la situation de Paris
 „ en particulier, nous croyons qu'elle
 „ peut passer. Nous jugeons, disoit
 „ le second, que les Explications de
 „ Monsieur le Cardinal de Noailles,
 „ étant conformes à l'Instruction des
 „ quarante Evêques & ne contenant
 „ rien contre la Foi orthodoxe, sont
 „ suffisantes, si elles sont suivies d'une
 „ acceptation sincère & véritable “.

Condui-
 te peu
 droite.

Le Cardinal de Bissi touchoit le point essentiel, on avoit toute sorte de sujets de se défier de la sincérité de l'Archevêque de Paris. Il vouloit & ne vouloit pas, ou plutôt il faisoit semblant de vouloir : sa conduite, ses liaisons, étoient toujours les mêmes ; les plus hardis à crier contre la Constitu-
 tion

tion qu'il alloit recevoir, étoient le plus avant dans ses bonnes grâces; il alloit même jusqu'à approuver les invectives qu'on faisoit contre lui. *Je leur pardonne*, disoit ce Prélat, *c'est l'amour de la vérité qui les fait parler.* La Lettre circulaire qu'il écrivit à ses chers Curés pour calmer leurs inquiétudes, par où il les assûroit qu'il auroit toujours les mêmes sentimens pour eux, n'étoit-elle pas un desaveu presque formel de tout ce qu'il promettoit dans les conférences & de ce qu'il fit enfin en conséquence de ces promesses? Quelle vûe pouvoit-il avoir en exigeant, pour publier son Mandement, que la Déclaration du Roi, publiée & enrégistrée en bonne & due forme le précédât? L'attachement à un Parti, même mauvais, peut absolument s'excuser, mais le défaut de sincérité est toujours blâmable.

Les examens du projet de la Déclaration du Roi, outre les grandes affaires qui survinrent alors, la firent différer jusqu'au mois d'Août. Ce que le Cardinal de Noailles avoit prévu, & ce qui apparemment avoit été le motif de la condition qu'il avoit exigée, arriva

riva ; le Parlement refusa absolument de l'enrégitrer , & comme on craignoit le même refus de la part des autres , on l'envoya au Parlement de Douay , dont on s'étoit auparavant assuré. La lecture de cette Pièce essentielle, approuvée par le Cardinal de Noailles , fera sentir combien son Altesse Royale avoit sujet de s'applaudir du succès de sa négociation , & sur quoi fût fondée la reconnoissance de la Cour de Rome à l'égard de l'Abbé du Bois , qui y avoit eu une si grande part.

Déclaration
sur
la Con-
stitution.

„ Dès le tems de nôtre Avénement
„ à la Couronne (disoit le Roi) nous
„ avons cru que notre principal devoir
„ étoit de consacrer à la Religion le
„ premier usage de notre puissance, &
„ de mériter le titre glorieux de Fils
„ aîné de l'Eglise, qui nous distingue
„ entre les Rois, en faisant servir no-
„ tre autorité à appaiser les troubles
„ qui s'étoient élevés dans notre Royau-
„ me à l'occasion de la Bulle donnée
„ par notre Saint Pere le Pape contre
„ le Livre intitulé Réflexions mora-
„ les sur le Nouveau Testament. No-
„ tre très cher & très amé Oncle le
„ Duc d'Orléans , Régent de notre
„ Royau-

PHILIPPE D'ORLEANS. 191

„ Royaume, a secondé la sincérité de
„ nos vœux par l'étendue de ses lu-
„ mières : au milieu des soins qu'exi-
„ geoient de lui des conjonctures dif-
„ ficiles , il a toujours regardé une
„ paix si desirable comme l'objet le
„ plus digne de son attention ; & c'est
„ à la persévérance de ses travaux que
„ nous devons la satisfaction de pou-
„ voir annoncer à nos Peuples la fin
„ d'une division, dont les suites dange-
„ reuses allarmoient également & ceux
„ qui aiment véritablement l'Eglise, &
„ ceux qui sont sincèrement attachés
„ aux intérêts de l'Etat.

„ Des Explications , dressées dans
„ un esprit de concorde & de chari-
„ té pour empêcher que l'on n'abuse
„ de la Bulle par des interprétations
„ fausses & contraires à son véritable
„ sens, ont été unanimement approuvées
„ par tous les Cardinaux , tous les
„ Archevêques , & presque tous les
„ Evêques de notre Royaume. Ceux
„ qui avoient déjà accepté la Consti-
„ tution, ont attesté unanimement, dans
„ la Lettre qu'ils ont écrite à notre
„ très cher & très-ami Oncle le Duc
„ d'Orléans, que ces Explications é-
„ toient conformes à la Doctrine de l'E-
„ glise,

„ glise , à celle de la Bulle , & de
 „ l'Instruction pastorale publiée en
 „ mille sept cent quatorze ; & la plu-
 „ part des Prélats , qui jusqu'ici a-
 „ voient suspendu leur acceptation ,
 „ ont adopté ces mêmes Explications
 „ pour les présenter à leurs peuples
 „ en acceptant la Bulle , comme con-
 „ tenant son véritable sens. Ainsi
 „ nous avons la consolation de voir les
 „ troubles qui affligoient l'Eglise de
 „ France , calmés , les doutes éclair-
 „ cis , les contestations sur l'accepta-
 „ tion de la Bulle finies , la paix , si
 „ ardemment désirée par le feu Roi
 „ notre Bisayeul , enfin rendue aux E-
 „ glises , & la Constitution *Unigenitus*
 „ accompagnée d'explications si au-
 „ thentiques , que ceux qui avoient
 „ jusqu'ici des peines & des difficultés
 „ ne pourront plus hésiter à s'y sou-
 „ mettre , & à se conformer à la voix
 „ & à l'exemple de leurs Pasteurs.

„ Dans ces circonstances notre zèle
 „ pour la Religion & pour le bien de l'E-
 „ glise , le respect filial dont nous som-
 „ mes remplis , à l'exemple de nos Prédé-
 „ cesseurs , pour notre Saint Pere le Pa-
 „ pe , la confiance que nous avons
 „ dans

„ dans les lumières des Evêques du
 „ Royaume , le soin que nous devons
 „ avoir de rétablir l'ordre & la tran-
 „ quillité dans nos Etats, ne souffrent
 „ pas que nous différions de mettre le
 „ sceau de notre autorité à une paix si
 „ précieuse, & de prendre en même
 „ tems toutes les précautions conve-
 „ nables pour étouffer les anciennes se-
 „ mences de discorde , empêcher
 „ que l'inquiétude , le faux zèle , l'es-
 „ prit de Parti, n'en fassent naître de
 „ nouvelles, & maintenir dans l'Eglise
 „ une subordination aussi juste que né-
 „ cessaire. Nous entrerons par-là dans
 „ les sentimens du feu Roi notre très
 „ honoré Seigneur, lorsqu'il a donné
 „ ses Lettres-Patentes du quatorze Fe-
 „ vier mille sept cent quatorze ; &
 „ nous espérons que tous les Prélats de
 „ l'Eglise de France, se réunissant dans
 „ le même esprit, la sagesse & la Cha-
 „ rité de leur conduite acheveront &
 „ confirmeront pour toujours l'ouvra-
 „ ge de leur zèle pour la vérité & de
 „ leur amour pour la paix.

„ A ces Causes &c. Voulons que la
 „ Constitution *Unigenitus* soit observée
 „ dans tous les Etats, Pays, Terres &
 „ Tome II. I „ Sei-

„ Seigneuries de notre obéissance. Et
 „ en conséquence, défendons à tous
 „ nos Sujets, de quelque état, quali-
 „ té & condition qu'ils soient, à tous
 „ Corps, Communautés, & personnes
 „ séculières ou régulières, exemptes
 „ ou non exemptes, de quelque Or-
 „ dre, Congrégation, ou Société
 „ qu'elles soient, même aux Univer-
 „ sités de notre Royaume, & notam-
 „ ment aux Facultés de Théologie,
 „ de rien dire, écrire, soutenir, en-
 „ seigner, débiter, distribuer, direc-
 „ tement ou indirectement, soit con-
 „ tre la Constitution, soit contre l'In-
 „ struction Pastorale publiée dans l'As-
 „ semblée de mille sept cent quatorze
 „ & adoptée par plus de cent Evê-
 „ ques de France, & contre les Ex-
 „ plications sur la Bulle Unigenitus,
 „ approuvées par lesdits Cardinaux,
 „ Archevêques & Evêques de notre
 „ Royaume, comme conformes à la
 „ doctrine de l'Eglise & au véritable
 „ sens de la Bulle.

„ Desirant protéger l'unanimité des
 „ Evêques, & assurer dans leurs Dio-
 „ cèses une paix si nécessaire au réta-
 „ blissement du bon ordre & de la
 „ disci-

„ discipline canonique, faisons pareil-
 „ lement très expresses inhibitions &
 „ défenses de faire, directement ou in-
 „ directement, aucun Acte contre la
 „ Constitution & d'en interjetter Ap-
 „ pel au futur Concile, sous quelque
 „ prétexte que ce puisse être. Vou-
 „ lons, pour affermir à l'avenir ladite
 „ union, que les Actes précédemment
 „ faits & les Appels ci-devant interjêt-
 „ tés soient regardés comme de nul
 „ effet. Défendons à tous nos Sujets
 „ de s'en servir en quelque manière
 „ que ce puisse être, & à nos Juges
 „ d'y avoir aucun égard. Moyennant
 „ quoi, il ne pourra être permis d'a-
 „ gir en quelque manière que ce soit,
 „ ni de faire ou continuer aucunes
 „ poursuites ou procédures pour rai-
 „ son desdits Actes & Appels & de
 „ tout ce qui s'est passé à ce sujet.
 „ Exhortons & néanmoins enjoignons
 „ aux Archevêques & Evêques de no-
 „ tre Royaume de tenir la main à l'exé-
 „ cution des présentes dispositions dans
 „ l'esprit de Paix & de Charité dont
 „ ils nous ont donné tant de preuves
 „ en cette occasion; enjoignons à nos
 „ Cours de Parlement d'observer &
 „ faire observer inviolablement le con-

„ tenu en cet article , nommément en
„ ce qui regarde les Appels , & de dé-
„ clarer nul & abusif tout ce qui pour-
„ roit être fait au préjudice des pré-
„ sentes. N'entendons par le présent
„ article donner atteinte aux Règles de
„ l'Eglise & aux maximes du Royaume
„ sur le droit d'appeller au futur Con-
„ cile.

„ Voulant arrêter la licence avec
„ laquelle on a répandu divers Ecrits
„ contraires à l'autorité & à la doctri-
„ ne de l'Eglise inviolablement obser-
„ vée dans notre Royaume , & répri-
„ mer la témérité des esprits turbu-
„ lens , indociles & sans règle , qui se
„ sont servis de ces dernières disputes
„ soit pour renouveler les erreurs de
„ Jansenius , soit pour attaquer l'auto-
„ rité de l'Eglise , soit pour autoriser
„ des maximes contraires à celles du
„ Royaume , aux Droits de l'Episco-
„ pat , & aux Libertés de l'Eglise Gal-
„ licane , ou des principes d'une mo-
„ rale relâchée , Nous voulons , que les
„ Ordonnances des Rois nos Prédé-
„ cesseurs & les nôtres , concernant la
„ Police , la Discipline Ecclésiasti-
„ que & l'exécution des Jugemens
„ de l'Eglise en matière de doctrine
„ se-

„ selon leur forme & teneur , nommé-
 „ ment les Bulles d'Innocent dix &
 „ Alexandre sept contre le Jansénisme &
 „ l'Edit sur la signature du formulaire.
 „ N'entendons néanmoins qu'il puisse
 „ être exigé , directement ni indirecte-
 „ ment , aucunes nouvelles formules de
 „ souscriptions , n'étant pas permis d'en
 „ introduire sans délibération des Evê-
 „ ques revêtus de notre autorité.

„ Les Ordonnances, Edits, & Dé-
 „ clarations sur la Jurisdiction Ecclé-
 „ siastique seront exécutés selon leur
 „ forme & teneur , & en conséquen-
 „ ce la connoissance & le Jugement
 „ de la doctrine concernant la Reli-
 „ gion appartiendra aux Archevê-
 „ ques & Evêques ; & leurs Juge-
 „ mens à cet égard seront exécutés
 „ contre toutes Communautés &
 „ personnes séculières ou régulières ,
 „ sans que tout ce qui pourroit avoir
 „ été fait ou entrepris au contraire
 „ pendant le cours des dernières dis-
 „ putes , puisse nuire ni préjudicier à
 „ la Jurisdiction des Evêques , ni rien
 „ innover à cet égard. Enjoignons à
 „ nos Parlemens & à tous nos autres
 „ Juges de renvoyer aux Evêques la

„ connoissance & le Jugement de la
 „ Doctrine, de leur donner l'aide dont
 „ ils auront besoin pour l'exécution.
 „ Défendons très expressement à
 „ tous nos Sujets de s'attaquer ni pro-
 „ voquer les uns les autres par des
 „ termes injurieux de Novateurs ,
 „ Jansénistes , Schismatiques , Héreti-
 „ ques , & autres noms de Parti. Fai-
 „ sons très expresses inhibitions & dé-
 „ fenses de composer, vendre, débi-
 „ ter, ou autrement distribuer, des Li-
 „ vres & Libelles , sur-tout de ceux
 „ qui seroient contraires au respect
 „ qui est dû à notre Saint Pere le Pa-
 „ pe & aux Evêques, ou aux Liber-
 „ tés de l'Eglise Gallicane, ou qui at-
 „ taqueroient directement ou indirec-
 „ tement ladite Constitution, & gé-
 „ néralement tous ceux qui regarde-
 „ roient les contestations qui viennent
 „ d'être terminées, sur lesquelles nous
 „ imposons un silence général... Don-
 „ né à Paris le quatrième jour d'Août
 „ l'an de Grace mille sept cent
 „ vingt “.

Opposi-
 tions
 contre

Après que cette Déclaration eut été
 enrégistrée & publiée au Parlement de
 Flandres, on somma le Cardinal de
 Noail-

Noailles de donner son Mandement d'acceptation. Son Eminence s'en défendit sous prétexte que cette Déclaration regardoit plus particulièrement son Diocèse que tout autre, il convenoit qu'elle y fût enrégistrée, sans quoi son Mandement n'auroit que peu d'effet & seroit exposé à des contradictions qu'il ne lui convenoit pas d'esfuyer. En vain on le pressa; il fut inébranlable. Il fallut penser à le satisfaire, car sans ce Mandement la Déclaration devenoit au moins inutile. La chose n'étoit pas aisée: le Parlement avoit été transféré à Pontoise, son peu de disposition à entrer dans les vûes pacifiques de la Cour avoit eu bonne part à sa disgrâce: il n'y avoit guères d'apparence que ce traitement rigoureux l'eût rendu plus complaisant. D'ailleurs il étoit plus que probable qu'on s'entendoit avec son Eminence, & qu'on vouloit contribuer autant qu'on le pourroit à la dégager de sa promesse. Malgré ces considérations, la Déclaration fut envoyée à Pontoise. L'Université, les Curés de Paris, les quatre Evêques Appellans, y envoyèrent aussi des Requêtes, par où ils deman-

cette
Déclara-
tion.

doient d'être reçus Appellans comme d'abus de tout ce qui s'étoit fait ou se feroit pour l'Accommodement auquel ils ne prétendoient avoir aucune part, & contre leur Appel au Concile universel librement & légitimement assemblé. Ces Requêtes eurent plus de faveur au Parlement que la Déclaration du Souverain soutenue du consentement du Corps Episcopal; de sorte que Monsieur de la Vrilliere eût ordre de la retirer.

Son Altesse Royale & son confident l'Abbé du Bois, outrés de ces résistances & de ce manège, tournerent leur vûe du côté du grand Conseil. Peu s'en fallut qu'ils n'échoûassent encore de ce côté-là; mais à force de sollicitations, & de Ducs & Pairs, si je puis parler ainsi, que Monsieur le Régent y mena lui-même en habit de cérémonie avec tous les autres Princes du Sang, l'enrégitrement se fit le vingt-trois de Septembre. Il fut suivi de Lettres Patentes qui portoient en substance, que le Roi, après avoir envoyé au grand Conseil sa Déclaration du quatrième d'Août dernier pour autoriser & protéger la conciliation des Evêques de son

Royaume

Royaume sur les contestations qui s'étoient élevées entre eux à l'occasion de la Constitution *Unigenitus* pour être procédé à l'enrégistrement de ladite Déclaration, la confiance qu'il avoit en leur capacité & expérience dans les matières ecclésiastiques, & les preuves qu'ils avoient données de leur zèle pour la tranquillité de l'Eglise & de l'État, avoient porté Sa Majesté à leur attribuer la connoissance des contestations & différends survenus, ou qui pourroient survenir à l'occasion de ladite Constitution dans le ressort du Parlement de Paris.

Cet enrégistrement ne fut pas encore du goût de Son Eminence. Elle déclara positivement que son Mandement ne paroîtroit point que la Déclaration du Roi à laquelle il étoit relatif, n'eût été enregistrée au Parlement de Paris. Malgré le chagrin & le dépit que devoient causer ces variations, ou plutôt ces manquemens de parole, à des personnes du caractère du Duc d'Orléans & de son principal Ministre, ils ne se rebuterent point, & vinrent à bout de ce que ce Cardinal croyoit impossible. Sans cesser d'avoir pour ce

Prétentions du Cardinal de Noailles.

Prélat de grands ménagemens, on lui parla d'un ton d'autorité. On lui marqua un terme pour fixer ses irrésolutions, lui faisant entendre que fatigué enfin de ses chicanes on pourroit prendre des mesures qui ne lui plairoient pas. On établit un nouveau Conseil de Conscience dont il fut exclu. Il étoit composé du Cardinal de Rohan qui devoit y présider, du Cardinal de Bissi, de l'Archevêque de Cambrai, c'étoit l'Abbé du Bois, de Monsieur Fleuri ancien Evêque de Fréjus & Précepteur du Roi, de Monsieur de Massillon Evêque de Clermont, autrefois Pere de l'Oratoire & le plus fameux prédicateur de Paris; c'étoit un de ceux qui avoient le plus contribué à déterminer le Cardinal de Noailles à consentir à un accommodement. Le délai expiré, on se fit fort prier par Madame l'Abbesse de Chelles pour lui en accorder un nouveau.

On réduit le Parlement à enregistrer la Constitution,

L'essentiel étoit de réduire le Parlement. Afin de l'intimider, & lui faire sentir qu'on pourroit absolument se passer de lui, on érigea à Paris une Chambre de vacations. La première séance de cette nouvelle Chambre se tint

tint le sept d'Octobre chez les grands
 Augustins , dans la salle affectée aux
 Assemblées du Clergé. Le Roi parloit
 ainsi dans ses Lettres Patentes : „ N'ay-
 „ ant pas jugé à propos pour de
 „ grandes considérations d'établir une
 „ Chambre de vacations à Pontois-
 „ se où nous avons transferé notre
 „ Cour de Parlement de Paris, la Jus-
 „ tice que nous devons à nos Sujets,
 „ nous oblige de commettre d'autres
 „ Juges auxquels ils puissent s'adres-
 „ ser pour l'obtenir aussi prompte-
 „ ment que la nature des affaires qui
 „ se traitent ordinairement dans la
 „ Chambre des vacations le demande.
 „ A ces causes , de l'avis du Régent ,
 „ des Princes de notre Sang, & autres
 „ grands & notables personnages de
 „ notre Conseil, tous les procès & in-
 „ stances pendantes en notre dite Cour
 „ de Parlement, tant en matière civi-
 „ le que criminelle, qu'il est d'usage
 „ d'instruire & de juger pendant les
 „ vacations , ensemble celles-mêmes
 „ qui pourroient naître pendant la du-
 „ rée de la présente commission, Nous
 „ avons renvoyés & renvoyons, vous
 „ commettant, ordonnant, & députant

„ pour les instruire & juger souverainement & en dernier ressort, & ce „ jusqu'à la fête de Saint Martin “.

Cette commission avoit pour Président Monsieur d'Armenonville, pour Procureur-général Monsieur de Vatan; les conseillers étoient tirés du Conseil d'Etat du Roi, au nombre de sept, & de vingt-cinq Maîtres des Requêtes.

Au même tems qu'on mortifioit le Parlement en général, on s'appliquoit à le gagner en détail par la voye des negociations & des sollicitations. Monsieur le Chancelier y servoit beaucoup, & se prêta de bonne grace aux intentions de la Cour. Ce Magistrat, dont on avoit tant vanté l'intégrité & la probité, étoit fort revenu du grand attachement qu'il avoit eu pour le Parti Janséniste. Je parle de la sorte, car personne n'ignore que le Jansénisme & le Quénellisme sont la même chose. Il avoit cru appercevoir dans les grands éclats qui s'étoient faits, d'autres passions que le zèle de la vérité; amateur de l'ordre & de la subordination, il avoit été scandalisé des prétentions & des démarches du Clergé inférieur: le Corps

Corps de doctrine lui paroissant suffire pour parer aux abus qu'on pourroit faire de la Bulle, il regarda l'opposition invincible à le recevoir comme une détermination à perpétuer les troubles & à introduire dans l'Eglise une nouvelle forme de gouvernement. Lui-même s'en expliqua à peu près de la sorte, & sa conduite a toujours répondu depuis à ses sentimens.

Les négociations ne furent pas inutiles, mais elles furent longues. Pour en assurer & en accélérer le succès, le Duc d'Orléans & son Conseil se déterminèrent à porter au Parlement un coup plus rude encore que tous ceux dont il l'avoit frappé. Lorsque cette Compagnie se préparoit à recommencer ses séances pour la Saint Martin, chacun de ses Membres reçut une Lettre de cachet qui leur défendoit de se rassembler à Pontoise, & leur enjoignoit de se rendre à Blois pour y faire l'ouverture du Parlement le second du mois suivant. Le zèle, la fermeté de ces Magistrats, ne purent tenir contre ce second exil. Les négociations avancèrent plus en quatre ou cinq jours qu'elles n'avoient fait en plusieurs mois. Dès le

quinze de Novembre, c'est-à-dire quatre jours après la signification des Lettres de cachet, le premier Président donna parole au nom de sa Compagnie que l'enrégistrement se feroit. On convint promptement des conditions; que l'attribution faite au grand Conseil des affaires concernant l'exécution de la Déclaration seroit révoquée; que l'enrégistrement se feroit à Pontoise; qu'il se feroit avec certaines modifications dont on régla les termes; & que le Parlement seroit rétabli à Paris le plus promptement qu'il seroit possible. La parole donnée fut exécutée le quatre de Décembre à la pluralité des voix. Les modifications portoient, que l'enrégistrement ne donneroit aucune atteinte aux Libertés & Privilèges de l'Eglise Gallicane & aux Loix fondamentales du Royaume touchant le pouvoir & la juridiction des Evêques de France, l'acceptation des Bulles du Pape, & le droit d'Appel au futur Concile, & enfin qu'on auroit égard dans l'exécution de cette Déclaration aux clauses & restrictions stipulées lors de l'enrégistrement des Lettres-Patentes de mille sept cent quatorze.

Le

Le Cardinal de Noailles, apparemment par politesse, n'attendit pas que l'affaire fût consommée à Pontoise. Sur la parole donnée à Monsieur le Régent par le premier Président, il fit paroître son Mandement d'acceptation le dix-sept de Novembre. Dans des tems plus tranquilles, & où l'on n'eût pas été déterminé à condamner ce qui s'opposoit à ses sentimens particuliers, ce Mandement eût paru ce qu'il étoit, c'est-à-dire très sage & tout à fait propre à lever les difficultés qu'on avoit opposées à la Bulle, & à calmer les inquiétudes vraies ou prétendues qu'on avoit fait paroître à cet égard.

„ Nous vous avons toujours exposé Mandement
 „ avec une entière simplicité, mes très ment
 „ chers freres (disoit cet Archevêque) d'Acceptation du
 „ toutes les démarches que nous avons Cardinal
 „ faites dans l'importante affaire de la de No-
 „ Constitution, & notre plus grande ailles.
 „ consolation a été de vous avoir pour
 „ témoins de notre conduite & pour dé-
 „ positaires de nos sentimens. .. Vous
 „ le savez, mes freres, nous ne sommes
 „ point les seuls qui ayons été allarmés
 „ de l'abus que l'on voulut faire de la
 „ Constitution *Unigenitus*, soit en ôsant
 „ se

„ se servir du nom vénérable de notre
„ Saint Pere le Pape pour soutenir des
„ opinions fausses & dangereuses, soit
„ en se jettant dans une extrémité con-
„ traire, & en soutenant que sa Sainteté
„ avoit attaqué la doctrine de l'Eglise...
„ Ce fut dans la vûe de remédier à ces
„ deux extrémités dangereuses que les
„ Evêques de l'Assemblée de mille sept
„ cent quatorze, avant que de se séparer,
„ dresserent l'Instruction Pastorale qu'ils
„ regarderent comme une espèce de
„ rempart & de digue opposée aux
„ interprétations contraires au vérita-
„ ble sens de la Bulle.

„ Desirant, comme ces Prélats, de
„ conserver la vérité & la paix, nous ne
„ crumes pas que ces précautions fus-
„ sent assez fortes, & ne voulant rien
„ prendre sur nous, nous résolumes de
„ nous adresser à Sa Sainteté pour la
„ prier de donner elle-même les éclair-
„ cissemens dont nous avions besoin...
„ Cette diversité de conduite n'avoit
„ rien qui dût allarmer l'Eglise. Tout ce
„ qu'on en pouvoit conclure, étoit que
„ les Evêques de France, convenant en-
„ tre eux de joindre des explications à
„ la Bulle, étoient partagés en ce que les

„ uns

„ uns croyoient pouvoir les donner
 „ eux-mêmes, au lieu que les autres
 „ s'adreffoient au Pape pour les obtenir.
 „ Cependant, pour effacer les soup-
 „ çons qu'on tachoit d'inspirer contre la
 „ Foi des premiers Pasteurs, & pour
 „ avoir toûjours plus d'une voye qui pût
 „ ramener tous les esprits à une parfaite
 „ unanimité, nous crumes devoir dé-
 „ clarer, qu'il n'y avoit point de division
 „ entre les Prélats sur ce qui appartient
 „ à la substance de la Foi, & que des
 „ explications plus étendues pourroient
 „ devenir un moyen suffisant pour ré-
 „ tablir une véritable paix.... Nous
 „ ôsons attester ici la connoissance de
 „ l'auguste Prince dépositaire de l'auto-
 „ rité Royale, de nos vœux & de nos
 „ dispositions pour la paix; & dans ces
 „ conférences pacifiques qu'il a hono-
 „ rées de sa présence, il a eu la satisfac-
 „ tion de reconnoître, que jamais il n'y
 „ avoit eu entre les Evêques de diverfi-
 „ té d'avis sur le fonds du Dogme & sur
 „ la substance de la Foi... Ce que nous
 „ avons désiré dans tous les tems, Dieu
 „ vient enfin de l'accorder à nos desirs.
 „ Des Prélats, respectables par leurs
 „ lumières & encore plus par leur amour

„ pour

„ pour la paix, ont travaillé dans un es-
„ prit de concorde & de charité à dis-
„ tinguer exactement l'erreur de la vé-
„ rité, le dogme de l'opinion. Les Ex-
„ plications qu'ils ont dressées dans cet
„ esprit, ont été approuvées par un si
„ grand nombre d'Evêques qu'on les
„ peut regarder comme un monument
„ authentique des sentimens de l'Eglise
„ Gallicane, capable de fermer la bou-
„ che à ceux qui entreprendroient de
„ donner à la Constitution *Unigenitus*
„ des interprétations contraires pour
„ soutenir leurs opinions, dont il n'est
„ que trop ordinaire à chaque Parti de
„ vouloir faire un dogme de Foi.

„ Ainsi, nous avons la consolation de
„ sentir que nous conformons notre ju-
„ gement aux plus grandes lumières de
„ l'Eglise de France, & nous ne crai-
„ gnons point d'être desavoués de Sa
„ Sainteté sur la doctrine contenue
„ dans ces Explications, puisqu'elle n'est
„ autre que la Tradition de l'Eglise
„ Romaine.

„ Recevez donc avec confiance des
„ Explications formées dans cet esprit,
„ respectez-les comme l'ouvrage de
„ l'Eglise Gallicane, c'est-à-dire de
„ cette

„ cette portion illustre du Troupeau de
 „ Jesus-Christ, qui s'est toujours ren-
 „ due également célèbre par la pureté
 „ de la doctrine & par la fermeté de
 „ son attachement inviolable pour le
 „ Saint Siègē “.

Ce préambule étoit suivi des Expli-
 cations qui n'étoient que le Corps de
 doctrine; elles étoient terminées par
 cet Avertissement, qui renfermoit une
 espèce de certificat de leur orthodoxie.

„ Les Cardinaux, Archevêques, &
 „ Evêques, à qui son Altesse Royale
 „ a communiqué les Explications &
 „ qui les ont examinées avec atten-
 „ tion, ont déclaré qu'elles ne con-
 „ tiennent rien que de conforme à la
 „ doctrine de l'Eglise & aux Principes
 „ qu'ils ont établis, en l'acceptant,
 „ dans leur Instruction pastorale de
 „ mille sept cent quatorze “.

Après quoi son Eminence repre-
 „ noit : „ Telles sont les Explications
 „ de la Bulle *Unigenitus* auxquelles
 „ vous devez vous attacher. Tel a
 „ été l'esprit de tant de grands Evê-
 „ ques lorsqu'ils l'ont reçue, & tel est
 „ le sens dans lequel nous la recevons
 „ avec eux “. Il montrait ensuite que
 les

les dogmes , les points de morale & de discipline , qu'on croyoit attaqués , étoient parfaitement à couvert. „ N'é-
„ coutez donc point. (concluoit-il) des
„ Particuliers, peut-être sans lumières &
„ certainement sans autorité, qui vous
„ enseigneront une doctrine contraire
„ à celle que le Souverain Pontife vous
„ enseigne & que nous vous ensei-
„ gnons avec lui.

„ N'écoutez pas non plus ceux qui
„ entreprendroient de donner à la Bul-
„ le *Unigenitus* des interprétations con-
„ traaires à nos Explications , soit pour
„ soutenir des sens faux & dangereux
„ qui sont exclus par ces mêmes Ex-
„ plications, soit pour avancer qu'on
„ altère la doctrine & qu'on change
„ le langage de la Tradition, pendant
„ que l'Eglise n'emploie son autorité
„ que pour faire exprimer le dogme
„ d'une manière plus correcte , plus
„ précise, & plus éloignée de tout ce
„ qui peut favoriser l'erreur & la nou-
„ veauté....

„ A ces causes nous acceptons avec
„ respect & soumission la Constitution
„ *Unigenitus* , renouvelons la condam-
„ nation que nous avons déjà faite du
„ Livre

„ Livre des Réflexions morales , &
 „ condamnons tant ledit Livre que les
 „ cent une Propositions , avec les mê-
 „ mes qualifications prononcées res-
 „ pectivement par Sa Sainteté. LE
 „ TOUT suivant les susdites Explica-
 „ tions , qui ont été approuvées par
 „ un très grand nombre d'Evêques de
 „ France , & que nous vous donnons
 „ comme renfermant le véritable sens
 „ de la Bulle. Explications , que nous
 „ avons jugé nécessaires de joindre à
 „ la Constitution *Unigenitus* , unique-
 „ ment pour empêcher que par des
 „ interprétations également fausses
 „ & contraires au véritable sens de la
 „ Bulle & auxdites Explications , la
 „ Foi ne soit attaquée , la pureté de
 „ la Morale corrompue , & la liberté
 „ des Ecoles blessée.

„ Condamnons tous les Libelles ,
 „ soit manuscrits , soit imprimés , qui
 „ ont paru ou qui pourroient paroî-
 „ tre contre la Constitution & les sus-
 „ dites Explications en faveur dudit
 „ Livre & des Propositions condam-
 „ nées “.

Les efforts & le sacrifice de sa répu-
 tation que fit le Cardinal de Noailles

Les Jan-
 senistes
 cessent
 de le
 louer.

pour se réunir en apparence au grand nombre des Evêques , n'eurent pas grand effet sur l'esprit de ses diocésains. Il connoissoit si bien les dispositions où étoient ses Curés & où il avoit contribué à les mettre , qu' en leur envoyant ce Mandement il leur laissa la liberté de le publier ou de le supprimer ; & la plûpart prirent ce dernier parti. Ce Mandement fut attaqué de toutes parts. Le Parti qu'il abandonnoit l'accabla de reproches , de plaintes , d'invectives. Ce n'étoit plus un Athanase , un Chrysostome , que l'amour de la vérité avoit affermi contre les menaces de son Souverain ; c'étoit un modèle de la fragilité & de l'inconstance des vertus humaines. On le citoit comme un illustre exemple d'un Juste à qui la Grace avoit manqué. Ce n'étoit même plus un homme de mérite ; on le dépeignoit comme un homme foible ; timide , incertain , qu'on avoit eu toutes les peines du monde à conduire , & qui avoit fait autant de chûtes que de pas , dès qu'il avoit cessé d'être docile. En un mot , ce Prélat eut le chagrin de voir qu'on s'obstinoit malgré lui à justifier ses démarches

ches qu'il condamnoit , & que cette foule de disciples qui avoient fait gloire de marcher sur ses traces , à peine un seul l'avoit voulu suivre dans la nouvelle route où il venoit de s'engager.

La Cour auroit fans doute souhaité que cette démarche du Chef des Opposans eût été plus efficace à les ramener à l'unité , mais , après tout , elle étoit parvenue à son but principal , qui étoit de se voir en liberté de prendre les moyens qu'elle avoit jugé nécessaires pour empêcher les progrès de la division & pour en arrêter les suites. Dès que le Mandement d'acceptation du Cardinal de Noailles eut été rendu public , & que le Parlement eut enrégitré la Déclaration qui le supposoit , on s'y prit d'un tout autre air qu'on n'avoit fait , pour faire sentir au Parti Janséniste qu'il s'étoit grossièrement trompé , s'il avoit cru qu'on eût jamais eu le dessein de le rendre dominant. Vers la fin de Décembre , un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi condamna & flétrit l'Appel des quatre Evêques, c'est-à-dire de Messieurs de Montpellier, de Mirepoix , de Senés , & de Boulogne. Monsieur de Mirepoix étoit déjà mort.

Appels
flétris.

Mon-

Monsieur de Senés est devenu encore plus fameux qu'il n'étoit alors, par sa déposition au Concile d'Ambrun où présidoit Monsieur de Tancin, Catéchiste du fameux Law. Monsieur de Boulogne est mort dans sa Ville épiscopale. Monsieur de Montpellier vit encore, & s'est fait beaucoup d'honneur par les Mandemens qu'il a publiés pour la défense des miracles de Monsieur l'Abbé Paris. Au commencement de l'année suivante on écrivit cette Lettre circulaire à tous les Chapitres qui avoient appelé de la Constitution., Chers & „ bien aimés, étant informé qu'il se „ trouve dans vos régîtres plusieurs „ Actes faits à l'occasion des disputes „ qui s'étoient élevées dans notre „ Royaume par rapport à la Constitu- „ tion *Unigenitus*, & qui viennent d'être heureusement terminées ; comme ces Actes, par les dispositions de „ notre dernière Déclaration, doivent „ être regardés comme de nul effet, & „ qu'il n'est plus permis de s'en servir, „ Nous vous écrivons cette Lettre, „ de l'avis de notre très amé Oncle le „ Duc d'Orléans Régent, pour vous „ dire que notre intention est, que „ tous

„ tous ces Actes soient désormais en-
 „ févelis dans un entier oubli; vous
 „ enjoignant expressement de confor-
 „ mer sur cela votre conduite, de fai-
 „ re lire cette présente Lettre dans
 „ votre prochain Chapitre, & icelle
 „ inscrire sur le champ dans vos régi-
 „ tres de délibérations“.

L'Archevêque de Cambrai, char- Appel-
 gé de tous ces détails, se donnoit des ^{ans per-} peines infinies, afin de tirer de sa négoc- ^{sécutés.} ciation le fruit qu'il en avoit espéré & pour lui-même & pour la tranquillité de l'Etat. Il fit venir les Supérieurs des Communautés ecclésiastiques; leur parla en termes les plus forts pour qu'ils continssent leurs inférieurs & les empêchassent de donner au Public des scènes éclatantes, leur déclarant qu'ils en seroient responsables. Il veilla particulièrement sur les Benedictins. Leur Chapitre, ou comme ils parlent, leur diette devant se tenir à Marmoutier proche Tours, il en fit exclure les plus ardens, & donna des ordres pour que les élections aux Charges ne tombassent point sur eux. Les trouvant peu souples, il les intimida, leur fit entendre qu'on dissoudroit leur Congrè-

gation, & que chacune de leurs maisons seroit sujette à l'Evêque diocésain, comme elles l'étoient autrefois. Non content de les menacer, il leur porta un rude coup. Ces Moines ont quantité de Benefices particuliers, dont les revenus ne sont point compris dans ce qu'on appelle manse-abbatiale & manse-monachale. C'est de ces revenus que se forme la Caisse commune pour fournir aux dépenses générales, telles que sont par exemple les pensions qu'ils donnent à plusieurs Officiers du grand Conseil & aux plus fameux Avocats de Paris. Ces Benefices n'étant point réunis, il faut qu'ils aient chacun leur Titulaire particulier : ces Titulaires sont des Benedictins qui presque toujours ignorent qu'ils le sont ; au moyen de quelques blancs-signés qu'on tire d'eux sous différens prétextes, ces Benefices se gouvernent, se permutent, se résignent, sans que jamais ils deviennent vacans & puissent passer en d'autres mains. En mille sept cent vingt parut une Déclaration du Roi qui qualifioit ce manège comme il mérite de l'être, & prenoit des mesures efficaces pour le faire cesser. On ordonnoit que les

Ti-

Titulaires se déclareroient tels, en se faisant inscrire sous cette qualité dans la Jurisdiction la plus prochaine du lieu où étoit situé le Benefice; que la déclaration se feroit à chaque mutation; qu'elle seroit accompagnée d'un certificat de mort du prédécesseur & de la communication de tous les titres & papiers en vertu desquels on se portoit pour Titulaire; qu'à faute de ces déclarations ainsi faites, renouvelées, & certifiées, le Benefice seroit censé vacant & impétrable nonobstant toutes provisions obtenues en Cour de Rome; que les baux se feroient par le Titulaire-même, ou sur sa procuration spéciale écrite de sa main; qu'il en auroit la jouissance & l'administration, & y résideroit si la nature du Benefice le demandoit.

Ces arrangemens coûtèrent quelques Benefices à la Congrégation de Saint Maur, & procurèrent la Liberté à quelques Benedictins persécutés parce qu'ils n'avoient pas voulu entrer dans les sentimens de leurs confreres. L'affaire n'eut point d'autres suites. Ils montrerent quelque docilité, & l'imprudence, ou plutôt l'ambition des

Jesuites , comme je le ferai bien-tôt voir , donna occasion au principal Ministre de suspendre l'exécution de la Déclaration.

On eut aussi beaucoup d'attention sur les Peres de l'Oratoire. Leur Général , le Pere de la Tour , homme délié & fort sage , se prêta aux vûes de la Cour & aux intentions du Cardinal de Noailles : il fit si bien , que sans gêner beaucoup les sentimens de ses confreres il les contint dans la modération , & ne confia leur gouvernement particulier qu'à des personnes sur la prudence desquelles il pouvoit compter.

La soumission , du moins extérieure , de la Faculté de Théologie de Paris étoit d'une toute autre conséquence. Le consentement de ce Corps illustre , dont les membres sont répandus dans tous les endroits du Royaume & dans plusieurs Communautés Religieuses , auroit été d'un grand poids pour terminer la querelle. Ne pouvant l'espérer , on s'appliqua à empêcher les éclats qu'il vouloit faire. Le Chancelier fut chargé de ce soin. Il entra en négociation , reçut leurs mémoires ,
où

où étoient contenus leurs griefs & leurs prétentions. Il fut soutenu par des coups d'autorité. Les Docteurs soumis à la Constitution, & que ce Corps avoit exclus de ses Assemblées, y rentrèrent par ordre exprès : on changea les principaux Officiers, le Syndic & le Doyen ; & par des Lettres de cachet réitérées on empêcha les délibérations sur le Corps de doctrine qui servoit de base à l'Accomodement.

L'Université en général demandoit aussi de grands soins. A l'occasion de la procession qui se fit selon la coutume au mois de Mars mille sept cent vingt-un le Recteur, nommé Monsieur Rollin, Principal du Collège de Beauvais, & fort considéré de quantité de personnes de distinction, entre autres du Cardinal de Noailles & de Monsieur d'Aguesseau, s'exprima avec une très grande vivacité sur les affaires du tems. Il dit, que rien ne témoigneroit plus vivement l'amour de l'Université pour la vérité que l'Appel qu'elle avoit interjetté de la Constitution *Unigenitus* au Concile général, & que rien aussi ne lui feroit plus d'honneur que la protestation publique qu'elle avoit faite au

Parlement, par laquelle elle déclaroit, que dans l'affaire présente de l'Accommodement & du Corps de doctrine n'ayant point été entendue, elle ne pouvoit y avoir aucune part. Ce Discours fut fort applaudi, & le Doyen de la Faculté de Théologie demanda qu'il fût inscrit dans les régîtres de la Faculté. Deux jours après la Cour ordonna qu'il seroit biffé, & défendit que celui qui l'avoit prononcé fût continué dans sa Charge. C'est ainsi qu'on en revint à la méthode de Louis Quatorze, & qu'on fut obligé d'avouer, après avoir inutilement essayé les autres, qu'elle étoit la seule efficace.

La Cour
de Ro-
me de-
voit être
conten-
te.

Telle fut la suite des soins de l'Abbé du Bois, continués avec ardeur au moins pendant deux années; ils procurèrent une ombre de paix & une apparence de victoire à la Cour de Rome, qui s'en applaudit en effet, quoiqu'elle en eût témoigné son mécontentement par la condamnation vague & générale du Corps de doctrine, du Mandement du Cardinal, & de l'enrégistrement modifié & conditionnel du Parlement. Au fonds elle devoit voir que dans les circonstances on avoit plus

plus fait qu'elle ne pouvoit espérer, & que les commencemens de la Régence ne lui avoient annoncé : sa Constitution étoit reçue ; l'acceptation du Cardinal, sincère ou non, laissoit sans Chef le Parti qui lui étoit opposé ; l'enrégistrement du Parlement, quoique modifié & fait à contre cœur, rendoit son Parti le Parti dominant, & mettoit la Cour en droit d'employer avec quelque bienséance les voyes de rigueur, sur-tout à Paris, où étoit le fort des Opposans & la source de la division.

Si l'on fait attention aux difficultés que l'Archevêque de Cambrai eut à surmonter pour rétablir ce que l'indulgence, nécessaire au commencement de la Régence, avoit dérangé, on rendra justice à son talent de négocier ; on conviendra que la dignité de Cardinal a souvent servi de récompense à des succès bien moins importants, & que ce fût avec justice que le Successeur de Clément onze reconnût, en l'honorant de la pourpre, qu'il avoit eu plus de part qu'aucun autre à la paix de l'Eglise. On soupçonna pourtant dans la suite ce Ministre d'avoir ménagé & borné lui-même ses succès, & qu'il auroit pu

accabler & détruire ce Parti qu'il n'avoit fait qu'affoiblir : ce soupçon & ces reproches ne peuvent être fondés que sur des vûes d'une profonde Politique , dont lui & Monsieur le Régent étoient assurément bien capables.

La Politique eut grande part à cette affaire.

La faveur qu'on avoit d'abord témoignée aux ennemis de la Constitution, la neutralité à laquelle on avoit cru devoir revenir, avoient extrêmement irrité ceux qui lui étoient soumis. Dans ces dispositions, en cas que le Trône fût devenu vacant, on ne pouvoit absolument compter sur leur suffrage pour s'y placer, & le prétexte de la Religion eût été sûrement employé par l'Espagne & par le Pape, comme il l'avoit été autrefois pour en exclure Henri Quatre. Le nombre de ces mécontents étoit sans comparaison plus grand que celui de leurs adversaires, & on avoit éprouvé dans la Conjuración d'Espagne, que le motif de la Religion en avoit été le ressort le plus puissant, quoiqu'il eût été le plus caché. Il falloit donc les regagner & se reconcilier avec eux ; mais, comme on pouvoit craindre que la reconciliation ne fût pas sincère, & que le souvenir des premières démarches n'entretint & n'inspi-
rât

PHILIPPE D'ORLEANS. 225

rât l'inquiétude & la défiance, il falloit se réserver contre elles une ressource dans ce Parti, qu'on connoissoit toujours prêt de se donner à celui dont il pourroit attendre du secours & de la protection. Ces vûes n'étoient pas droites, & ne supposoient pas un grand zèle pour la Religion; mais elles étoient sages, & alloient au but dont on ne vouloit point s'écarter.

Je l'ai déjà dit, il ne me convient point d'entrer dans ces matières; je ne puis toutefois m'empêcher de faire quelques réflexions générales sur les différens Partis auxquels elles ont donné naissance, & sur les principes opposés dont ils paroissent faire la règle de leur conduite. Tout ce que les différens Partis publient pour décrier, pour décréditer leurs adversaires, ne prouve rien pour le fonds de leur Cause. Ce ne sont tout au plus que des incidents auxquels un Juge éclairé & intègre doit à peine faire attention; & ce que je dis doit s'entendre pareillement des éloges affectés qu'ils ont coutume de faire de leurs chefs, de leurs auteurs, de leurs protecteurs. Tout ce qu'ils disent de leur piété, de leur habileté, de leur

Réflexions générales sur ces sortes de disputes.

droiture , doit être regardé comme des lieux communs , usés & épuisés par ceux qui les ont précédés ; il en est de même des protestations éternelles qu'ils font de leur amour pour la vérité , de la droiture de leurs intentions , de la disposition où ils sont de renoncer à leur sentiment , dès qu'on leur aura fait voir qu'ils sont dans l'erreur. Ce langage est trop commun pour qu'on puisse s'y fier ; les deux Partis peuvent également s'en servir quoique l'un des deux se trompe nécessairement. Pour ce qui regarde la manière dont on parle des Juges , l'expérience a montré que jamais plaideur qui a perdu son procès n'en a dit du bien , ou que s'il en avoit dit devant le Jugement , il s'est démenti lui-même aussi-tôt que son espérance a été trompée. Les Jesuites ont eu deux procès , celui du système de Molina & celui des Cérémonies de la Chine. Sixte-quinz n'est pas fort bien dans leur esprit , & Clément onze y seroit tout à fait mal s'il ne les avoit dédommagés par la condamnation de Quenel du chagrin qu'il leur avoit causé , en condamnant comme superstitieuses & sentantes l'idolâtrie plusieurs des
Cé-

Cérémonies Chinoises qu'ils croyoient devoir tolérer.

Dans toute Société, quelque qu'on la puisse imaginer, il est absolument nécessaire qu'il y ait un Juge, un Tribunal, qui décide en dernier ressort les différends qui ne peuvent manquer de s'y élever, non seulement qui les décide, mais qui ait le pouvoir de contraindre ceux qu'il condamne, de se soumettre à son Jugement. Une Société qui manqueroit d'un pareil pouvoir seroit bien imparfaite, à peine mériteroit-elle ce nom, & il seroit impossible qu'elle subsistât : le lui disputer, c'est la détruire autant qu'on le peut ; y résister, c'est se révolter contre elle & s'en séparer.

Ce Juge ou ce Tribunal supérieur d'une Société ne peut être censé Partie lors même qu'il juge dans sa propre Cause, c'est-à-dire qu'on ne peut le recuser quand il s'agit de son autorité : sans cela, la Révolte, qui de tous les crimes est le plus contraire à la Société, ne pourroit être réprimée, il faudroit avoir recours à une autorité étrangère ou établir un Tribunal supérieur à la puissance souveraine. Tribunal chymé-

rique & auquel l'entêtement, l'opiniâtreté, la violence, résisteroient comme à celui qu'ils auroient refusé. Je suppose qu'un particulier, qu'une Communauté, refuse de reconnoître pour Juge le Parlement de la Grande-Bretagne, ce Parlement sera-t-il censé Partie? & pour décider ce différend faut-il avoir recours au Conseil Aulique, au Parlement de Paris, ou établir un Tribunal supérieur à ce Tribunal souverain?

L'Appel d'un Tribunal inférieur à un Tribunal supérieur a été établi en faveur de l'innocence, non en faveur du crime : tout Appel n'est pas juste; ce ne peut être au particulier qui le forme, à juger de sa validité. Appeller à un Tribunal qui n'existe point, qui n'a point de tems déterminé pour exister, qui ne peut exister que très difficilement, c'est en effet ne vouloir point de Jugement. Quelle sûreté, quelle paix, y auroit-il dans les Etats, si ces espèces d'Appels y étoient autorisés, soit pour le civil, soit pour le criminel? combien les desordres seroient-ils plus crians & plus excessifs, si malgré le Jugement du Tribunal auquel
on

on auroit succombé, on avoit droit de se comporter comme si on avoit déjà gagné la Cause au Tribunal qu'on a réclamé ? S'il est quelque Société où ces sortes d'Appels soient permis, son gouvernement est insuffisant pour maintenir le bon ordre, à moins qu'on ne soit obligé d'obéir par provision à quelqu'un des Tribunaux qui existent, jusqu'à ce que celui qui n'existe point, soit assemblé.

Dans toute Société qui a une Religion, il faut qu'il y ait une autorité supérieure pour décider des difficultés qui surviennent sur la Religion : autorité à laquelle on soit obligé de se soumettre & contre laquelle il ne soit pas permis de s'élever, du moins jusqu'à la combattre ouvertement & la contredire. En vain diroit-on que la vraie Religion seule a ce droit, car il suivroit que toutes l'ont, ou qu'aucune ne l'a, puisqu'elles sont toutes vraies par rapport à ceux qui les suivent, & fausses par rapport à ceux qui ne les suivent pas.

La diversité de sentimens en matière de Religion ayant coûtume d'exciter des troubles & des divisions, presque

toujours capables de renverser la forme du Gouvernement établi, l'autorité publique a droit de se servir de tout son pouvoir pour empêcher cette diversité, pour contraindre à se taire, pour punir, pour éloigner les nouveaux docteurs. Et certes, si les maximes, les principes du Gouvernement politique ne doivent point être abandonnés à la censure de chaque particulier, si c'est un crime que d'entreprendre de les changer, pourquoi n'en fera-t-il pas de même des maximes, des principes de la Religion? ce qu'on peut dire de plus fort & de plus raisonnable en faveur de la tolérance & de la liberté de conscience, prouve qu'il est des tempéramens que l'autorité publique doit garder en se servant de son droit; mais il ne prouve point qu'elle ne l'ait pas.

Les succès des deux Réformateurs de l'Eglise Romaine sont faciles à comprendre. Ils attaquèrent des desordres réels; ce qu'ils disoient étoit sensible & intéressant, il étoit même plausible. En s'attachant à eux il n'y avoit qu'à gagner: la Confession, l'abstinence, le Jeune, étoient des pratiques auxquelles on

on renonce sans beaucoup de peine; les Engagemens au célibat déclarés nuls étoient un puissant attrait pour les Prêtres & les Religieux, dont la multitude excessive étoit à charge au Public, obligé de contribuer à leur subsistance, au même tems qu'il étoit privé des fruits de leur travail & de leur industrie. La suppression de ces retraites de l'oïveté plutôt que de la piété devoit naturellement plaire, aussi-bien que le partage des richesses des Ecclésiastiques entre la Noblesse, ou leur réunion aux domaines publics : par ces changemens l'autorité civile devenoit plus libre, plus absolue; les Sujets, qui sont la force d'un Etat, se multiplioient; l'industrie, le travail augmentoient, tous concouroient au bien public & en portoient les charges.

Rien de tout cela ne se trouve dans les Opinions qui partagent aujourd'hui la France; il ne s'agit que de vérités abstraites, de subtilités qui passent de bien loin la portée du vulgaire, & que la plupart de ceux-mêmes qui en disputent, n'entendent pas. Loin d'adoucir le joug, on l'aggrave. On fait du Tribunal de la pénitence un Tribunal de terreur & de vengeance; on paroît ne reconnoître pour vraies pénitences
que

que ces pénitences fabuleuses, du moins outrées & excessives, dont on a fait la peinture dans les vies des Peres du desert ; on ne parle que de rigueur, que d'autorité, que de renoncement, au même tems qu'on prouve que toutes ces bonnes œuvres sont des dons de Dieu aussi gratuits, aussi indépendans des dispositions de l'homme, que la pluie l'est par rapport à la terre ; on ne parle que de Charité, que d'amour de Dieu, au même tems qu'on le représente comme un maître dur & impérieux qui veut moissonner ce qu'il n'a pas semé, qui punit parce qu'on n'a pas reçu ce qu'il n'a pas jugé à propos de donner, ce qu'il a refusé, ce qu'il a même ôté ; & on veut persuader que le plus grand effort & la perfection de l'amour est d'aimer celui sur l'amour duquel on ne peut compter ; on veut que l'homme se reproche avec amertume de cœur de n'être pas vertueux, lors même qu'on s'efforce de lui prouver que la vertu n'est pas plus en son pouvoir que la beauté ou la laideur de son visage, que la grandeur ou la petitesse de sa taille ; en un mot on veut qu'il se croie coupable parce que Dieu ne l'a pas tiré de la masse de perdition où on prétend
que

que tout le genre-humain a été enve-
loppé par la faute de celui dont il tire
son origine.

Il est visible que ces Opinions n'ont
rien par elles-mêmes qui flatte & qui
attire : pourquoi donc les suit-on ?
pourquoi tant d'oppositions contre l'au-
torité qui les condamne & les pros-
crit ? pourquoi cette protection, cette
prédilection même pour ceux qui s'y
attachent ? Est-il possible que des Corps
aussi éclairés que ceux que ma question
regarde n'aient pas fait les réflexions
que je viens de proposer, qu'ils se
soient laissé séduire comme des fem-
mes, qu'ils aient véritablement adop-
tes ces sentimens, & qu'ils se bornent à
la vaine satisfaction de les faire triom-
pher ? Quel est donc leur dessein ? je
crois l'entrevoir ; mais je me donnerai
bien de garde de m'expliquer à cet é-
gard, c'est aux Puissances qui y sont
particulièrement intéressées à le pré-
voir & à l'empêcher, si elles le peu-
vent.

L'application de Monsieur le Ré-
gent & de son Favori le Cardinal du
Bois, aux affaires de la Religion, les
peines infinies qu'ils se donnerent à dé-
mêler, Etendue
de génie
du Ré-
gent &
de son
Ministre.

mêler, à déconcerter les intrigues qu'on oppoſoit à leurs deſſeins, ne les empêcherent point de donner toute l'attention néceſſaire à leurs projets ; ils ſuffiſoient à tout, & jamais leur ardeur pour le ſuccès d'une Entreprife n'alla juſqu'à leur faire négliger & oublier les autres. Ainſi, au même tems qu'on avoit négocié l'Accommodement, on avoit affermi la Paix & terminé tous les différends publics & perſonnels qu'on avoit avec le Roi d'Eſpagne. Pour cimenter cette union rétablie, & pour convaincre que la néceſſité ſeule l'avoit fait interrompre, on propoſa de marier Louis Quinze avec la ſeule Fille qu'eut Philippe Cinq, & de faire épouſer au Prince des Aſturies une Fille du Duc d'Orléans ; les propositions furent acceptées. La demande de l'Infante ſe fit dans les formes par le Marquis de Maulevrier, qui fut en même tems chargé de traiter du mariage du Prince des Aſturies.

Ces Alliances convenoient à l'Eſpagne, & paroiſſoient convenir à la France ; mais au fonds l'avantage réel étoit pour le Duc d'Orléans. Il plaçoit avantageuſement ſa Fille avec une eſpèce d'aſſurance de la voir

voir bien-tôt Reine; car en ces tems la santé de Philippe Cinq étoit fort dérangée, & en état de ménager ses intérêts en empêchant son jeune Epoux de penser à troubler l'ordre de la Succession de France établi de nouveau & confirmé par la Paix qu'on venoit de conclure. Neuf ou dix ans au moins qu'il falloit attendre avant que l'Infante fût devenue nubile, donnoient plus d'étendue & de durée à son espérance de regner en éloignant la naissance d'un Dauphin. Sans doute qu'on s'apercevoit des vûes du Régent; mais son autorité étoit si grande, que personne n'ôsa s'y opposer, outre que la Majorité approchoit, & qu'on espéroit que le tems pourroit fournir des occasions de parer aux inconvéniens qu'on appréhendoit. Ainsi, le Duc d'Orléans ayant dit au jeune Roi, après la lecture de la Lettre du Roi d'Espagne, qu'il n'avoit point encore parlé dans le Conseil, mais qu'en cette occasion il étoit nécessaire qu'il s'expliquât, qu'il n'y auroit rien de fait que Sa Majesté n'eût déclaré hautement son consentement, ce Prince, instruit par le Maréchal de Villeroi & par l'Evêque de Frejus,

jus , répondit qu'il le donnoit avec beaucoup de plaisir & qu'il étoit très satisfait de ce mariage. Ce fut le quatorzième de Septembre que Louis Quinze parla au Conseil comme je viens de le rapporter.

Maladie
du Roi.

Peu s'en étoit fallu six semaines auparavant qu'une maladie violente ne l'eût enlevé lorsqu'on s'y attendoit le moins, & n'eût réalisé les espérances du Duc d'Orléans , peut-être plutôt qu'il ne l'eût souhaité lui-même. La consternation fut générale en France , & la joie qui lui succéda par la prompte guérison de cet objet des vœux & de l'espérance publique répondit à la violence de la douleur & des craintes dont on avoit été accablé. Cette joie & cette douleur disoient bien hautement , que le Public ne se seroit pas cru dédommagé de la perte qu'il auroit faite , par l'avénement de son Altesse Royale à la Couronne. Du reste , il faut rendre justice à ce Prince ; il parut , & je crois qu'il fût véritablement touché du danger du Roi. Ceux qui ont eu l'honneur de le connoître , savent qu'il n'étoit pas de caractère à se contraindre & à faire paroître des sentimens qu'il

qu'il n'avoit pas. Il fut inquiet & affligé tout le tems que dura le danger; ses inquiétudes se calmerent & sa joie éclata dès qu'il fut passé : peut-être aussi que la certitude où il étoit qu'on lui attribuerait cette mort, quelque naturelle qu'elle fût, jointe à la vue des dangers & des contradictions qu'il alloit éprouver, l'effrayoit & avoit une très grande part à son affliction. Son inquiétude pourtant n'avoit point empêché qu'il ne donnât aux Officiers des troupes, aux Gouverneurs des Places & aux Intendans les ordres convenables.

Après tout, qu'auroient pu faire ses Sages ennemis pour l'écarter du Trône, si le ^{précau-} malheur qu'on avoit craint fût arrivé ? ^{tions.} La France épuisée ne pouvoit manquer d'être soumise. Ce Prince avoit eu même la précaution, sous prétexte de bâtir des casernes pour les gens de Guerre, de faire démolir le peu qui restoit de fortifications dans le Royaume; tout étoit ouvert; les gens de Guerre étoient à lui, sur tout les Gouverneurs des Places importantes; l'Europe entière eût armé en sa faveur; Philippe Cinq par les nouveaux Traités étoit pour

pour jamais attaché à l'Espagne; les deux Partis qu'il venoit de réunir en apparence, n'auroient eu garde de se déclarer contre lui, au contraire, pour s'assurer sa protection, ils se feroient empressés à lui donner des marques de leur soumission & de leur dévouement: nouvelle preuve qu'il n'a jamais médité les horribles desseins qu'on a eu la témérité de lui attribuer, & que ce n'étoit point la difficulté de les faire réussir qui l'a empêché de les exécuter. S'il vouloit être Roi, il vouloit l'être sans crime, & ne devoir la Couronne qu'à ses droits & aux sages mesures qu'il avoit prises pour se les assurer.

La reconciliation du Duc d'Orléans avec le Roi d'Espagne fut sincère. On s'écrivit de part & d'autre des Lettres pleines de tendresse & de confiance, & on se hâta de faire partir les Princesses pour joindre leurs Epoux. Le Contract de mariage de Mademoiselle de Montpensier fut signé en grande cérémonie par le Roi & toute la Famille Royale. Le Cardinal du Bois y présida en quelque façon; ce fut lui qui donna le Contract à lire à Monsieur

fieur

sieur de Maurepas Secrétaire d'Etat: après la lecture des qualités des Parties contractantes, il dit, *en voilà assez*, prit la plume qu'il présenta au Roi, & lui montra l'endroit où il devoit signer; il en usa de même à l'égard des autres Princes & Princesses du Sang.

La Dote de Mademoiselle de Montpensier fut fixée à cinq cent mille écus d'or, sans compter les bijoux, diamants, habits, étoffes, qui égaloient pour le moins la multitude, le prix, & la beauté de ceux qu'on avoit prodigués à la Princesse de Modene. Ces Dotes, disoit-on alors, étoient le fruit du système: ce qui est de certain, c'est qu'il paroïssoit impossible que Monsieur le Régent pût les fournir de son propre bien. A quoi on ajoutoit, que les caves du Palais Royal étoient pleines d'or & d'argent, & que c'étoit-là où étoient assemblées les dépouilles du Royaume. Pures calomnies; ce Prince ne fut jamais de caractère à thésauriser, au contraire il donnoit à pleines mains, & son Fils a eu besoin d'économie pour payer la quantité prodigieuse de pensions dont il avoit chargé ses propres revenus. Il profita de sa Ré-

Régence pour établir ses Enfans, c'étoit son droit en qualité de tuteur du Roi, il avoit du moins la garde noble; & en qualité de Régent il n'étoit point comptable. Les Colbert, les Louvois, n'ont-ils pas profité davantage dans le maniment des Finances & des affaires? Les Emplois qu'il donna au Duc de Chartres, à ses deux Fils naturels le Chevalier d'Orléans & l'Abbé de Saint Albin, n'étoient point à charge à l'Etat; d'autres les auroient eues ou auroient pu les avoir. Eût-il été pere, s'il n'eût pas profité de la situation où il étoit pour leur faire du bien?

Sa pré-
voyance.

Le tems de la Majorité approchoit insensiblement. Son Altesse Royale étoit trop habile pour ne pas prendre les mesures nécessaires à se conserver la principale autorité. Dans ce dessein elle résolut de faire le Cardinal du Bois premier Ministre : depuis long-tems il en faisoit les fonctions; la difficulté étoit de lui en donner le titre & le rang. Ce Prince l'entreprit, & en vint à bout. Le premier pas qu'il falloit, étoit de l'introduire dans les Conseils. On n'ignoroit pas que le Chancelier & les Ducs & Pairs n'y
dus-

dussent faire de grandes oppositions; on résolut de les surmonter, d'en profiter même pour éloigner des Conseils ceux qu'on n'y voyoit pas volontiers. Toutefois, pour modérer le premier feu des Opposans, on lui opposa d'abord le Cardinal de Rohan que sa Naissance rendoit supérieur à la plupart de ceux qui devoient lui disputer le rang. Ce Cardinal ne faisoit presque qu'arriver de Rome, où il avoit assisté au Conclave pour l'élection d'un nouveau Pape : c'étoit à ses sollicitations que l'Archevêque de Cambrai devoit le chapeau. Pour l'engager à les employer efficacement, on l'avoit assuré d'une reconnoissance proportionnée à l'importance du service qu'il rendroit; on l'avoit même flatté, si on ne le lui avoit pas promis distinctement, de lui donner une très grande part dans le Gouvernement de l'Etat, on l'avoit fort pressé de hâter son retour. La manière dont on le reçut à son arrivée, lui fit tout espérer. On lui rendit les plus grands honneurs, jusque-là que son Altesse Royale le prévint par une visite; il fut admis dans les conférences secrètes. Quelque délié que soit

ce Cardinal, il donna dans le piège, & eut le chagrin de voir que dans ces promesses & ces distinctions on n'avoit point eu d'autre vûe que de se servir de lui pour faciliter l'entrée & préparer la place au Cardinal du Bois. Comment ce Prélat avoit-il pu s'imaginer que le Duc d'Orléans associât au Ministère quelqu'un, dont il ne fût ni maître ni tout à fait sûr?

Les Car-
dinaux
intro-
duits au
Conseil
de Ré-
gence.

Ce fut le huit de Fevrier millé sept-cent vingt-deux que le Cardinal de Rohan prit séance au Conseil de Régence, immédiatement après les Princes du Sang & avant le Chancelier & les Pairs du Royaume. Il étoit entré dans la sale du Conseil long-tems avant qu'il commençât, & s'étoit placé selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Le Duc de Noailles, le Maréchal de Villars, furent fort étonnés de cette innovation; le Chancelier qui arriva quelque tems après avec d'autres Seigneurs, le fut encore davantage. Tous se réunirent pour se plaindre, & alléguèrent que selon les Usages du Royaume les Cardinaux n'avoient aucun rang à la Cour. Monsieur le Régent, à qui on portoit ces plaintes, répondit qu'on

qu'on n'avoit qu'à protester ; mais qu'il ne falloit pas que cet incident empêchât le cours des affaires. On obéit, & le Conseil se tint à l'ordinaire. Le lendemain les Ducs & Pairs s'assemblerent chez le Chancelier : ils convinrent qu'ils présenteroient un Mémoire pour justifier leurs droits, & qu'ils n'assisteroient point au Conseil jusqu'à ce qu'on leur eût rendu justice. L'exemple des Cardinaux de Richelieu, de Mazarin, de la Rochefoucault, qui avoient joui de la préséance qu'on disputoit au Cardinal de Rohan, étoit la seule raison qu'il eût apportée pour soutenir son entreprise, & c'étoit à refuter cette raison qu'on s'appliqua particulièrement dans le Mémoire.

On y disoit, que ce n'étoit pas toujours par les exemples qu'il faut décider les contestations de cette nature, ^{Différends très vifs à ce sujet.} puisqu'ils prouvent quelquefois trop, & que sur ce fondement les Cardinaux pourroient prétendre de précéder les Princes du Sang, & n'auroient pour appuyer cette prétention qu'à alléguer les conférences de la Paix d'Arras, les Festins Royaux de mille cinq cent trente-neuf & mille cinq cent quarante-neuf,

neuf, les signatures de Contrâcts de mariage de François Second, de Louïs Treize, l'Assemblée des Notables en millé cinq cent cinquante-huit, & les Etats-généraux en mille six cent dix-neuf.

Après avoir montré qu'on ne doit pas se borner à des exemples, on prouvoit que pour cette décision il falloit s'arrêter aux Maximes de l'Etat qu'on reduisoit à trois ou quatre.

Premièrement. Le Roi doit être assisté dans ses Conseils par ceux que leur Dignité & leur serment obligent de le conseiller dans ses très hautes, très grandes, & très importantes affaires.

Secondement. Ceux qui sont revêtus de ces premières Dignités de l'Etat, ne connoissent rien au-dessus d'eux que le Roi & les Princes du Sang.

Troisièmement. Personne ne doit être admis dans les Conseils, qui ait déjà prêté serment à une autre Puissance.

Quatrièmement. Si cependant, par une distinction particulière & sans avoir égard aux conséquences qui en résultent, le Roi juge à propos d'y appeller

peller quelques personnes revêtues d'une Dignité étrangère, leur rang ne doit être qu'après les Conseillers nés de Sa Majesté dans les premières Dignités de l'Etat.

On disoit ensuite que Louïs Quatorze avoit senti de quelle conséquence il feroit de favoriser les idées des Cardinaux à cet égard ; qu'il avoit rendu aux Princes de son Sang le rang qu'on avoit usurpé sur eux, & conservé à la première Dignité de son Etat la préférence qu'on vouloit lui faire perdre ; & que même depuis la mort du Cardinal de Mazarin il n'en avoit plus admis dans les Conseils.

On concluoit enfin, que pour décider sur la contestation qui s'étoit élevée entre les Cardinaux, les Pairs, & les grands Officiers de la Couronne, il n'y avoit que deux moyens, ou les exemples, ou les maximes de l'Etat ; que les exemples prouvoient trop, puisqu'ils étoient autant contre les Princes du Sang que contre les premières Dignités du Royaume ; que si l'on s'en tenoit aux maximes, c'étoit à ces premières Dignités à précéder les Dignités étrangères.

Ce Mémoire étoit foible. Un exemple qui prouve le plus, prouve fans contredit le moins ; un exemple en matière de faits prouve toujours que la chose est faisable , à moins qu'on n'ait à opposer quelque Loi positive & formelle. Ces principes , qu'on traitoit de maximes , avoient été puisés dans les Ecrits publiés du tems de la fronde contre le Cardinal Mazarin. Ce qu'on appelle Principe, c'est ce qui prouve & n'a pas besoin d'être prouvé : il est une autre maxime en France bien plus constante par l'usage , c'est que la puissance Royale est absolue & ne reconnoît ni ne souffre aucune maxime qui la gêne. Quel inconvenient y auroit-il donc qu'il fût décidé, par exemple, que les Chevaliers de la Toison d'or précédassent les Chevaliers du Saint Esprit ? dès que le Cardinalat est une Dignité de l'Eglise Romaine, elle ne peut être regardée comme une Dignité étrangère par ceux qui sont de cette Eglise & qui lui sont soumis ; mais fût-elle une Dignité étrangère, empêcheroit-elle que le Roi ne se servît de ceux qui en feroient revêtus ?

Apparemment qu'on ne compta pas
beau-

beaucoup sur ce Mémoire , puis que le Chancelier & le Duc de saint-Aignan furent députés à son Altesse Royale pour lui représenter que sous le Regne de Louis Treize , lorsque le Cardinal de la Rochefoucault fut admis au Conseil & prit séance avant le Chancelier & les Ducs , le Connétable de Lesdiguieres avoit obtenu du Roi un Brevet , qui déclaroit que la préséance qu'avoit eue ce Cardinal ne tireroit à l'avenir à aucune conséquence contre les Parties intéressées ; que suivant cet exemple , on pouvoit leur accorder un pareil Brevet ; que par ce moyen facile & déjà pratiqué la contestation finiroit & n'auroit aucune suite fâcheuse. Monsieur le Régent goûta cet expédient & promit qu'après s'être fait instruire du fait , il accorderoit ce qu'on souhaitoit , supposé que le fait fût tel qu'on le lui avoit exposé.

Les deux Cardinaux qu'il consulta , lui apprirent que Louis Treize avoit à la vérité donné un Brevet tel qu'on le lui avoit dit ; mais qu'il l'avoit donné par pure complaisance pour le Connétable & sous condition expresse qu'il seroit tenu secret ; que le Connétable

n'ayant point observé la condition , le Roi s'étoit fait rendre le Brevet & l'avoit déchiré : ils ajouterent , que le Chancelier & les Ducs avoient grand tort de citer cet exemple , puisqu'il faisoit contre eux-mêmes , bien loin qu'il les favorisât le moins du monde.

Ce Prince , piqué qu'on eût voulu le surprendre & lui imposer , répondit séchement quand on vint lui demander ce Brevet , que s'ils le vouloient il leur en donneroit un , à condition qu'il le déchireroit le lendemain comme avoit fait Louis Treize. Les Députés repliquèrent , qu'ils le prioient de ne pas trouver mauvais qu'ils s'absentassent le lendemain du Conseil , & qu'ils prissent quelques jours pour se consulter.

Dès le lendemain vingt-deux de Février le Duc Régent introduisit le Cardinal du Bois dans le Conseil de Régence & le plaça auprès du Cardinal de Rohan. Le Maréchal de Villeroi & le Duc de Noailles accompagnerent le Roi jusqu'à son fauteuil & sortirent sur le champ de la Chambre du Conseil. Le Chancelier , les Ducs & les Maréchaux de France ne s'y rendirent point ; de
ma-

manière que le Conseil, ce jour-là, ne fût composé que des Princes du Sang, des deux Cardinaux, des Secretaires d'Etat, & des autres personnes qui ne pensoient point à disputer du rang. Le Duc de Noailles, homme de beaucoup d'esprit & d'un esprit assez mordant, rencontra le Cardinal du Bois au sortir de ce Conseil. & lui fit ce compliment: *Cette journée sera fameuse dans l'Histoire, Monsieur, on n'oubliera pas d'y marquer que votre entrée dans le Conseil en a fait désertter tous les Grands du Royaume.*

Le Duc d'Orléans & son Favori n'eussent pas été fâchés de la retraite de quelques-uns de ces Messieurs; mais ce concert général les chagrina. Le Prince eut plusieurs conférences avec le Chancelier & les Ducs; il alla même jusqu'à leur présenter une espèce d'ordre du Roi par écrit au lieu du Brevet qu'il leur avoit refusé: ne l'ayant pas trouvé tel qu'ils le souhaitoient, ils ne voulurent point l'accepter. Son Altesse Royale le déchira & le jeta au feu en leur présence; la plupart demanderent la permission de ne plus se trouver aux Conseils, ou s'excuserent

Disgrace
du Chan-
celier &
des Ducs.

après sous différens prétextes. On eût souhaité d'en détacher du moins quelques-uns : on s'adressa au Maréchal de Villeroi, comme à celui dont l'exemple pourroit en entraîner plusieurs, si on pouvoit le gagner. En vain Monsieur le Régent le pressa, l'exhorta, le pria même pendant près de deux heures, ce Doyen des Maréchaux de France tint ferme & déclara en termes précis qu'il ne pouvoit se séparer des autres, & qu'ainsi au premier Conseil il se mettroit sur un tabouret derrière le fauteuil du Roi, en qualité de Gouverneur de Sa Majesté, & non comme Membre du Conseil. Son Altesse Royale, choquée de ces résistances qu'elle ne jugeoit pas raisonnables, eût bien-tôt pris son parti. On pouvoit au Conseil se passer des Ducs & Pairs & des Maréchaux de France. Tous eurent défense de s'y trouver, & furent en même tems raïés de dessus la feuille des pensions; mais on ne pouvoit se passer du Chancelier, ou de quelqu'un qui le représentât; les Sceaux lui furent ôtés pour la seconde fois & donnés à Monsieur d'Armenonville, dont le caractère doux & complaisant assûroit qu'il ne
dis-

250A

6.10.16

PA 18645



M. FLEURIAUD D'ARMENONVILLE
GARDE DES SCEAUX.

disputeroit point le pas aux Cardinaux & qu'il n'embarrasseroit point dans les Conseils par ses oppositions & par ses réflexions. Monsieur le Régent & le Cardinal du Bois eurent raison de faire ce choix; ils avoient tous deux assez d'esprit & de lumières pour suppléer à ce qui pouvoit en manquer à ceux qui travailloient sous eux. La plupart des Ducs se retirèrent dans leurs Terres; le Chancelier suivit leur exemple, ayant été prié de s'y conformer.

A l'occasion de la disgrâce de ce Magistrat, le Maréchal de Villeroy, tout vieux courtisan qu'il étoit, je ne puis m'empêcher de le dire, parla bien indiscretement; il dit au Roi, du moins on le publia alors, *qu'on avoit fait tort au Chancelier de lui ôter les Sceaux, qu'il n'étoit point coupable, & que si lui Maréchal étoit encore en vie à la Majorité, il prendroit la liberté de faire souvenir Sa Majesté de les lui rendre.* Je le sais, il n'est point du tout probable que ce seigneur ait parlé de la sorte devant des témoins; mais il étoit vieux, il pensoit être inébranlable dans son Poste, & se croyoit tout permis. D'ailleurs le compliment qu'il fit

au nouveau Garde des Sceaux, étoit dans le même goût que ce que je viens de rapporter : *Je ne vous fais point de compliment*, lui dit-il publiquement lorsqu'il vint le saluer, *car je suis persuadé que vous devez avoir de la douleur de succéder à un homme comme Monsieur d'Aguesseau.*

Monsieur d'Armenonville fut installé au Conseil de Régence le premier jour de Mars. Il se plaça au-dessous du Cardinal du Bois ; & le Cardinal de Rohan étant entré quelque tems après, il recula encore pour lui faire place. Les Ducs & les Marêchaux persisterent dans leur prétention, & cette affaire demeura indécise jusqu'à ce que la Majorité eût fait supprimer le Conseil de Régence. C'étoit au fond un pur entêtement : pourquoi ne pas tolérer ce que leurs prédécesseurs avoient souffert sous les deux Regnes précédens, & ce qu'ils ont souffert depuis sous celui-ci ? le Chancelier, qui se fit exiler pour soutenir son rang, précède-t-il aujourd'hui dans les Conseils le Cardinal de Fleuri ? la différence du Roi majeur qui ordonne par lui-même & du Roi mineur au nom
duquel

duquel on ordonne ne sauroit justifier, parce qu'elle n'est point réelle, parce que, comme je l'ai déjà dit, l'autorité Royale n'est jamais mineure ni en tutelle; & on ne peut que louer le Duc d'Orléans de n'avoir jamais souffert cette distinction.

Au milieu de cette Division tout étoit en joie dans le Royaume & dans la Capitale; l'arrivée de l'Infante en étoit le motif. Rien de plus magnifique que la réception qu'on lui fit, rien de plus superbe que les fêtes qui se donnerent aux Thuilleries & à l'Hôtel de ville. Malgré la misère publique, on avoit fait dans les Provinces par où cette Princesse avoit passé, les mêmes efforts pour témoigner la joie vive & sincère que causoit cette Alliance. La piété y eût aussi part; on chanta un *Te Deum* en action de graces, où le Roi & toute la Cour assisterent. La Lettre de Sa Majesté au Cardinal de Noailles contenoit en abrégé les justes raisons de l'allégresse publique, en même tems qu'elle approuvoit toutes les autres négociations du Régent. „ L'Infante d'Espagne est arrivée dans ma Cour (disoit Sa Majesté)

„ té) & j'en ai la joie la plus vive
 „ que mon cœur ait encore ressentie.
 „ Mon mariage avec cette Princesse
 „ réunira les deux Branches descen-
 „ dues du Roi mon Bisayeul, & par-
 „ là je remplirai les plus doux souhaits
 „ que ce Monarque eût pu former.
 „ Ce qu'il y a de plus heureux, & ce qui
 „ me touche le plus sensiblement, c'est
 „ que cette union, qui affermit la puis-
 „ sance de mon Etat & celle d'Espa-
 „ gne, ne cause point de ces allarmes
 „ politiques & de ces jalousies cruelles
 „ qui font répandre tant de sang, &
 „ qu'au contraire toute l'Europe ap-
 „ plaudit sincèrement & ratifie en
 „ quelque sorte le Traité de mon ma-
 „ riage. Tout ce qui s'est fait sous
 „ mon Règne n'a eu pour objet que de
 „ lier tellement les Puissances entre el-
 „ les, qu'il en résultât la tranquillité géné-
 „ rale, & que le bonheur des diffé-
 „ rens Peuples fût un bonheur com-
 „ mun dont les uns ne pussent jouir
 „ sans les autres.

„ Comme le souverain Maître des
 „ Rois n'est pas moins appelé le Dieu
 „ de la Paix que le Seigneur des Ar-
 „ mées, j'ai cru qu'il étoit nécessaire

„ de

„ de lui rendre graces d'un évenement si propre à assurer la tranquillité publique ". Ce mariage pourtant ne s'est point accompli, & un des premiers soins de celui qui succéda à l'autorité du Duc d'Orléans, fut de le rompre.

Le rétablissement des Jesuites à la Cour, qui arriva en ce tems-là, fit autant de bruit qu'auroit pu faire l'évenement le plus important. L'Abbé de Fleuri auteur de l'Histoire ecclésiastique, que Monsieur le Régent avoit fait Confesseur du Roi parce qu'il n'étoit ni Janséniste, ni Moliniste, ni Ultramontain, accablé d'années & d'infirmités demanda à être déchargé de cet Emploi. Ce Prince y consentit, & nomma pour le remplacer le Pere de Linieres qui occupe encore aujourd'hui ce Poste si envié. Ce Jesuite étoit depuis quelques années Confesseur de Madame; son caractère doux & tranquille, & peut-être son génie borné, déterminèrent à ce choix. Il n'avoit point du tout brillé dans sans Compagnie; les hautes Sciences, la prédication, n'avoient point été de sa portée ou de son goût. Après avoir été

Rétabli
sément
des Je-
suites à
la Cour.

pro-

procureur dans quelques Collèges, il parvint à ce même emploi dans leur maison professe de la rue Saint-Antoine. Là il se fit des amis, & fut gagner l'amitié du Pere de la Chaize, qui le plaça auprès de Madame.

Le Public, étonné de cette nomination imprévûe, chercha à en deviner la cause. Il passa pour constant que ç'avoit été un article convenu entre le Pere d'Aubenton Confesseur du Roi d'Espagne & le Duc d'Orléans, pour récompense des soins que ce Jesuite s'étoit donnés pour faire réussir la négociation du double mariage. L'intrigue de cette Société, son attention infatigable à profiter des occasions de se soutenir, de s'élever, rendoit cette conjecture probable, & l'intérêt que prit dans la suite Philippe Cinq à donner du crédit au nouveau Confesseur de Louis Quinze, la fit regarder comme certaine. Cette nomination cependant pouvoit avoir d'autres motifs. On étoit tout à fait déclaré contre le Parti qu'on ne pouvoit soumettre, le Roi avançoit en âge, l'inquietude du Pape sur les sentimens futurs de ce Prince étoit extrême, & ne pouvoit être calmée qu'en

qu'en voyant un Jésuite auprès de lui : en falloit-il davantage pour déterminer son Altesse Royale au parti qu'elle prit ?

Il est facile de s'imaginer le chagrin que causa aux Appellans & à ceux qui pensoient comme eux, l'élevation subite de leurs mortels ennemis. Ils la regarderent comme le coup le plus accablant qu'on eût à leur porter ; mais je ne crois pas que personne eût pu prévoir jusqu'où ce chagrin porteroit le Cardinal de Noailles. Ce Prélat en cette occasion oublia sa sagesse, sa modération ; il se conduisit comme il n'est jamais permis à un homme en place de se conduire, & fit des démarches qui jusqu'à lui n'avoient point eu d'exemple : je ne suis ni Janséniste ni Moliniste, mais fussai-je Janséniste, je penserois & je dirois la même chose.

Le Pere de Linieres alla, comme il le devoit, présenter ses respects à son Eminence & lui demander ses pouvoirs. Elle étoit pour lors à Conflans, où une extinction de voix la retenoit depuis quelque tems. Lorsqu'on annonça le Confesseur du Roi, elle dit d'un ton aigre, *Ab ! c'est le Pere de Linieres, eh bien qu'il entre ;* & sans lui donner

ner le tems de parler, elle lui dit avec beaucoup de vivacité, *Vous demandez des pouvoirs, mon Pere, je ne puis vous en donner, & je suis bien aise de vous notifier en personne que je vous défens de confesser le Roi. J'aurois bien des raisons à vous apporter de mon refus; mais je suis maintenant trop enrhumé.* La Maréchalle de Noailles sa belle sœur, qui n'étoit point enrhumée, prit la parole & dit à ce Jesuite toutes les duretés qu'une femme en colère est capable de dire. On m'avoüera que le dépit seul pouvoit dicter ces discours, & que le Cardinal, moins âgé & plus maître de lui même, n'auroit pas parlé de la sorte, & auroit senti que le choix du Souverain est toujours respectable, que c'est manquer à ce qu'on lui doit que de mépriser & d'insulter ceux qu'il honore. Après tout, un mouvement de chagrin peut saisir l'homme le plus sage & le dominer quelques momens; mais le Cardinal de Noailles s'y livra absolument. Il refusa avec opiniâtreté au Duc Régent & au Roi-même les pouvoirs pour ce Jesuite; en quoi il étoit d'autant plus blâmable, qu'il ne pouvoit ignorer les mesures qu'on pouvoit

voit prendre pour obtenir d'ailleurs ce qu'il refusoit. Les prétextes qu'il prit pour justifier sa conduite, étoient aussi frivoles qu'elle étoit insoutenable. Il écrivit une longue Lettre à son Altesse Royale, où il entreprenoit de prouver que sa conscience ne lui permettoit pas de consentir qu'un Jesuite confessât le Roi, dont le salut lui étoit si cher, c'étoit-à-dire qu'il ne s'intéressoit guères à celui du Prince à qui il écrivoit, & de Madame; puisqu'il souffroit que tous deux se confessassent à des Jesuites. Sa Lettre fut soutenue d'un Ecrit qu'il eut grand soin de répandre, qui prouvoit en général qu'un Evêque ne pouvoit sans peché souffrir que ces Peres administraient le Sacrement de Pénitence. Si l'Université eût été libre, elle n'auroit pas manqué d'autoriser cette décision de son suffrage.

On peut bien juger que de semblables Ecrits ne firent pas beaucoup d'impression. Le Pere de Linieres alla demeurer à Pontoise, qui étoit de l'Archevêché de Rouën, & le Roi alla à Saint Cyr situé sous l'Evêché de Chartres, où ce Pere le confessa. On obtint aussi un Bref du Pape, qui permettoit.

mettoit au Roi de se choisir un Confesseur approuvé de l'ordinaire, & qui déclaroit que Sa Majesté n'étoit d'aucun Diocèse en particulier. Peu à peu les scrupules de son Eminence se calmerent, & voyant que le mal étoit sans remède, il crut qu'en conscience il pouvoit abandonner le Roi à son mauvais sort.

Il faut pourtant avouer que ce Cardinal eût la consolation de voir qu'un Jésuite à la Cour déplaisoit fort. Le Pere de Linieres essaya plus d'un compliment disgracieux. La Princesse de Conti, première Doüairière, qui avoit félicité les quatre Evêques sur leur Appel & déclaré qu'elle y adhéroit, le reçut fort mal. Madame l'Abbesse de Chelles, qui se trouva pour lors au Val-de-grace, pour toute réponse à un long compliment lui dit, *Mon Pere, puisqu'il falloit nécessairement que ce fût un Jésuite qui fût Confesseur du Roi, j'aime autant que ce soit vous qu'un autre ; mais je ne puis vous dissimuler que je suis fâchée de voir un Jésuite dans cette place, car vous devez savoir que je n'aime pas votre Compagnie, je la crains pourtant un peu ;*
vous

vous voyez que je suis bonne Françoisse. Tout le monde ne pensoit pas d'une manière si outrée; mais au fonds personne n'approuva le rétablissement de la Société, ses amis-mêmes n'y applaudirent point. L'abus qu'ils avoient fait de la confiance de Louis Quatorze, la fierté qu'elle leur avoit inspirée, leur politique intrigante, leur esprit de domination, inspiroient ces sentimens; en effet, quelle nécessité qu'il y ait un Jesuite à la Cour? un particulier, qui n'auroit point de Communauté dont il embrassât les querelles & les sentimens, n'y conviendrait-il pas davantage?

Clément onze avoit raison de dire, ^{Intrigue,} que si on ne contenoit l'ambition des ^{des Je-} Jesuites ils monteroient sur le pinacle ^{suites.} du temple. Ces Religieux, non contents d'être rétablis dans un Poste qu'ils croyoient avoir perdu pour toujours, firent leurs efforts pour que le nouveau Confesseur fût sur le même pied qu'avoient été du tems du feu Roi les Pères de la Chaize & le Tellier. Il en est à peu près du Confesseur du Roi comme du Chancelier: si ce dernier n'a pas les Sceaux, sa place est plus honorable qu'utile, & son autorité ne répond

guè-

guères à la prééminence de son rang ; de même , si le Confesseur n'a point la feuille des Benefices , son Poste , tout distingué qu'il est , ne lui donne qu'un pouvoir fort borné , & son crédit ne peut être que médiocre. Avoir la feuille des Benefices , c'est avoir en un sens la disposition de tous les Benefices du Royaume , comme le Ministre de la Guerre a en sa disposition la plupart des Emplois militaires , avec cette différence , que la feuille des Benefices donne bien plus de rapports , parce que leur multitude & leur importance mettent en état d'obliger un plus grand nombre. C'étoit donc la distribution des Benefices que les Jesuites ambitionnoient , sans quoi ils comptoient pour rien le Poste distingué de Confesseur du Roi.

Pour l'obtenir , ils s'adresserent au Roi d'Espagne. Ils lui représenterent que le Parti des Appellans , malgré ce qu'on avoit fait pour l'abbattre , étoit encore extrêmement puissant ; que le principal moyen de le détruire étoit d'éloigner des Benefices les Ecclesiastiques qui en faisoient la force & en étoient le soutien ; que cette attention demandoit un grand zèle & une con-

noit-

noissance exacte de ceux qui y prétendoient ; qu'un particulier tel qu'il pût être ne pouvoit être instruit de ce détail comme un Jesuite ; à qui ses confreres répandus dans tout le Royaume ne laisseroient rien ignorer ; que pour le zèle on devoit être assuré qu'on n'en trouveroit point ailleurs de plus actif & de plus ardent. Toute la Société se mit en mouvement pour faire valoir ces représentations , & le Nonce du Pape les appuya fortement. Le Pere de Linieres , dit-on , ne fut point auteur de cette intrigue , il ne fit que s'y prêter ; ce fut le Pere Lallemand , dont je crois avoir déjà parlé , intime ami du défunt Pere le Tellier & chef de son Conseil secret. Ceci mérite d'être développé , & je ne crois pas qu'on me sache mauvais gré de la digression que je vais faire.

Louis Quatorze ayant trouvé bon , Conseil quoique cela ne convint guères , de fai-
 re de son Confesseur un de ses princi-
 paux Secretaires d'Etat & de lui en-
 attribuer le rang & les honneurs , ce-
 lui-ci se fit un Conseil. On juge bien
 qu'il ne le composa que de Jesuites : les
 procureurs des différentes Provinces
 que

que ces Peres ont en France & qui résident à Paris, en furent ; chacun étoit chargé de faire le rapport de ce qui concernoit sa Province. Il y joignit, à son choix, quelques-uns de ceux qui avoient eu le bonheur de lui plaire. C'étoit dans ce Conseil secret & monachal qu'on faisoit le Procès à tous les Ecclésiastiques de France, & qu'on décidoit de leur fortune sur les informations furtives dressées par les seuls Jesuites. Dès qu'on avoit quelque ami dans ce Conseil on étoit sûr d'obtenir ce qu'on souhaitoit ; témoin Mademoiselle de Monchi, Religieuse d'Avennes proche d'Arras, qui à l'âge de dix-neuf ans fut faite Abbessé par le crédit du Frere Watblé, qui avoit été autrefois domestique de son pere ; témoin un Religieux Prémontré, qui à la recommandation d'un Jesuite ami du Secretaire du Pere de la Chaize, fut nommé Abbé avant que le procès de l'élection fût arrivé en Cour, & cela pour prévenir la demande qu'on savoit que Monseigneur devoit faire en faveur d'un Religieux ; témoin les quatre fils & une fille d'un charron du Cambresis, qui par le moyen d'un Jesuite

suite qui les avoit pris en affection, furent mis à la tête des principales Abbayes de Flandres.

L'article sur lequel on insistoit particulièrement dans ce Conseil, étoit l'attachement des postulans pour la Société : si on étoit tant soit peu soupçonné d'en manquer, on étoit sûrement exclu, quelque naissance, quelque mérite qu'on eût d'ailleurs. C'étoit-là la source de son grand crédit, c'est ce qui lui attiroit une foule d'adorateurs, si je puis user de ce terme, c'est ce qui contraignoit les personnes les plus qualifiées à s'abaisser jusqu'à lui faire la cour. La joie qu'eut le Public de sa chute, le chagrin qu'il témoigna de son rétablissement, durent bien faire sentir qu'elle s'étoit fait plus d'ennemis que d'amis, & que ce n'étoit que sa seule opposition au Jansénisme qui l'avoit rendue odieuse.

Le Pere de la Chaize étoit très adroit courtisan ; mais fort modéré. Il aimoit sa Compagnie ; mais il ne l'aimoit pas jusqu'à se faire persécuteur de ceux qui ne lui étoient pas dévoués. Il eut toujours de grands égards pour ceux que leur naissance mettoit en

droit d'aspirer aux places importantes. Le Conseil qu'il se fit, fut de son caractère : c'est pourquoi le Pere le Tellier & ceux qui lui ressembloient n'y purent jamais entrer. Celui-ci lui ayant succédé, donna sa confiance à ce qu'il y avoit de plus intrigant, de plus remuant, parmi ses confreres ; c'étoient les Peres Doucin, Daniel, Lallemand, tous trois Normands comme lui , & un nommé le Pere Germon, fort considéré de Monsieur Desmarets, des enfans duquel il avoit été précepteur. Ces quatre hommes dangereux, pour perdre le Cardinal de Noailles qu'ils n'aimoient pas, exciterent dans l'Etat la funeste querelle qui le divise encore, & forcerent ce Prélat à se déclarer hautement pour un Parti qu'il aimoit, mais pour lequel il n'auroit jamais eu que quelques ménagemens, si on ne l'avoit poussé à bout. Ce qu'ils firent dans l'Etat, ils le firent à proportion dans leur Compagnie ; ils s'en rendirent les maîtres, persécuterent tous ceux qui ne se déclarerent pas hautement pour eux : ce n'étoient que cabales, qu'intrigues ; de manière que le Duc d'Orléans , en mille sept cent dix-

dix-neuf fût obligé d'employer l'autorité Royale pour faire exécuter les ordres de leur Général.

Philippe Cinq, sollicité de toutes parts par les intrigues du Pere Lallemand, se laissa engager à faire la démarche délicate qu'on lui demandoit en faveur de la Société. Il écrivit à Monsieur le Régent, à qui il répéta toutes les raisons qu'on lui avoit alléguées pour le déterminer à cette demande si extraordinaire. Dès que ce Prince eut reçu la Lettre de Sa Majesté Catholique, il la communiqua au Cardinal du Bois : ils furent également indignés des prétentions excessives de ceux qui avoient attiré cette puissante recommandation ; sans tout ce qu'on avoit fait pour surmonter la résistance du Cardinal de Noailles, sur le champ ils auroient nommé un autre Confesseur. Le Cardinal du Bois surtout entra dans une espèce de fureur, & jura à sa manière qu'ils s'en repentiroient. Les ennemis de la Constitution, les Benedictins sur-tout, profitèrent de sa juste indignation : on arrêta les coups dont on étoit prêt de les accabler, & les Jesuites furent déli-

Juste indignation du Cardinal du Bois contre les Jesuites.

vrés par la mort d'un ennemi qui avoit résolu de les abbaissier, autant qu'ils avoient voulu s'élever.

Disgrâce
du Ma-
rêchal de
Villeroi.

A peine étoit-on revenu de la surprise qu'avoit causée la nomination d'un Jesuite pour Confesseur du Roi, qu'un autre événement, plus singulier encore & moins attendu, attira l'attention, & fit pendant quelques jours oublier tout le reste ; ce fut la disgrâce & l'exil du Marêchal de Villeroi. Monsieur le Régent avoit dit publiquement qu'il étoit tems d'instruire Sa Majesté des affaires & des secrets de son Etat, & qu'il se chargeroit lui-même de ce soin ; il s'en étoit même expliqué en particulier au Marêchal de Villeroi, & lui avoit dit qu'il alloit commencer à travailler tous les matins avec le jeune Monarque. Il voulut commencer le dixième d'Août, & se rendit à ce dessein dans l'appartement du Roi. Le Duc de Bourbon, le Comte de Clermont, l'ancien Evêque de Fréjus, y étoient. Le Duc d'Orléans pria le Roi de vouloir passer dans son cabinet, disant qu'il avoit quelque affaire à communiquer à Sa Majesté qui demandoit qu'il fût seul avec elle. Le Duc de Bourbon & les autres

autres

368A
N. XII.



M. LE MARECHAL DE VILLEROY.

6.10.16
PA 18.645

autres seigneurs se retirèrent, il n'y eut que le Maréchal de Villeroi qui voulut suivre le Roi. Monsieur le Régent répéta qu'il falloit qu'il fût seul avec Sa Majesté. Le Maréchal persista & prétendit qu'en qualité de Gouverneur du Roi il ne devoit point perdre Sa Majesté de vûe. Son Altesse Royale se retira, & dit au Roi qu'il attendroit une autre occasion pour lui parler.

Quelque hauteur qu'il parût dans ce procedé du Maréchal de Villeroi, il étoit autorisé par ce qui étoit arrivé à son pere, qui avoit aussi été Gouverneur de Louis Quatorze. Anne d'Autriche, Régente du Royaume, avoit un jour quelque chose de particulier à communiquer au Roi son Fils, le Maréchal de Villeroi par respect avoit voulu se retirer, mais cette Princesse l'avoit retenu en lui disant, *Demeurez, Monsieur, puisque je vous ai confié l'éducation du Roi mon Fils, il n'y a point de secret pour vous, & vous ne devez jamais perdre sa personne de vûe.*

Cet exemple, qui fut apparemment cité au Duc d'Orléans, ne l'empêcha pas d'être infiniment choqué de la

conduite du Maréchal de Villeroi ; il la prit pour une insulte atroce , d'autant plus , que peut-être il la regarda comme un effet des horribles soupçons dont on avoit prévenu le Public à son égard. Piqué d'ailleurs contre ce Maréchal , qui souvent s'étoit exprimé en termes peu mesurés sur certains événemens de la Régence , malgré tout ce qu'on en pourroit dire & penser , prit sur le champ la résolution hardie de le retirer d'auprès du Roi & de donner son Poste au Duc de Charost. En effet , sur les trois heures après midi étant venu de lui-même , ou ayant été mandé pour parler à son Altesse Royale , le Marquis de la Fare lui dit que Monsieur le Régent ne pouvoit lui parler ; au même tems le Marquis d'Artagnan , Commandant des mousquetaires gris , lui remit une Lettre de cachet contenant un ordre de se rendre à son Duché de Villeroi qui n'est qu'à dix lieües de Paris. Ce Maréchal , qui n'auroit jamais cru qu'on pût prendre une pareille résolution à son égard , fut étrangement surpris ; il répondit toutefois qu'il obéiroit , mais-qu'il souhaitoit fort de parler auparavant à son Al-

Altesse Royale, à qui il avoit à communiquer des affaires de la dernière importance. Ce Prince lui fit répondre qu'il n'avoit pas le tems de l'entendre. On le fit monter dans une chaise de poste avec Monsieur de Libois, gentilhomme ordinaire du Roi; les Marquis de la Fare & d'Artagnan, à la tête des Gardes du Duc d'Orléans, le conduisirent jusqu'à Sceaux, où se trouvèrent des détachemens de mousquetaires qui le menerent à Villeroi. Le lendemain il reçut un nouvel ordre de se rendre dans son Gouvernement du Lionnois.

Cette disgrâce répandue dans Paris y causa une grande consternation. Les idées fâcheuses qu'on avoit eues à la mort du Dauphin, de la Dauphine, & du Duc de Bretagne, se réveillèrent; on se rappella ce qu'on avoit publié depuis la Régence que ç'avoit été aux soins du Maréchal qu'on avoit dû la conservation du Roi; presque tout le monde se disoit en secret que c'en étoit fait, & que la cérémonie du Sacre se feroit pour un autre. Discours insensés & pleins de témérité, qui seront éternellement la honte des François; puisque, ayant ces idées, aucun n'entre-

prit de détourner le malheur qu'ils déploreroient d'avance.

Le Ré-
gent se
justifie.

Quoique Monsieur le Régent dût être accoutumé à ces bruits extravagans, & qu'il les méprisât souverainement, il crut devoir instruire le Public des motifs qui l'avoient déterminé à faire ce qui étonnoit si fort; du moins on lui attribua une espèce d'Apologie de sa conduite. „ Quoique „ l'autorité Royale (disoit ce Prince, ou „ celui qui parloit par son ordre) ne „ soit comptable qu'à Dieu de ses dé- „ cisions & de l'exécution de ses pro- „ jets, cependant les Rois & les Dé- „ positaires de leur puissance veulent „ bien quelquefois par bonté manifester „ les raisons qui les font agir. Il est „ certaine circonstance où la sages- „ se les sollicite de renoncer à leurs „ Droits, pour confondre les mal-inten- „ tionnés & ne pas scandaliser les foi- „ bles. Telle est la conjoncture présente. „ Il seroit bien triste qu'à l'occasion de „ l'ordre que le Maréchal de Villeroi „ vient de recevoir d'aller à son Gou- „ vernement, le Public pût soupçonner „ son zèle & sa fidélité pour son mai- „ tre. Il faut rendre justice à la droi- „ ture

„ ture de ses intentions ; mais en même
 „ tems il faut avouer que ce Gouver-
 „ neur présumoit trop de la dignité de
 „ son Emploi. Il affectoit un certain
 „ air d'indépendance que l'autorité sou-
 „ veraine & ceux qui en sont dépositaires,
 „ ne doivent point tolérer : ses
 „ prétentions ne convenoient ni à Sa
 „ Majesté ni à l'honneur des Princes
 „ du Sang ; il vouloit pour ainsi dire
 „ s'élever un trône particulier pour
 „ s'opposer à la Régence, comme si
 „ l'autorité Royale pouvoit être divi-
 „ sée. Sans toutes ces indiscretions
 „ qui n'attaquent pas la probité du
 „ Maréchal, nous aurions encore la sa-
 „ tisfaction de le voir auprès du Roi ;
 „ mais les bonnes intentions ne suffi-
 „ sent pas dans les places importantes ,
 „ il faut savoir mesurer ses démarches
 „ & se soumettre à l'esprit d'un Gou-
 „ vernement qui ne se propose que la
 „ gloire du Roi & le bonheur de ses
 „ Sujets“.

Une circonstance qui accompagna
 l'enlèvement du Maréchal de Villeroi,
 & que le Duc d'Orléans n'avoit ni dû
 ni pu prévoir, lui causa un vrai cha-
 grin. L'ancien Evêque de Fréjus Pré-

cepteur du Roi, ayant appris ce qui venoit d'arriver, jugea à propos de se retirer aussi à cinq ou six lieues de Paris, & d'abandonner son Eleve. Peut-être qu'il craignoit son renvoi & qu'il vouloit le prévenir, peut-être aussi vouloit-il persuader qu'il n'avoit aucune part à l'éloignement du Maréchal. On savoit pourtant qu'ils n'étoient pas fort amis, & que par tendresse pour le Roi, il ne vouloit point de concurrent dans son amitié: cette retraite disoit beaucoup, & apparemment plus qu'il ne vouloit qu'elle dît. Son Altesse Royale le comprit, & c'est ce qui la chagrinoit. Dans ce moment d'inquiétude, le Lieutenant de Police, c'étoit le second fils du feu Garde des Sceaux à qui il fit part de sa peine, lui donna un excellent conseil, c'étoit de faire semblant d'avoir sù ce départ précipité, & d'envoyer en même tems un ordre positif & absolu au Prélat de revenir sur le champ: il n'étoit plus tems, Monsieur le Régent s'étoit déjà plaint à d'autres. L'ordre fut envoyé, & il fut promptement exécuté; ce qui fit d'autant plus de plaisir, que le Roi pleuroit & se dépitait jusqu'à casser
des

des vitres & ne vouloir ni manger ni dormir, se voyant privé des deux personnes à qui il étoit accoutumé.

Le Roi n'étoit plus à Paris quand ce que je viens de raconter arriva, peut-être fut-ce un bonheur; du moins les Parisiens disoient hautement, qu'ils n'eussent pas souffert tranquillement qu'on lui eût ôté son Gouverneur. Après tout, ce coup d'autorité étoit nécessaire. La défiance qu'avoit marquée le Maréchal de Villeroi, sous prétexte de faire son devoir & de maintenir ses droits, étoit une injure qu'on ne pouvoit dissimuler: la laisser impunie, c'eût été en quelque sorte s'avouer coupable & la justifier; la punir, c'étoit au contraire prouver la droiture de ses intentions & se mettre en état de faire voir par l'événement que les bruits répandus des prétendus soins du Maréchal de Villeroi n'avoient d'autre source qu'une haine effrénée. En effet, rien n'a mieux montré que ce changement de Gouverneur, combien étoient mal fondées les inquiétudes extraordinaires où l'on étoit sur la conservation du Roi. C'étoit pourtant risquer beaucoup; car si ce Prince fût

mort après ce changement , dans la disposition où l'on étoit, n'eût-on pas cru qu'il n'avoit été fait que par les plus coupables intentions? c'étoit donc exposer sa gloire & son honneur pour les sauver. De plus, le Roi n'étoit plus si enfant, il étoit capable de sentiment & même de ressentiment; s'il eût parlé en maître & qu'il eût dit absolument qu'il vouloit qu'on lui rendit son Gouverneur, n'auroit-il trouvé personne pour l'appuyer? un prétexte d'obéir au Roi n'eût-il pas été une raison suffisante aux ennemis personnels de Monsieur le Régent & à ceux qui étoient mécontents de son Gouvernement, de s'élever contre lui? mais l'intrépidité faisoit une grande partie du caractère de ce Prince, & on a dû remarquer cent fois en lisant cette Histoire, que la crainte ne l'a jamais détourné du parti qu'il avoit cru devoir prendre.

Le Cardinal du Bois déclaré premier Ministre.

Enfin le Cardinal du Bois recueillit tout le fruit qu'il pouvoit esperer de la confiance de son maître & de l'attachement, ou plutôt de la passion qu'il avoit pour sa personne & pour ses intérêts, & je puis le dire aussi, la récompense

penſe de ſon mérite & de ſes travaux. Le vingt-deuxième d'Août il fut déclaré premier Miniſtre. Cette déclaration n'ajouta guères à ſon pouvoir; mais elle le rendit plus éclatant, ſoit qu'elle le remplit d'une nouvelle ardeur, ſoit qu'alors on ne doutât plus qu'il ne fût l'auteur de tout ce qui ſe faiſoit. La Paix affermie par des Traités ſolides & par des Alliances avantageuſes, le Parlement dompté & humilié, les Grands ſoumis, ceux qui pouvoient embarrasſer écartés, lui laiſſerent la liberté de donner tous ſes ſoins au rétabliſſement des Finances & aux affaires de la Religion.

Par rapport aux Finances, il fit donner quantité d'Arrêts, dont le but principal étoit d'éteindre les Billets liquidés, c'eſt-à-dire réduits plus ou moins ſelon que les porteurs avoient pu juſtifier leur origine. Celui de ſes Arrêts qui fit le plus de bruit, rétabliſſoit le Droit annuel, ou la Paulette. Henri Quatre l'avoit mis en uſage pour ſe décharger d'une partie des gages qu'il payoit aux Officiers de Juſtice, en déclarant leurs Charges héréditaires moyennant une certaine ſomme modi-

Son ap.
plication
aux Fi-
nances.

que qu'ils payeroient tous les ans, sans pourtant y contraindre personne. Cette imposition, qui au fonds étoit une grace plutôt qu'une vexation, fut reçue avec joie, & on s'y soumit avec empressement; & on a vû plus d'une fois, que rien n'allarmoît davantage les Parlemens & les autres Cours de Justice que la menace de supprimer ce Droit. En mille sept cent dix, qui fut l'année la plus critique du Regne de Louis Quatorze, il fut ordonné de racheter le Droit de Paulette; de manière que les Charges étoient héréditaires & que l'annuité ne se payoit plus. Le Cardinal du Bois regarda ce rachat & cet amortissement comme une contribution que les Sujets les plus aisés de l'Etat avoient dû lui fournir dans des besoins aussi pressans qu'ils l'étoient alors; il jugea que la lésion étoit énorme par rapport aux intérêts du Roi, & que les treize années que les Officiers n'avoient rien payé, les dédommageoient suffisamment de ce qu'ils avoient avancé. Cet Arrêt trouva dans le Parlement de grandes oppositions: on avoit même résolu de faire des remontrances au Roi; mais deux Lettres

tres de Jussion réitérées coup sur coup firent comprendre que l'obéissance étoit le seul parti qu'on avoit à prendre, à moins qu'on ne voulût éprouver quelque chose de pire que la translation & l'exil. On ne menaçoit de rien moins, non par les Lettres de Jussion, mais par les bruits qu'on faisoit répandre, que de diminuer la trop grande étendue du ressort du Parlement de Paris extrêmement à charge aux Sujets du Roi, qui du fonds de l'Auvergne & du Lionnois sont obligés de se transporter à grands fraix dans la Capitale. Ce moyen seroit effectivement le plus efficace qu'on pût employer pour affoiblir la puissance de cette Compagnie, si elle venoit à en abuser.

Le Cardinal Ministre, aussi absolu que l'avoit jamais été le Cardinal de Richelieu, mit en œuvre un autre moyen d'éteindre promptement une partie considérable des dettes de l'Etat. Il demanda un secours à ceux qui avoient fait des fortunes considérables & subites dans le Commerce du papier, c'est-à-dire qu'il leur imposa une Capitation extraordinaire, proportionnée à leurs gains, & payable en remises sur

l'Hôtel de ville de Paris , rentes Provinciales , certificats de liquidation , & autres Effets Royaux non annullés. Dans cette taxe on ne comprenoit que les personnes connues par les Régîtres de la Banque pour avoir eu grand nombre d'Actions qu'ils n'avoient point présentées au *Visa* , & ceux qui d'une condition abjecte , d'une fortune médiocre , étoient passés tout d'un coup à une fortune considérable. Cette imposition étoit d'autant plus juste qu'elle étoit le seul moyen de faire supporter à la plupart de ceux qui s'étoient enrichis dans les variations du papier , leur part de la contribution proportionnelle aux dettes de l'Etat , dont ils étoient tenus plus que personne , & dont autrement ils auroient été tout à fait exempts pour avoir eu l'adresse de ne conserver aucuns Effets Royaux & de les répandre à tems dans le Public.

Son Eminence , pour se débarrasser de l'importune affaire du papier & pour faire perdre de vûe un objet si odieux , régla que les Commissaires députés pour le *Visa* & la liquidation cesseroient d'en faire les fonctions , à commencer du jour-même de la publication

cation de l'Arrêt; qu'il ne seroit plus admis aucune remontrance contre les liquidations faites; & que tous propriétaires ou porteurs d'Effets visés seroient tenus de les remettre dans un certain tems aux personnes nommées pour les recevoir; que les particuliers qui avoient fourni les Principaux des constitutions de rentes sur la Compagnie des Indes, dont les contracts avoient été représentés au *Visa*, pourroient en consentir l'extinction & en retirer le certificat de liquidation, sans qu'il fût besoin du consentement de ceux sur la tête desquels lesdites constitutions avoient été faites, ou qui pourroient avoir intérêt à la jouissance; que cependant il seroit fait emploi du montant des certificats en rentes viagères sur les Aides & Gabelles sous les mêmes noms & aux mêmes conditions. Il fut encore réglé, qu'après un mois qu'on accordoit encore aux particuliers pour retirer leurs déclarations & les titres & Actes par eux fournis & pour justifier l'origine de leurs effets, ces papiers qu'on n'auroit pas retirés, seroient brûlés: enfin on promit que Sa Majesté prendroit les Actions liquidées

sur

sur le pied de cinq mille livres l'Action en paiement de la Capitation extraordinaire. Ceux qui étoient au fait de ces affaires, furent obligés d'avouer, vû la triste situation où la Banque avoit réduit les choses, que rien n'étoit plus juste & plus judicieux que ces arrangemens.

Ce n'étoit pas assez que de payer les dettes du Roi & de délivrer le Public de papier, il falloit de l'argent; le Sacre qui approchoit en devoit consumer beaucoup. L'unique moyen d'en avoir, c'étoient de nouvelles impositions ou le renouvellement des anciennes. Quoique le Parlement de Paris eût déclaré qu'en tout tems & en toute occasion le Roi seroit supplié de diminuer les Impôts, on rétablit le plus onéreux & le plus désagréable de tous, savoir le Contrôle des Actes de Notaires & Insinuations.

Aux affaires de la Religion.

Pour ce qui regarde la Religion, son Eminence continua à se déclarer fortement contre les Appels & les Appelans. La Sorbonne ne faisoit presque pas une démarche qui ne fût réglée par les ordres du Ministre, & les Molinistes y dominèrent plus encore que n'a-

n'avoient fait les Appellans au commencement de la Régence. Le zèle du Cardinal pénétra jusque dans les Maisons religieuses ; le Chapitre général des Chartreux eut ordre de recevoir la Constitution & de ne mettre ni de laisser en charge aucun Appellant ; les Chanoines de Saint Victor, qu'on accusoit de choisir leurs sujets dans la Communauté des Gilotins & autres de même espèce , furent fort inquiétés malgré la protection spéciale dont le Cardinal de Noailles les honoroit ; l'Université de Rheims fut extrêmement maltraitée, & on donna à Monsieur de Rohan de Guimené, nouvel Archevêque de cette Ville , autant de Lettres de cachet qu'il crut en avoir besoin. Le Roi d'Espagne en ce tems-là n'avoit pas encore demandé la feuille des Benefices pour les Jesuites.

Après la mort de Clément onze, les Anti-Constituans s'étoient flattés que son Successeur s'adouciroit à leur égard : l'ancien Evêque de Tournai , les Evêques de Pamiers, de Senés, de Montpellier, de Boulogne, d'Auxerre, de Macon, lui écrivirent une longue Lettre, sur laquelle eux & leur

Parti

Parti compterent beaucoup. Innocent treize la fit condamner comme contenant quantité de Propositions injurieuses aux Evêques Catholiques & principalement à ceux de l'Eglise Gallicane, à la mémoire de Clément onze, à lui-même, & au Siège Apostolique, étant d'ailleurs entièrement schismatique & remplie de l'esprit d'Hérésie. Sur les instances du Pape, qui souhaitoit fort que cette Lettre fût aussi défendue & condamnée en France, on pressa le Parlement de le faire; ce fut en vain. Le Cardinal du Bois la fit déclarer par le Conseil d'Etat du Roi, téméraire, calomnieuse, injurieuse à la mémoire du feu Pape, au Saint Siège, aux Evêques & à l'Eglise de France, contraire à l'affermissement de la paix de l'Eglise & aux Déclarations de mille sept cent quatorze & de mille sept cent vingt, attentatoire à l'autorité Royale, & séditieuse & tendante à la Révolte.

Le dispositif de cet Arrêt étoit sans comparaison plus fort. Sa Majesté, après l'examen qui en avoit été fait par ses ordres, avoit reconnu qu'elle étoit également injurieuse au
Sa-

Sacerdoce & à l'Empire; que la mémoire d'un Pape également recommandable par la sainteté de sa vie & par ses qualités personnelles y étoit calomnieusement outragée; qu'on y demandoit la révocation d'un Décret généralement reçu dans l'Eglise, & que Sa Majesté avoit ordonné être inviolablement observé dans son Royaume; que ce Décret y étoit traité d'obreptice & subreptice, qu'on l'y dépeignoit comme une loi pleine d'erreurs & d'iniquité, & telle que Rome payenne n'auroit pu la souffrir.

Que l'on trouvoit dans cette Lettre plusieurs termes injurieux à tout l'Ordre des Evêques, nommément à ceux de l'Eglise de France; que les Explications de la Bulle *Unigenitus*, unanimement approuvées par tous les Cardinaux, Archevêques, & presque tous les Evêques du Royaume, auxquels s'étoient unis plusieurs de ceux-là même dont on voyoit les noms à la fin de la susdite Lettre, y étoient néanmoins attaquées comme peu correctes & peu orthodoxes.

Que l'on cherchoit à justifier le Livre des *Réflexions morales* dans le tems qu'il étoit sollemnellement pros crit par
les

les deux Puissances , & condamné en particulier par presque tous ceux dont la souscription se lisoit au bas de cette Lettre.

Que l'on y décrioit comme un enchaînement de démarches fauleuses & d'Actes trompeurs, faux, & tendans au renversement de la Religion, tout ce qui s'étoit fait pour parvenir à la Paix de l'Eglise; & que pour mettre le comble à tous ces excès, on appliquoit à la situation présente de l'Eglise de France ce qui avoit été dit autrefois de ces tems malheureux où l'Eglise d'Orient gémissoit sous la persécution des Princes & des Evêques ou Ariens ou fauteurs de l'Arianisme. Les Jesuites-mêmes furent étonnés que la Cour se déclarât si hautement pour eux.

La signature du Formulaire de nouveau exigée.

Quelque pesans que fussent ces coups, le Parti Janséniste s'en seroit consolé, si l'on n'avoit pas remis en vigueur les Arrêts du Conseil & les Constitutions des Papes qui les gênoient & les embarrassoient davantage. Dans quelque Religion que ce soit le serment a toujours été infiniment respectable, on l'a toujours regardé comme le lien le plus propre à assurer contre l'inconstance

ce naturelle des hommes, & même contre leur malice. La condamnation des cinq fameuses Propositions n'empêchant point le progrès de cette doctrine parmi les Ecclésiastiques & dans les Communautés Religieuses, on crut sagement qu'on y réussiroit en dressant un Formulaire qui contiendrait la condamnation de ces Propositions, & que tous ceux qui aspireroient aux Ordres, aux Grades des Universités, qui voudroient faire profession dans les Maisons Religieuses, seroient obligés de signer. Les intéressés crièrent violemment contre cette disposition; elle fut traitée d'injuste, de tyrannique, de piège tendu aux consciences, comme si elle l'eût été davantage que cette multitude de sermens qu'on fait prêter aux Anglois qui veulent avoir part aux Charges de l'Eglise & de l'Etat. Peu s'en fallut qu'on ne se fit Quaker, du moins qu'on ne suivît les principes de cette Secte sur le jurement. La division se mit dans le Parti. Les plus rigides penserent qu'on ne pouvoit en honneur & en conscience signer ce Formulaire; d'autres, plus mitigés, prétendirent le contraire. On imagi-
na

na je ne fais combien de subtilités, qui au fonds n'étoient que des restrictions & des équivoques, si décriées par ces Messieurs, afin de conserver les sentimens qu'on faisoit serment de rejeter & de condamner; on ôsoit même dire que le crime du faux serment, s'il y en avoit, retomboit sur ceux qui obligoient à le prêter. Il n'est point de ruse qu'on ne mit en œuvre pour rendre le Formulaire équivoque, tout clair qu'il étoit; on distingua le fait & le droit; on prétendit qu'on ne devoit à l'Eglise qu'une soumission extérieure, & qu'elle devoit se contenter d'un silence respectueux. Tous les efforts qu'on fit pour se dégager n'aboutirent qu'à ferrer les liens: le silence respectueux fut déclaré insuffisant, & l'on ajouta au Formulaire, que c'étoit dans le sens que Jansenius avoit eu en vûe qu'on condamnoit les cinq Propositions.

Depuis la mort de Louis Quatorze la signature de ce Formulaire avoit été fort négligée; les Prélats Opposans, les Universités, les Communautés Religieuses, qui s'étoient déclarées pour eux, l'avoient abolie, & leurs adversaires manquoient de fermeté & d'at-

ten-

N^o. XIII.



M. L' ABBÉ DE FLEURY
DEPUIS CARDINAL.

6.10.16
SF 13645

tention à l'exiger. Monsieur le Régent & le Cardinal du Bois la remirent en vigueur : on fit du bruit , on se plaignit ; quelques-uns résisterent , mais enfin le plus grand nombre se rendit. Le zèle de la vérité détermina à remplir la condition nécessaire pour avoir part aux Benefices & aux Charges , & continua d'attester avec serment qu'on condamnoit une doctrine à laquelle on étoit entièrement attaché. Le Duc d'Orléans avoit si fort à cœur la signature , qu'il pressa très vivement l'Abbesse de Chelles sa Fille de faire ce qu'il souhaitoit à cet égard. Cette Princesse pourtant ne se rendit pas : la conversation s'échauffa , & sans Madame la Duchesse d'Orléans , la tendresse de ce Prince ne l'eût apparemment pas empêché de prononcer quelque ordre rigoureux.

Au milieu de ces agitations & de ces soins inquiétans , on instruisoit le Roi. Son Altesse Royale & le Cardinal Ministre le firent conjointement ; presque tous les jours ils donnoient quelques heures à cette importante & nécessaire instruction. Ce Prince étoit fort capable d'en profiter. Il n'avoit

Sagesse
du Roi.

presqu'aucun des défauts de son âge ; il étoit sérieux & appliqué : certains mots qui lui étoient de tems en tems échappés , marquoient beaucoup d'esprit & de grands sentimens ; mais surtout il étoit d'une prudence & d'une discrétion singulière. Il parloit fort peu , & jamais on n'a sù ce qu'il pensoit du Gouvernement & des fréquens changemens qui s'y faisoient. Si son Gouverneur l'avoit imité , il n'auroit pas eu le chagrin de se voir ôté de son Poste. Son Précepteur étoit alors son seul Confident , comme il l'est encore aujourd'hui ; confiance qu'on ne regardoit que comme l'effet de la tendresse d'un enfant pour un homme qui avoit pour son Eleve des complaisances & des attentions infinies , & qui avoit trouvé le secret d'ôter à ses avis & à ses leçons tout ce qui a coûtume de les rendre odieux , & désagréables ; confiance ménagée de part & d'autre , si je puis m'exprimer ainsi , pour ôter tout soupçon & ne pas donner lieu aux intrigues , & qui dans la suite n'a été déclarée que lorsqu'on s'est cru en état de la faire paroître dans toute son étendue. Sans doute que la sagesse & la

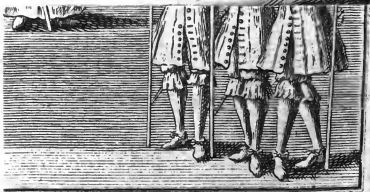
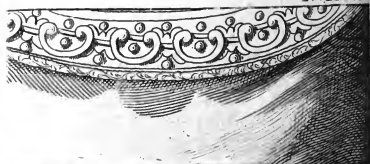
re-

290E

6.10.16
PA 18845



V. A
J72

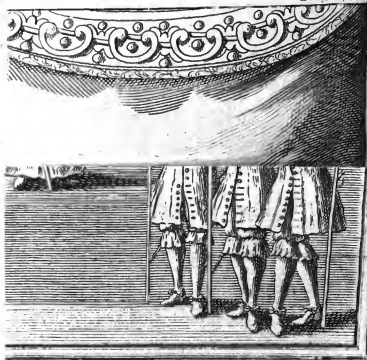


RHEIMS

2.



N^o. XIV.



RHEIMS

2.

retenue du Roi étoient le fruit des instructions de ce Précepteur habile, qui lui-même ne dissimuloit ses grands talens pour le Gouvernement qu'afin de pouvoir un jour les consacrer à la gloire de son Maître & au bonheur de ses Sujets.

Non seulement on formoit le Roi son application, aux affaires, on le formoit aussi à la

erre ; cette espèce d'étude étoit de son goût : y ayant déjà fait de grands progrès, on fit exécuter en sa présence les leçons qu'on lui avoit données. On assiégea un Fort, on donna une espèce de Bataille. Ce Prince y prit un plaisir infini. Il n'en fut pas simple spectateur ; il fut à la tête des vaillans, donna ses ordres, & fit paraître par son intrepidité & par sa sagesse ce qu'on pouvoit un jour attendre de lui, s'il jugeoit jamais à propos de se mettre à la tête de ses Armées.

La cérémonie du Sacre se fit au Son Sacre. pour marqué depuis long-tems, c'étoit le vingt-cinq d'Octobre mille sept cent vingt-deux, avec toute la magnificence possible. Soixante & dix-huit ans qui s'étoient écoulés depuis le Sacre de Louis Quatorze, en avoient fait un

spectacle tout nouveau. Le concours des Peuples fut prodigieux, non seulement Rheims se trouva rempli jusqu'aux toits, mais tous les environs furent couverts de tentes. On y remarqua avec une satisfaction infinie que les six pairs laïques étoient six Princes du Sang : circonstance singulière, & qui distingue ce Sacre de la plûpart de ceux qui l'avoient précédé. Selon l'usage, les hérauts d'armes distribuèrent des médailles d'or & d'argent à tous ceux qui avoient été invités, & en répandirent une grande quantité parmi le Peuple.

Le Roi, à son retour de Rheims, séjourna quelques jours à Villers-Cotterets, où le Duc d'Orléans à qui cette maison appartenoit, lui donna une fête superbe. Toute la suite de Sa Majesté y fut régaler splendidement, aussi bien que la foule des spectateurs qui y accoururent en grand nombre ; il y eut même défense dans les auberges des environs de rien prendre pour la nourriture & le logement de ceux qui devoient les remplir. Le Roi fit le même honneur au Duc de Bourbon ; il passa deux ou trois jours à Chantilly.

ly. La magnificence du château qui venoit d'être rebâti & considérablement augmenté, la beauté des jardins auxquels l'art avoit ajouté tout ce qui peut perfectionner la nature d'un terrain avantageux, parut donner à ces fêtes encore plus d'éclat que n'en avoient eu celles de Villers-Cotterets ; sur quoi quelqu'un dit avec plus de malignité que d'esprit, *qu'il falloit que le Fleuve du Mississipi eût passé par là*. A ces fêtes on joignit le divertissement de la chasse. Le jeune Monarque y prit tant de goût, qu'il en fit depuis son occupation ordinaire, & qu'il ne l'a point encore quittée, quoiqu'il se modère autant que les soins de son Etat le demandent. Cet exercice violent, qui devoit naturellement lui nuire, lui fut fort utile ; sa santé se fortifia, & à quinze ou seize ans il étoit aussi formé & aussi robuste qu'on l'est ordinairement à vingt.

Le peu de tems qui s'écoula depuis le Sacre du Roi jusqu'à sa Majorité fut principalement employé à divers arrangements pour les Finances. Presque tous les jours on publioit de nouveaux Edits qui tendoient à supprimer ce

Négociations en faveur du Roi d'Espagne.

qui pouvoit encore rester de papiers, à décharger les revenus du Roi, & à faire entrer de l'argent dans ses coffres. On donnoit aussi beaucoup d'attention aux affaires du dehors. Le Congrès général pour discuter & terminer les diverses prétentions des Puissances de l'Europe avoit été indiqué à Cambrai; mais je ne fais combien de difficultés en faisoient différer l'ouverture. La Cour de Vienne faisoit naître chaque jour de nouveaux incidens sur l'investiture des Etats d'Italie en faveur de Dom Carlos, Fils aîné du second liât du Roi d'Espagne. Peu s'en étoit fallu que l'Empereur n'eût donné cette investiture au Duc de Baviere en faveur du mariage de ce Prince avec une des Archiduchesses; la crainte seule d'avoir sur les bras la France & l'Angleterre garantes du Traité fait avec l'Espagne, empêcha l'exécution de ce dessein: cette affaire n'est point encore terminée, & il est difficile qu'elle ne devienne une des sources de Guerre. Monsieur le Régent, pour déterminer Philippe-Cinq à se soumettre au Traité de Londres, s'étoit engagé à lui faire rendre Gibraltar. Le
Roi

Roi d'Angleterre, sur la parole duquel son Altesse avoit fait cette offre, avoit plus promis qu'il ne pouvoit tenir : les Anglois ne voulurent jamais consentir à la restitution de cette Place, qui étoit presque l'unique fruit des dépenses prodigieuses qu'ils avoient faites & des victoires qu'ils avoient remportées sous le Regne de la Reine Anne. L'Espagne de son côté souhaitoit de rentrer dans Gibraltar & dans Port-Mahon avec autant de passion que l'Angleterre en avoit de les retenir. A force de négociations & de représentations de la part du Duc d'Orléans les choses restèrent à cet égard sur le pied de la Paix d'Utrecht, & si le Congrès fut si long-tems à s'ouvrir, les différends de l'Angleterre & de l'Espagne n'en furent point la cause.

La mort de Madame, Mere de son Altesse Royale, obligea ce Prince de donner quelque trêve à ses grandes occupations. Elle mourut à Saint-Cloud le huit de Décembre à trois heures du matin, âgée de soixante & douze ans. Sa piété solide, ses manières aimables & pleines de bonté, la générosité, la grandeur de ses sentimens, lui avoient

Mort de
Mada-
me.

attiré une estime générale, & en avoient fait un modèle trop parfait pour que le commun des femmes pût l'imiter. La veille de sa mort, elle eut un entretien très touchant avec Monsieur le Régent; sans doute qu'il regardoit plutôt l'autre vie que celle-ci : on dit qu'il en avoit été touché jusqu'aux larmes. Après avoir donné vingt-quatre heures à sa douleur il reprit ses travaux ordinaires. Ce chagrin domestique tempéra la joie que lui avoit causé le mariage de Mademoiselle de Beaujolois sa Fille avec le Prince dom Carlos, Héritier, du chef de sa Mère, des Duchés de Toscane, de Parme, & de Plaisance. Ce mariage eut dans la suite le même sort que celui du Roi; l'équipage qui ramena l'Infante en Espagne, ramena à Paris Mademoiselle de Beaujolois.

La joie, le chagrin, les négociations, l'attention aux Finances, à contenir les Appellans & leurs adversaires dans les bornes qu'il falloit prescrire à leur haine & à leur zèle, ne firent point oublier à ce Prince & à son Ministre leurs propres intérêts. Ils prirent de justes mesures pour que le Lit de Justice qui
de-

devoit se tenir à la Majorité, ne pût donner aucune atteinte à leur autorité. Ils eurent besoin de toute leur adresse; quoiqu'après tout l'idée seule que le Roi pouvoit mourir leur rendit tout facile. Le Lit de Justice avoit été fixé au seize de Février mille sept cent vingt-trois; c'étoit le jour où Sa Majesté entroit dans sa quatorzième année, & auquel, selon la Déclaration de Charles Cinq, la Régence & la tutelle devoient cesser. Deux accidens fâcheux qui survinrent à ce Prince, firent différer cette cérémonie jusqu'au vingt-deux.

Le dimanche sept. de ce mois, le Roi, étant à la Messe, tomba en foiblesse à la dernière oraison; le Duc de Bourbon le retint entre ses bras. Sa Majesté fut portée dans son appartement. Un remède qu'on lui donna, eut un succès fort prompt. Elle dîna avec appetit, & passa le reste du jour à se divertir à l'ordinaire, mais la nuit suivante ce Prince eut trois foiblessees consécutives, avec une grosse fièvre. On dépêcha couriers sur courriers au Duc d'Orléans qui étoit allé à Paris; voyant que la première attaque n'avoit point eu de suite. A son arrivée les médecins jugerent à propos de faire saigner

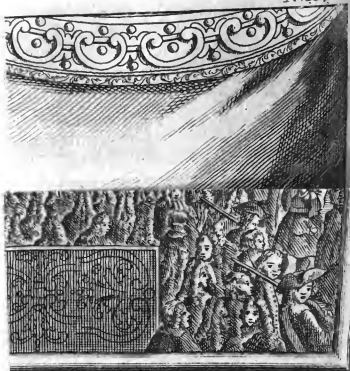
le Roi ; il fut fort soulagé ; la fièvre cessa , & la nuit suivante il dormit huit heures : une médecine , qui lui fit jeter quantité de bile , ôta apparemment la source du mal. On attribua cette indisposition , si capable d'allarmer , à une indigestion.

Peu de jours auparavant Monsieur le Régent avoit pensé perdre son Fils unique le Duc de Chartres , d'une manière bien funeste. Ce Prince étant couché & ses Officiers retirés , un tison roula sur le plancher qui étoit de parquetage ; il y mit le feu , & déjà trois quarrés étoient brûlés : si l'épaisseur de la fumée n'avoit pas réveillé à tems ce Prince , il étoit perdu sans ressource. Il étoit alors dans sa vingtième année , & on pensoit à lui faire épouser une Infante de Portugal : sans avoir le génie supérieur de son Pere il étoit d'une grande espérance ; & ce ne peut être que la calomnie la plus envénimée qui ait fait dire que le peu de mérite du Duc de Chartres avoit empêché le Duc d'Orléans de consommer ses projets ambitieux. Je ne crois pas avoir déplus de m'être attaché comme j'ai fait , toutes les fois que j'en ai eu l'occasion ,

Calomnie atroce ; sa fausseté évidente.

293A

6.10.16
PH 18645



LE ROI LOUIS XV. A SA MAJORITÉ

23. Le Greffier en Chef. et le Commis au Greffe de la Cour. un bureau devant eux.
24. Le Greffier en chef criminel. et les trois Secretaires de la Cour.
25. M^r. le Grand Prevôt de l'Hôtel. sur un tabouret seul.
26. Le 1^r. Huissier. en sa chaise ordinaire a l'entrée du Parquet.
27. Messieurs les Gens du Roi.
28. M^{rs} les Conseillers des Enquestes et des Requestes. sur plusieurs bancs.
29. Les Huissiers de la Grande Chancellerie.
30. Plusieurs Princes Etrangers et fils d'Ambassadeurs.
31. Deux Gardes de la Porte.
32. Lanterne du Côté du Greffe ou étoient la Duchesse de Ventadour, l'ancien Evêque de Fréjus. et plusieurs autres personnes de qualité.
33. Lanterne du côté de la Cheminée ou étoient les Ambassadeurs.



RITÉ

fic de la

coronnes

et seal.

voir de

queste.

andres.

elle

lucius



à détruire ces calomnies atroces ; elles ont été si publiques, que n'en point parler seroit en quelque sorte les approuver, du moins ce seroit avouer qu'on ne pourroit les refuter. Je le répète donc avec une vraie envie de persuader, que jamais ce Prince n'a formé les horribles desseins qu'on a eu l'insolence de lui attribuer ; que s'il les avoit eus, il les auroit exécutés, & que du moins le tumulte inséparable des fêtes de Villers-Cotterets & de Chantilly lui en eussent fourni des occasions immanquables.

Tout étant prêt pour le Lit de Justice, le Roi se rendit au Palais le vingt-deux de Février, environné de tout l'éclat de la majesté Royale. Après avoir entendu la Messe à la sainte Chapelle, il traversa le parquet, & monta sur son trône. Assis & couvert, il dit :
 „ Messieurs, je suis venu en mon Par-
 „ lement pour vous dire, que suivant
 „ la Loi de mon Etat, je veux desor-
 „ mais en prendre le Gouvernement“. Alors le Duc d'Orléans se leva, & puis s'étant assis, il dit au Roi.

Majorité
du Roi.

Lit de
Justice

de 1723

SIRE, Nous sommes enfin arrivés à ce jour heureux qui faisoit le desir de

„ la Nation & le mien. Je rends à
„ un Peuple passionné pour ses Mai-
„ tres un Roi dont les vertus & les
„ lumières ont prévenu l'âge & lui
„ répondent déjà de son bonheur. Je
„ remets à Votre Majesté le Royau-
„ me aussi tranquille que je l'ai reçu,
„ & j'ose le dire, plus assuré d'un re-
„ pos durable qu'il ne l'étoit alors.
„ J'ai tâché de réparer ce que de lon-
„ gues Guerres avoient causé d'alté-
„ ration dans les Finances, & si je n'ai
„ pu encore achever l'ouvrage, je
„ m'en console par la gloire que vous
„ aurez de le consommer. J'ai cher-
„ ché dans votre propre Maison une
„ Alliance pour Votre Majesté, qui,
„ en fortifiant encore les nœuds du
„ Sang entre les Souverains de deux
„ Nations puissantes, les liât plus étroi-
„ tement d'intérêts l'une à l'autre, &
„ affermît leur tranquillité commune.
„ J'ai ménagé les droits sacrés de vo-
„ tre Couronne & les intérêts de l'E-
„ glise que votre piété vous rend en-
„ core plus chers que ceux de votre
„ Couronne. J'ai hâté la cérémonie
„ de votre Sacre pour augmenter
„ s'il étoit possible l'amour & le res-
„ pect de vos Sujets pour votre Per-
„ sonne

„ sonne & leur en faire même une
 „ Religion. Dieu a beni mes soins
 „ & mon travail, & je n'en demande
 „ d'autre récompense à Votre Majes-
 „ té que le bonheur de ses Peuples.
 „ Rendez-les heureux, SIRE, en les
 „ gouvernant avec cet esprit de sages-
 „ se & de Justice qui fait le caractère
 „ des grands Rois, & qui, comme
 „ tout nous le promet, fera particu-
 „ lièrement le vôtre“.

Ce Discours étoit l'abrégé de ce qui s'étoit passé de plus important pendant la Régence, chaque mot marquoit un grand événement : celui seul qui en avoit été l'auteur, pouvoit les renfermer en si peu de paroles. Le Roi y répondit comme il avoit été convenu, & sa réponse dût être un coup de foudre pour ceux qui s'attendoient à voir des changemens.

MON ONCLE,

„ Je ne me proposerai jamais d'au-
 „ tre gloire que le bonheur de mes
 „ Sujets, qui a été le seul objet de
 „ votre Régence. C'est pour y tra-
 „ vailler avec succès que je desiré que
 „ vous présidiez après moi à tous
 „ mes Conseils, & que je confirme le
 „ choix que j'ai déjà fait, par votre

„ avis , de Monsieur le Cardinal du
 „ Bois pour premier Ministre de mon
 „ Etat. Vous entendrez plus ample-
 „ ment quelles sont mes intentions
 „ par ce que vous dira Monsieur le
 „ Garde des Sceaux“.

Aussi-tôt que le Roi eut cessé de parler , Monsieur le Duc d'Orléans se leva , & s'étant approché de Sa Majesté , après avoir fait une profonde inclination en signe d'hommage , il lui baïsa la main ; le Roi se leva , & l'embrassa des deux côtés.

Eloge du Le Garde des Sceaux fit ensuite un
 Régent. éloge magnifique de la Régence. „ Le
 „ premier acte que le Roi fait de son
 „ autorité (dit ce Magistrat) est de re-
 „ connoître les services que Monsieur
 „ le Duc d'Orléans lui a rendus pen-
 „ dant sa Régence & de lui en deman-
 „ der la continuation. Sa Majesté ne
 „ pouvoit récompenser plus digne-
 „ ment que par une confiance entière
 „ un desintéressement aussi parfait que
 „ celui qui a réglé toutes les démar-
 „ ches de ce Prince. Dépositaire de
 „ l'autorité Royale, il n'a songé qu'à
 „ en remplir les devoirs pour le bien
 „ commun de l'Etat ; il a mis sa gran-
 „ deur à s'oublier lui-même sans son-
 „ ger

„ ger à se rendre nécessaire au-delà
 „ des tems marqués pour son Admi-
 „ nistration, à la quitter sans avoir
 „ pris aucun nouveau titre “.

Ce Magistrat peignit en peu de
 mots la situation où étoit le Royaume
 à la mort de Louis Quatorze. „ Que
 „ de maux à réparer au dedans ! que
 „ de sûretés , que de précautions à
 „ prendre au dehors ! Les Fi-
 „ nances étoient épuisées , le crédit
 „ perdu, les expédiens usés, la con-
 „ fiance anéantie ; les remèdes ordi-
 „ naires ne paroissent pas suffisans à
 „ des maux extrêmes, on tente toute
 „ sorte de voyes : l'apparence d'un
 „ Projet en fait tenter l'exécution ; la
 „ confiance renaît ; le credit s'ouvre,
 „ mais le desir d'un bonheur trop
 „ prompt & immodéré force & pré-
 „ cipite un arrangement qui devoit
 „ être conduit avec plus de lenteur &
 „ renfermé dans certaines bornes. “

Après avoir essayé d'excuser les tris-
 tes suites du projet de Law, il s'étend
 sur les heureux effets des négociations
 à affermir la Paix. „ C'est (dit-il)
 „ dans la suite de ces sages projets que
 „ Monsieur le Duc d'Orléans a recon-

„ nu la capacité du Ministre qu'il a-
„ voit chargé de l'exécution. Instruit
„ par les événemens à ne pas accorder
„ trop facilement sa confiance, il ne
„ la lui a donnée qu'après les épreu-
„ ves les plus difficiles couronnées par
„ les plus grands succès; & les mê-
„ mes motifs déterminent aujourd'hui
„ le Roi à confirmer le choix qu'il
„ avoit déjà fait de son premier Mi-
„ nistre.

„ Tous les genres de difficultés
„ (continuoit-il) étoient destinés à
„ Monsieur le Duc d'Orléans pour en
„ triompher. Il falloit calmer les
„ troubles de l'Eglise, ces troubles
„ qu'on ne sauroit dissiper par la for-
„ ce & que la raison entreprend inu-
„ tilement d'appaiser. Disputes, Né-
„ gociations, Conférences, Insinua-
„ tions; Monsieur le Régent n'y a
„ rien épargné: il a opposé une
„ constance inébranlable aux difficul-
„ tés, sans cesse renaissantes du faux
„ zèle ou de l'intérêt, & il a cru ne
„ pouvoir mieux amener la Paix qu'en
„ la préparant par le silence, après
„ avoir mis toutefois à couvert les
„ droits sacrés de la Couronne & les
„ Libertés du Royaume “.

A cette occasion le Garde des Sceaux adressa la parole au Parlement, & leur donna avec beaucoup de dignité ces grandes & importantes leçons :

„ Vous êtes , Messieurs, les dé-
 „ positaires de ces Droits & de ces
 „ Libertés, le Roi vous a confié cet-
 „ te portion de son autorité; usez-en
 „ avec la fermeté que votre conscien-
 „ ce exige, & avec la modération &
 „ le respect que mérite cette matière;
 „ apportez à tous vos devoirs la même
 „ attention & la même exactitude;
 „ souvenez-vous que vous êtes Juges,
 „ quand vous avez à punir les crimes
 „ ou à rendre à chacun ce qui est
 „ dû; mais n'oubliez pas l'honneur
 „ que vous avez d'être Sujets d'un
 „ aussi grand Roi, quand il vous fait fa-
 „ voir ses volontés “.

Ce Magistrat finit son Discours par cet endroit remarquable. „ Monsieur
 „ le Régent s'est refusé à ce que des
 „ vûes personnelles & intéressées pou-
 „ voient lui présenter dans le cours
 „ d'une Administration aussi longue &
 „ où les occasions sont si fréquentes.
 „ Il a fait plus, il a prévenu ce jour
 „ où le Roi devoit gouverner par
 „ lui-

„ lui-même : aussi desintéressé sur
„ ses connoissances que sur tout le
„ reste , il s'est empressé de les lui
„ communiquer sans réserve ; *je ne vous*
„ *cacherai rien*, SIRE, (lui a-t-il dit)
„ *pas même mes fautes*, c'est ainsi qu'il
„ appelle tout ce qui n'a pas réussi
„ pour le bonheur du Royaume ; il
„ lui a fait connoître tout ce qu'il de-
„ voit à son Peuple ; il l'a entretenu
„ des grands principes du Gouverne-
„ ment ; il lui a dit que la Paix est le
„ souverain bien de l'Etat , que les
„ Guerres ne sont justes que quand
„ elles sont inévitables ; il l'a accou-
„ tumé à décider sur les affaires qui
„ se sont présentées ; enfin , il a cher-
„ ché à mettre le Roi en état de gou-
„ verner par lui-même avec autant
„ d'attention , que les autres dans de
„ pareilles circonstances en avoient eu
„ à se rendre nécessaires. Et ce sont-
„ là, Messieurs, les dignes sujets de
„ la reconnoissance dont le Roi lui-
„ même donne aujourd'hui l'exemple
„ à toute la Nation “.

Le premier Président parla aussi , &
justifia avec une délicatesse infinie les
divisions de sa Compagnie avec Mon-
sieur

fieur le Régent. „ Nous sommes
 „ prêts (dit-il) à rendre compte dans
 „ le dernier détail de ce que nous
 „ avons fait & de ce que nous n'avons
 „ pas fait. S'il nous étoit échappé
 „ quelques fautes, nous serions les pre-
 „ miers à les déposer dans le sein pa-
 „ ternel de Votre Majesté ; & nous
 „ sommes bien sûrs qu'il n'y auroit
 „ rien que la pureté des intentions &
 „ les circonstances du tems ne pussent
 „ lui justifier“. Le reste de son Dis-
 cours tendoit uniquement à assurer au
 Parlement le droit de Remontrances
 & la liberté de se mêler des affaires pu-
 bliques concernant le Gouvernement
 intérieur du Royaume.

„ Nous ôsons (continua le premier
 „ Président) offrir en notre particu-
 „ lier à Votre Majesté ce que nous
 „ seuls pouvons peut-être lui promet-
 „ tre sans mélange & sans autre ré-
 „ serve que celle qu'impose le respect ;
 „ ce qu'on peut promettre de plus u-
 „ tile au Souverain & de plus oné-
 „ reux au Sujet qui le procure, c'est,
 „ SIRE, la connoissance de la vérité.
 „ Nous ne nous sentons agités d'autre
 „ intérêt que de celui de Votre Ma-
 „ jesté.

„ jecté & de votre Etat ; nous croyons
 „ pouvoir nous en vanter à la face de
 „ l'Univers : & si Votre Majesté veut
 „ y prendre confiance, Elle éprouve-
 „ ra que les Sujets les plus courageux
 „ sont toujours les Sujets les plus es-
 „ sentiellement soumis à leur Roi ;
 „ mais Elle nous permettra de lui dire
 „ qu'ils ne lui sont utiles qu'autant
 „ qu'ils sont écoutés, & qu'avec les
 „ plus pures intentions du monde, il
 „ n'y a que la liberté de l'approcher
 „ & de se faire entendre qui les mette
 „ en état de n'avoir d'égard & d'at-
 „ tention que pour son service & pour
 „ sa Personne. Ce service est, SIRE,
 „ l'unique objet de nos vœux, & nous
 „ n'avons besoin pour en remplir li-
 „ brement toute l'étendue que de l'as-
 „ surance de ne vous pas déplaire “.

Les provisions de Garde des Sceaux
 n'avoient point été enrégistrées aux Par-
 lement, elles le furent à ce Lit de
 Justice. Monsieur d'Armenonville,
 après avoir pris l'ordre du Roi, dit :
*Le Roi m'ayant fait l'honneur de me
 pourvoir de l'état & Office de Garde
 des Sceaux de France, vacant par le
 décès de Monsieur d'Argenson, Sa Ma-
 jesté*

jesté ordonne que lecture soit faite par le Greffier de son Parlement des provisions qu'Elle m'en a fait expédier. Les Gens du Roi ayant eu permission de parler, conclurent à l'enrégistrement. Les oppositions du Parlement à enrégistrer ces provisions pour Monsieur d'Argenson & pour Monsieur d'Armenonville avoient été fondées sur ce que, selon l'ancienne Police du Royaume, la garde des Sceaux, attachée à l'Office de Chancelier, avoit été jusqu'alors quand on avoit cru devoir l'en séparer, une simple commission, non une Charge telle qu'on l'avoit érigée pour la première fois en faveur de Monsieur d'Argenson.

A ce même Lit de Justice les Marquis de Biron, de Levi, de la Vallière, prirent séance parmi les Ducs & Pairs: les Patentes qui les avoient élevés à ce rang avoient déjà été enrégistrées au Parlement. La cérémonie finit par l'enrégistrement de l'Édit contre les Duels. Le lendemain Sa Majesté reçut les complimens de tous les Corps qui ont coutume d'être admis à en faire en ces grandes occasions: un des plus courts fut le plus applaudi; il fut

fut prononcé par Monsieur Dauby ,
Avocat-général du grand Conseil.

„ SIRE, l'illustre sang qui vous ani-
„ me a toujours répondu des qualités
„ Royales qui brillent en vous ; l'heu-
„ reuse éducation de Votre Majesté
„ nous assure un Monarque parfaite-
„ ment instruit de l'art de regner.
„ Que nous reste-t-il à souhaiter ? la
„ vertu regne dans le cœur de Votre
„ Majesté, & Votre Majesté regne
„ sur nous. Votre gloire, SIRE, est
„ certaine & notre bonheur est as-
„ suré “.

Le Ré-
gent
continue
d'avoir
la même
autorité.

L'autorité étant restée entre les
mains du Duc d'Orléans & du Cardi-
nal du Bois, il ne se fit dans le Gou-
vernement que les changemens qu'ils
jugerent à propos d'y faire. On éta-
blit un nouveau Conseil de Finances,
composé de Messieurs Dodun Contrô-
leur-général, Pelletier des Forts, &
Fagon, qui devoient signer les Or-
donnances conjointement avec le Roi,
le Duc d'Orléans, & le Garde des
Sceaux. Le Roi assistoit souvent à
ces Conseils : quelque longs qu'ils fus-
sent, il ne faisoit paroître aucun en-
nui ; son attention, son intelligence
mê-

même, donnoient les plus heureux présages.

Pour réunir davantage toutes les affaires sous les yeux de ce Prince, on rendit aux Secretaires d'Etat celles qu'on avoit soustraites à leur département. Le Conseil de la Marine fut cassé; le Comte de Thoulouse, grand-Amiral, fut remis sur le pied où il étoit du tems de Louis Quatorze; le Comte de Morville, fils du Garde des Sceaux, en qualité de Secrétaire d'Etat fut chargé du détail. Le Cardinal du Bois auroit pris volontiers, à l'exemple du Cardinal de Richelieu, le titre de Surintendant des Mers & du Commerce; mais le grand-Amiral, qui ne reconnoît que le Roi seul au-dessus de lui, fut un obstacle invincible à sa prétention, au lieu que du tems du Cardinal de Richelieu cette place importante n'étoit pas remplie.

On fit par rapport à la Guerre ce qu'on avoit fait pour la Marine. Le Duc de Chartres, Colonel Général de l'Infanterie Française, remit à Monsieur le Blanc le détail dont il s'étoit chargé. Le Comte d'Evreux, le Comte de Coigny, en firent autant en ce
qui

qui regardoit la Cavalerie & les Dragons; de sorte que ce département par ces réünions devint aussi étendu qu'il l'avoit été du tems de feu Monsieur Voisin, prédécesseur de Monsieur le Blanc.

On donna encore une grande attention à la Compagnie des Indes, qui étoit devenue un objet très important pour l'Etat & pour les particuliers. On fixa son gouvernement, on régla le nombre de ses Actions. Le Roi pour l'assurer du payement de la rente de trois millions qu'il lui devoit pour les cent millions qu'elle lui avoit prêtés, lui assigna la Fermé du tabac, qui produisoit deux millions cinq cent mille livres, & son Domaine d'Occident pour achever les trois millions, à condition toutefois que cette Compagnie payeroit les charges auxquelles Sa Majesté étoit obligée de fournir avant la cession.

Le Préambule de l'Edit qui contenoit ces dispositions, est tout à fait sensé, & ne peut faire qu'honneur au Prince qui après le Roi présidoit à tous les Conseils. „ Sa Majesté (disoit-on) „ s'étant fait rendre compte en son „ Conseil de la situation de la Com-
pagnie

„ pagnie des Indes , & ayant connu
 „ que son Commerce intéresse autant
 „ l'Etat que les Actionnaires, Elle a
 „ jugé nécessaire, tant pour le bien
 „ public que pour ceux qui sont in-
 „ téressés dans cette Compagnie, de
 „ fixer son état, en donnant une for-
 „ me stable & permanente à son ad-
 „ ministration. Et ayant fait exami-
 „ ner les différens moyens d'y parve-
 „ nir , il a paru à Sa Majesté , qu'en
 „ soumettant ladite Compagnie au
 „ gouvernement d'un seul Chef, l'au-
 „ torité absolue qu'il seroit nécessaire
 „ de lui accorder paroîtroit contraire
 „ à la forme d'administration d'une
 „ Compagnie de Commerce , & que
 „ l'incertitude où l'on seroit avec rai-
 „ son de pouvoir toujours trouver
 „ dans la suite des tems des personnes
 „ qui eussent toutes les qualités né-
 „ cessaires pour remplir une place si
 „ importante , feroit toujours crain-
 „ dre au Public que cette Forme d'ad-
 „ ministration n'eût pas toujours les
 „ mêmes succès qu'elle auroit dans le
 „ tems présent, & qu'il ne fût même
 „ indispensable de la changer dans la
 „ suite. Il a aussi paru à Sa Majesté
Tome II. O „ qu'il

„ qu'il feroit encore moins avantageux
 „ à la Compagnie d'en abandonner la
 „ direction à l'Assemblée générale des
 „ Actionnaires & aux Directeurs qui
 „ feroient choisis par cette Assemblée:
 „ la difficulté de prendre des délibé-
 „ rations suivies dans une Assemblée
 „ aussi nombreuse & le peu de con-
 „ noissance qu'ont le grand nombre
 „ des Actionnaires qui la composent,
 „ des matières de Commerce, feroient
 „ naître sur le succès de cette Admi-
 „ nistration un doute assez bien fon-
 „ dé dans le Public pour nuire au cré-
 „ dit de ladite Compagnie; & les
 „ Directeurs, qui se verroient conti-
 „ nuellement exposés à être déplacés,
 „ souvent même sans sujet suivant les
 „ vûes & les affections de ceux dont
 „ le hazard feroit prévaloir les voix
 „ dans ces Assemblées, ne travaille-
 „ roient point avec le même zèle dans
 „ un Emploi où ils verroient si peu de
 „ stabilité; & il arriveroit même que
 „ ceux qui feroient les plus propres à
 „ remplir ces places refuseroient de
 „ les accepter, pour ne point com-
 „ promettre leur réputation à l'incer-
 „ titude des délibérations de ces As-
 „ semblées.

„ semblées. Sa Majesté a donc cru
 „ que la voye la plus assurée pour éta-
 „ blir un ordre invariable dans cette
 „ Administration, étoit de former un
 „ Conseil de personnes dont le choix
 „ seroit déterminé par leurs services,
 „ leur capacité, & leur intelligence aux
 „ affaires du Commerce, & de lui
 „ attribuer l'autorité convenable pour
 „ conduire les affaires de ladite Com-
 „ pagnie; dont Sa Majesté ne veut
 „ prendre connoissance qu'autant qu'el-
 „ le aura besoin du secours de l'auto-
 „ rité Royale pour appuyer le succès
 „ de ses entreprises “.

Ce Conseil devoit être composé d'un Chef, d'un Président, de vingt Conseillers dont six seroient choisis dans le nombre des Officiers du Conseil du Roi, quatre dans celui des Officiers de Marine, & dix entre les personnes les plus instruites au fait du Commerce, d'un Secrétaire général & d'un Greffier. Il devoit connoître de tout ce qui pouvoit concerner l'administration & la conduite des affaires de la Compagnie & du Domaine d'Occident. Il devoit être partagé en deux Bureaux, dont le premier seroit com-

posé du Chef, du Président, & des dix Conseillers choisis entre les Conseillers d'Etat, les Maîtres des Requêtes, & les Officiers de Marine; les dix Conseillers choisis parmi les personnes instruites au fait du Commerce formoient le second Bureau. Ces deux Bureaux devoient s'assembler séparément ou conjointement suivant la nature des affaires.

Arrêts
contre
l'Evê-
que de
Mont-
pellier.

Les troubles des Eglises de France, que la raison entreprenoit inutilement d'appaier, les difficultés sans cesse renaissantes du faux zèle ou de l'intérêt, demandoient un renouvellement, du moins une continuation d'attention. La signature du Formulaire gênoit extrêmement : le principal soin des chefs des Opposans étoit de l'éluder. Monsieur l'Evêque de Montpellier, qui se faisoit un devoir & un honneur de résister à la Cour & à l'exemple du plus grand nombre de ses confreres, mit à la tête du Régistre destiné à recevoir les signatures du Formulaire un préambule qui les annulloit & les rendoit insuffisantes. Le Duc d'Orléans en ayant été averti, se fit représenter ce Régistre, & ayant fait examiner le préambule,

bule, il fit porter un Arrêt du Conseil d'Etat par lequel il étoit déclaré, que ce verbal ou préambule tendoit manifestement à renouveler les anciennes disputes, à restreindre la soumission qui est dûe aux décisions de l'Eglise & à l'exécution des Edits & Déclarations du Roi, notamment celle du quinze d'Avril mille sept cent soixante-cinq, par laquelle il est ordonné que le Formulaire sera signé purement & simplement. „ Et attendu (contient l'Arrêt) qu'il est de la dernière importance pour l'intégrité du Dogme Catholique & pour la conservation de la Paix de l'Eglise & de la tranquillité de l'Etat de ne pas permettre qu'il soit rien ajouté à un Acte consacré par tant de titres, Sa Majesté a ordonné que les Edits & Déclarations seront exécutés selon leur forme & teneur. En conséquence ordonne, que le verbal dressé par le Sieur Evêque de Montpellier pour servir de préambule à la signature du Formulaire dans son Diocèse, demeurera supprimé, ensemble toutes les signatures qui auront été faites en conformité dudit

„ verbal, lesquelles demeureront pa-
 „ reillement nulles. Enjoint Sa Ma-
 „ jesté audit Sieur Evêque de se con-
 „ former aux Edits & Déclarations,
 „ & en cas de refus de sa part de de-
 „ mander ou de recevoir lescdites si-
 „ gnatures purement & simplement,
 „ ordonne Sa Majesté que tous Ec-
 „ clésiastiques, tant séculiers que ré-
 „ guliers, qui seront obligés de signer
 „ le Formulaire dans le Diocèse de
 „ Montpellier, même tous ceux qui
 „ auront signé dans ledit Régître en
 „ conformité dudit verbal, se présen-
 „ teront en personne par devant l'Ar-
 „ chevêque de Narbonne Métropo-
 „ litain, ou ses Grands-Vicaires, pour
 „ signer & souscrire purement & sim-
 „ plement ledit Formulaire & retirer
 „ des certificats en bonne forme de
 „ leur signature & souscription. Le
 „ tout sous les peines portées par les
 „ Déclarations“.

Cet Arrêt étoit de l'onzième de
 Mars. J'avoue que toutes ces injon-
 ctions paroissent avoir quelque chose de
 bien dur & tout à fait opposé à la li-
 berté des consciences; mais il est aussi
 aisé de les justifier que celles qu'on exi-
 ge

ge en Angleterre; car après tout, il n'est pas plus nécessaire en France d'être Prêtre Beneficiér ou Religieux, qu'il l'est en Angleterre d'avoir accès aux Charges publiques. Je dis plus, il seroit à souhaiter qu'un si grand nombre d'hommes ne se séquestrassent point de la Société civile, & si la signature du Formulaire servoit à le diminuer, elle ne seroit assurément pas inutile.

Comme Monsieur de Montpellier se distinguoit extrêmement dans son Parti, la Cour le mortifioit en toute occasion. Au mois de Fevrier précédent on lui signifia un Arrêt à l'occasion du Décret qu'il avoit fait faire dans la Faculté de Théologie de Montpellier pour rendre la signature du Formulaire relative à ce qu'on appelle la Paix de Clément neuf. L'Arrêt contenoit quatre ou cinq Articles.

Premièrement. Le Roi, de son propre mouvement & de sa pleine puissance, ordonne la réunion des trois Facultés de Théologie, des Arts, & de Droit, suivant la teneur de la bulle de Martin cinq, & c'est pour remédier aux innovations qu'on y a faites, &

pour seconder les desirs des trois Facultés.

Secondement. Le Roi déboute & exclut de toutes fonctions dans la Faculté de Théologie trois Docteurs Agrégés; il en nomme deux autres, & veut qu'à l'avenir chaque Professeur choisisse lui-même son Agrégé.

Troisièmement. Le Roi ôte tout suffrage à l'Evêque Chancelier de l'Université, & donne la voix prépondérante au plus ancien Professeur.

Quatrièmement. Le Roi donne aux Professeurs en Théologie droit de suffrage dans la Faculté de Droit, sans que les Professeurs en Droit puissent opiner dans la Faculté de Théologie.

Enfin, le Roi casse & annule le Décret de la Faculté de Théologie du vingt-deux de l'année précédente, par lequel la signature devenoit une pure cérémonie & frustrait absolument les intentions qu'on avoit eues en la prescrivante.

L'Evêque de Boulogne étoit aussi un de ceux qui se distinguoit le plus, mais il se modéroit davantage. Ce n'est pas qu'il fût moins attaché à ses sentimens;

mens ; mais c'est qu'étant assez peu de chose de son origine , (il étoit petit-fils d'un des quatre premiers ministres des Réformés en France) il avoit peu d'appui à la Cour , au lieu que l'Evêque de Montpellier tenoit à la nombreuse & puissante famille des Colberts.

L'Archevêque de Rheims & tous ses suffragans , à l'exception de celui dont je parle , étoient hautement déclarés pour la Constitution. L'Evêque de Laon sur-tout , Fils naturel de Monsieur le Duc d'Orléans , se donnoit des mouvemens infinis pour engager les Appellans de son Diocèse à rétracter leur Appel , jusques-là qu'il ne cédoit en rien à la vivacité de l'Evêque de Soissons. Dans leur Assemblée Provinciale , dont l'Evêque de Boulogne fut exclu , ils reçurent une infinité de plaintes contre ce Prélat : elles venoient des Prêtres , des Religieux Constitutionnaires , qu'il traitoit dans son Diocèse comme les Anti-Constituans étoient traités dans d'autres ; plusieurs Magistrats & plusieurs personnes de condition , sur-tout de l'Artois , secondèrent le Clergé. L'Assemblée , sur ces plaintes en forme , chargea son Député

té à l'Assemblée générale du Clergé de demander au Roi que la Province de Rheims s'assemblât en Concile Provincial pour juger l'Evêque de Boulogne. L'Archevêque en avertit lui-même ce Prélat par la Lettre suivante.

„ C'est avec la plus vive douleur
 „ que je me vois obligé , Monseigneur , de vous déclarer que je n'ai
 „ pu m'empêcher de rendre compte à
 „ l'Assemblée Provinciale des différentes plaintes que l'on a formées au sujet de votre gouvernement dans votre Diocèse. Elles ont été portées
 „ au Conseil des affaires ecclésiastiques,
 „ & l'on a jugé à propos que j'en fisse part à l'Assemblée , qui a cru devoir charger ses Députés à l'Assemblée générale de solliciter auprès du
 „ Roi la permission d'assembler le Concile de ma Province afin d'examiner
 „ lesdites plaintes , & si elles ne se trouvent point fondées , de pouvoir
 „ vous procurer une prompte & entière justification. Je le souhaite infiniment , Monseigneur ; il est absolument nécessaire , & il doit vous importer beaucoup de faire cesser des
 „ bruits

„ bruits si defavantageux & auxquels
 „ nous ne pouvons être que très sensi-
 „ bles, puisqu'ils regardent un de nos
 „ Confreres que nous respectons tous
 „ singulièrement “.

La permission, demandée avec toutes les instances possibles, fut refusée juste-
 ment. Les esprits étoient trop animés pour en venir à une pareille démarche. On l'a faite depuis à l'égard de l'Evê-
 que de Senés dans des circonstances bien plus favorables; quel fruit en a-t-on tiré? Le bruit, les divisions, qui en ont été la suite, ou auxquels elle a donné occasion, n'ont-ils pas donné un vrai sujet de se repentir de l'avoir faite? D'ailleurs, ce fut vers ce tems-là que la demande de la feuille des Benefices fut faite pour les Jesuites; l'indignation qu'elle avoit causée au Cardinal-Ministre avoit refroidi son zèle. Le Chapitre des Benedictins obtint au même tems la révocation des ordres fulminans dont Monsieur de Camilli, nouvellement transféré de l'Evêché de Toul à l'Archevêché de Tours, étoit porteur. Ces Religieux firent à peu près ce qu'ils voulurent; ils mirent ou remirent en place ceux qu'on avoit.

On s'a-
 doucit à
 l'égard
 des Anti-
 Consti-
 tuans.

d'abord prétendu exclure ; il ne fut même rien réglé par rapport à la signature du Formulaire ni à l'acceptation de la Constitution ; tout s'y fit avec chaleur & fort peu de ménagement pour le Prélat commissaire : aussi disoit-il de tems en tems, *Quelle commission ! j'aimerois mieux être galérien.* Le Public prétendit que les Benedictins durent cette espèce de triomphe aux sollicitations de Madame l'Abbesse de Chelles ; il se trompoit & ne connoissoit pas assez le caractère du Duc d'Orléans. Jamais ce Prince n'a souffert que ses maîtresses se soient mêlées des affaires d'Etat, comment auroit-il écouté sa Fille ? sur-tout après la manière vive dont il l'avoit pressée pour la déterminer à signer le Formulaire.

On soutient le Cardinal de Bissi.

Les Appellans auroient souhaité de mettre sur la défensive & personnellement en Cause ceux de leurs adversaires qui les embarrassoient le plus. Ils en vouloient sur-tout à l'Evêque de Soissons & au Cardinal de Bissi. On avoit déferé à la Sorbonne les ouvrages du premier ; on prétendoit y trouver des erreurs sans nombre, des suppositions,

des

des falsifications : ce Tribunal , qui sûrement ne lui auroit pas fait grace , eut défense de passer outre. Le Cardinal de Bissi rendit publique une fort longue Instruction qu'il donnoit à ses diocésains sur les affaires du tems ; on la défera au Parlement , lequel ayant les mêmes intentions que la Sorbonne , reçut les mêmes ordres. Comme le murmure étoit fort grand contre cette Instruction , & qu'après tout il y avoit danger que le Parlement , au sujet de la défense qui lui avoit été faite d'en connoître , ne fît quelques Remontrances qui tinssent lieu d'Arrêt , le Cardinal de Bissi demanda des Commissaires ; le Roi nomma le Cardinal de Rohan , l'ancien Evêque de Viviers , le Garde des Sceaux , & Monsieur Pelletier des Forts Conseiller d'Etat : sur le rapport de ces Commissaires intervint un Arrêt du Conseil du Roi , qui déclara que l'Instruction pastorale dont il étoit question , ne contenoit rien de contraire aux Droits de la Couronne & aux Libertés de l'Eglise Gallicane , & condamnoit en conséquence & défendoit la dénonciation & la Consultation, attribuées à un Avocat

cat de Bourdeaux, comme libelles dif-
famatoires.

Quoique ces faits ayent une liaison
fort immédiate au Gouvernement de
Monsieur le Duc d'Orléans, je ne les
rapporte que pour faire sentir de quelle
sagesse, de quelle pénétration, de quel-
le application, il avoit besoin pour em-
pêcher les grands éclats que les passions
de ces deux Partis irréconciliables n'au-
roient pas manqué de produire.

Rétablis-
sement
du Duc
du Mai-
ne.

Je l'ai déjà observé, ce Prince n'é-
toit ni malfaisant ni vindicatif; il vou-
loit assurer ses droits & son autorité.
Dès qu'il avoit mis ceux qu'il croyoit
capables de les attaquer ou de les lui
disputer, hors d'état de le faire, il é-
toit content & ne pouffoit point les
choses aux extrémités auxquelles la hai-
ne & la vengeance portent d'ordinaire.
Jamais peut-être la réputation d'un Prin-
ce n'a été déchirée plus cruellement
ni attaquée par des endroits plus sensi-
bles que la sienne; il n'est pas possible
qu'il ait ignoré tous les auteurs de ces
bruits, il est même sûr qu'il en a con-
nu quelques-uns: comment s'est-il ven-
gé? le prétendu auteur de ces horri-
bles satyres appelées *Philippiques*, fut
arrê-

arrêté, il se sauva; a-t-il même été poursuivi? La preuve sur laquelle je veux insister, c'est le rétablissement du Duc du Maine peu de tems après la Majorité. Il est vrai que presque toute la Cour s'intéressoit pour ce Prince; mais il est du moins aussi vrai que si le Duc d'Orléans n'y avoit consenti, en vain toute la Cour s'y feroit intéressée. Du reste, ce rétablissement ne dérogea point à l'Edit de mille sept cent dix-sept, qui étoit au Duc du Maine & à son Frere le Comte de Thoulouse le droit de succéder à la Couronne, pour eux & pour leurs enfans, que leur avoit accordé Louis Quatorze avec tous les honneurs & prérogatives des Princes du Sang.

Cet Edit leur avoit ôté la jouissance des honneurs dont ils étoient en possession. En mille sept cent dix-huit, pour des mécontentemens particuliers ou pour des soupçons peut-être faux & mal fondés, ces deux Princes au Lit de Justice furent réduits à leur rang de Pairie, & déboutés de leur possession. Comme ces mécontentemens & ces soupçons ne regardoient que le Duc du Maine, un autre Arrêt, rendu & ré-

régitré au même Lit de Justice , rétablit le Comte de Thoulouse dans les droits dont il paroissoit avoir été dépouillé avec son Frere. Cette distinction entre deux Freres , toute à l'avantage du cadet , étoit tout à fait mortifiante pour l'aîné. Les sujets de mécontentement étant passés , les soupçons trouvés faux , ou bien oubliés , on les égala tous deux , & jugeant qu'en vûe de mortifier le Duc du Maine on j'avoit un peu trop fait en faveur du Comte de Thoulouse , & qu'il étoit à propos qu'il y eût quelque différence entre les Princes du Sang par leur Naissance & ceux qui ne l'étoient que par grace , on rendit au Duc du Maine une partie des honneurs qu'on lui avoit ôtés , au même tems qu'on ôta au Comte de Thoulouse une partie de ceux qu'on lui avoit accordés.

„ Nous desirerions (disoit le Roi
„ dans son Edit du vingt-six Avril
„ après sa Majorité) pouvoir enco-
„ re lui conserver (au Comte de Thou-
„ louse) des honneurs dont il s'est ren-
„ du si digne ; mais nous ne sau-
„ rions voir qu'avec peine la diffé-
„ rence de son état à celui auquel notre
„ très

PHILIPPE D'ORLEANS. 329

„ très cher & très amé Oncle le Duc du
„ Maine a été réduit depuis notre Edit
„ du mois d'Août mille sept cent dix-
„ huit , & nous ne pouvons plus long-
„ tems lui refuser & à notre très chère
„ & très amée Tante la Duchesse du
„ Maine la satisfaction qu'ils attendent
„ de nous, de régler & assurer tant à no-
„ tre dit Oncle le Duc du Maine qu'à
„ ses enfans un honneur certain & con-
„ venable à l'honneur qu'ils ont d'être
„ alliés d'aussi près à tous les Princes de
„ notre Sang , en gardant néanmoins
„ une juste proportion dans la différen-
„ ce des honneurs qui sont dûs aux
„ Princes du Sang Royal , à ceux qui
„ peuvent être accordés à des Princes
„ légitimés ou à leurs enfans, & rendant
„ au sur plus l'état & la condition de
„ nosdits oncles le Duc du Maine & le
„ Comte de Thoulouse égaux en
„ tout “.

Suivant cet Edit le Duc du Maine
& le Comte de Thoulouse furent re-
mis & conservés respectivement dans
la jouissance des prérogatives des Prin-
ces du Sang ; mais avec exclusion du
droit à la Succession de la Couronne.
La distinction qu'on mit entre eux &
les vrais Princes du Sang , fut qu'ils ne
tra-

traverseroient point le parquet, & qu'au salut du bonnet en demandant leur avis le Président les nommeroit du nom de leurs Pairies.

Un Brevet particulier, expédié le même jour, régloit les honneurs qu'ils devoient avoir à la Cour & auprès de la Personne du Roi; c'étoient les mêmes dont jouissent les Princes du Sang, à l'exception que dans les festins, repas, & cérémonies publiques, ils ne feroient ni placés ni assis tout à fait sur la même ligne.

Pour les deux fils du Duc du Maine le Prince de Dombes & le Comte d'Eu, ils eurent rang au Parlement avant tous les autres Ducs & Pairs, indépendamment de l'ancienneté ou de la nouveauté de leur Pairie; mais comme ils étoient absolument exclus du titre & du rang de Princes du Sang, ils furent obligés de se faire recevoir au Parlement, de prêter le serment comme les autres Pairs, & de prendre séance parmi eux quoiqu'avant eux tous.

Ces termes, *le salut du bonnet, traverser le parquet*, rendroient fort obscure la narration que je viens de faire, si on ne les entendoit pas. Le parquet au Parlement est une petite place quadrée

rée vis-à-vis le trône du Roi; cette place demeure toujours vuide, & autrefois il n'étoit permis à personne de la traverser: tel avoit été l'usage jusqu'au tems que le fameux Prince de Condé, ne pouvant faire le tour du parquet à cause de la goutte dont il étoit extrêmement incommodé, le traversa. Ce qu'il avoit fait une fois par hazard, il le fit dans la suite comme par privilège; on ne le lui disputa point, plutôt par reconnoissance des grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, que par la pensée que ce droit fût attaché à sa naissance. Les autres Princes du Sang l'imiterent; & comme on ne pouvoit le leur contester sans attaquer en même tems le Prince de Condé, ils s'en mirent en possession, qui leur est demeurée depuis. Ainsi c'étoit du droit de traverser le parquet que les Princes légitimés étoient privés. Croiroit-on que si peu de chose fût capable de flatter ou de contrister l'ambition?

Avoir le salut du bonnet, c'est être salué par le Président lorsqu'il demande les avis. Au Lit de Justice de mille sept cent dix-huit il fut réglé que les Ducs & Pairs

Pairs prendroient séance avant les Présidens à Mortier, qu'ils donneroient leur suffrage assis, & qu'à cet égard il n'y auroit entre eux & les Princes du Sang aucune différence, si ce n'est que le Président, en demandant l'avis aux Princes du Sang, devoit dire *Monsieur votre avis*, & qu'en le demandant aux Ducs & Pairs, au terme *Monsieur* il devoit ajouter le Duc un tel, de la Trimouille, du Maine, par exemple.

Préjudi-
ciable au
Comte
de
Thou-
louse.

Le Duc du Maine ne fut guères satisfait de ce rétablissement fort au-dessous de ce qu'il esperoit, & le Comte de Thoulouse en fut très mortifié. Instruit du tour peu favorable que prenoit cette affaire, il avoit présenté une Requête au Roi. Il appuyoit uniquement sur ce qui s'étoit fait en sa faveur au mois d'Août mille sept cent dix-huit : „ Il ne s'agit, SIRE (di-
„ soit ce Prince) ni de titres, ni de
„ prétentions; il s'agit uniquement de
„ la volonté de Votre Majesté si so-
„ lemnellement expliquée. Permet-
„ tez-moi, SIRE, d'en rapporter les
„ termes à Votre Majesté, quoique je
„ ne puisse le faire qu'en rougissant
„ parce qu'ils me font plus d'honneur
„ que je ne mérite. „ Ce-

„ Cependant , connoissant l'attache-
 „ ment inviolable que notre très cher
 „ & très amé Oncle le Comte de Thou-
 „ louse a pour notre Personne & pour
 „ notre Etat , son zèle pour le bien pu-
 „ blic , les services importans qu'il a
 „ rendus , & les éminentes qualités dont
 „ il est pourvu , nous voyons avec pei-
 „ ne que les anciennes Constitutions que
 „ nous venons de rétablir , l'excluent
 „ d'un rang dont son mérite personnel
 „ le rendoit si digne & qu'il n'avoit mê-
 „ me accepté que par déference pour les
 „ ordres de notre très honoré Seigneur
 „ & Bisayeul le feu Roi. Pour ces
 „ considérations nous avons cru devoir
 „ lui donner des marques particulières
 „ de l'estime que nous avons pour lui ,
 „ & nous le faisons avec d'autant plus
 „ de plaisir , que nos intentions se trou-
 „ vent secondées du consentement unani-
 „ me de tous les Princes de notre Sang
 „ & de la réquisition que les Pairs de
 „ France nous en ont faite. A ces cau-
 „ ses , nous avons par ces présentes , si-
 „ gnées de notre main , dit & déclaré ,
 „ voulons & nous plaît , que notre très
 „ cher Oncle le Comte de Thoulouse jouis-
 „ se sa vie durant de tous les honneurs ,
 „ rangs ,

„ rangs , séances & prérogatives , dont
„ il jouissoit avant notre Edit.

„ Voilà, SIRE , des titres trop glo-
„ rieux pour moi à la vérité , mais
„ auxquels j'ai lieu d'espérer que Vo-
„ tre Majesté voudra bien ne point
„ déroger , tant que je n'y donnerai
„ point lieu par ma conduite.

„ Ces titres , SIRE , sont répandus
„ depuis cinq ans dans toute l'Euro-
„ pe ; ils ont persuadé tout le monde
„ que Votre Majesté avoit quelques
„ bontés pour moi , & qu'en mille sept
„ cent dix-huit Elle ne me jugeoit pas
„ indigne de la grâce qu'Elle voulut
„ bien m'accorder alors : que dira-
„ t-on si l'on m'en voit priver en un
„ instant par Votre Majesté-même ,
„ qui n'a jamais fait que des actions
„ de bonté & de justice ? & pourrai-
„ je persuader que je ne m'en suis pas
„ rendu indigne“ ?

Cette Requête fut présentée trop
tard ; mais l'eût-elle été à tems , les
nouveaux réglemens étoient si sages
qu'elle n'auroit rien dû y changer. Ils
ne donnoient aucune atteinte au mé-
rite singulier du Comte de Thoulouse &
ne faisoient aucun tort à sa réputation.

On

On peut accorder pour un tems à une personne seule ce qu'il ne convient point d'accorder à plusieurs. L'inégalité mise entre deux Freres pour en mortifier un, doit cesser quand on juge à propos de lui pardonner ; celui qu'on a distingué, a été par-là même suffisamment récompensé de sa fidélité, & on ne lui fait aucun tort de le réduire à l'égalité en lui ôtant ce qu'on ne juge pas convenable de rendre à l'autre.

Le papier incommodoit toujours ; c'étoit une espèce d'insecte dont on ne pouvoit se débarrasser. Le Duc d'Orléans & le premier Ministre y donnerent de nouvelles attentions. On éta-

Efforts
pour par-
venir à la
suppres-
sion du
Papier.

blit une Tontine, par le moyen de laquelle on devoit éteindre pour soixante & dix millions d'Effets liquides & trois mille Actions de la Compagnie des Indes.

Cette Tontine fut composée de cent mille Billets, de mille livres chacun : ils pouvoient être acquis avec mille livres de liquidations & cent livres en espèces. Tous portoient quarante livres d'intérêt, & outre cet intérêt fixe, il devoit y avoir trois classes d'accroissement. Dans la première il devoit être payé quatrevingt

li-

livres , dans la seconde cent , & dans la troisième cent vingt. Le nombre de ceux qui entroient dans ces classes augmentoit tous les ans. Les Billets de Tontine devoient s'éteindre par la mort des propriétaires ; mais ils avoient la liberté de les vendre ou de les placer sur la tête de qui ils jugeroient à propos , en payant à la Tontine une indemnité de deux cent livres. Au bout de quarante-six ans , les Billets restans devoient se rembourser avec mille livres en espèce.

Pour soutenir cette Tontine on lui accordoit le privilège des lotteries & des monts de piété ou des lombards. Le Roi se chargeoit de fournir chaque année à la Tontine cinq cent mille livres ; de manière qu'avec un demi pour cent d'intérêt il éteignoit un capital de cent millions. Le Public y trouvoit aussi son compte : outre le débouché pour placer ses papiers, il trouvoit un prompt & facile secours d'argent dans ses pressans besoins par l'établissement des lombards ; on devoit y prêter à quatre pour cent les six premières années & à deux pour cent les suivantes.

Cet Etablissement utile rencontra de
gran-

grandes difficultés du côté des Loix du Royaume , qui défendent de prêter sur gages ; mais la nécessité de mettre des bornes à l'usure qui n'en avoit point , lorsqu'on étoit pressé d'argent , déterminâ à y déroger en faveur des monts de piété.

Un autre Edit du vingt & unième de Mai, ordonnoit que les Billets & récépissés faits par les Directeurs des monnoyes ou leurs Commis avant l'Edit de Septembre mille sept cent vingt, seroient convertis en rentes perpétuelles sur les Tailles au denier cinquante, après que les porteurs les auroient fait viser ; mais, qu'après le dernier de Septembre de la présente année mille sept cent vingt-trois, ces Billets & récépissés qui se trouveroient en nature, seroient réputés éteints & de nulle valeur.

On ordonna encore aux Receveurs des consignations , Commissaires aux saisies réelles, Régisseurs & autres, de rapporter dans le terme de deux mois les récépissés du Trésor Royal qui étoient entre leurs mains, pour être convertis en rentes sur les Tailles ; passé lequel terme lesdits récépissés demeureroient nuls, éteints, & supprimés, à

la charge des dépositaires, qui en étoient constitués garants & responsables envers les créanciers ou consignataires.

On fixa au quinze de Juin exclusivement le dernier terme pour retirer, par les porteurs de certificats de liquidation d'Actions, les nouvelles actions de la Compagnie des Indes; auquel jour lesdits certificats de liquidation qui resteroient dans le Public, seroient éteints & supprimés, aussi bien que les nouvelles actions restantes à délivrer, qui devoient ensuite être brûlées à la décharge de ladite Compagnie.

Le Visa des Billets de Banque & des Actions avoit occasionné des malversations presque égales à celles de la Banque-même: les diverses opérations qu'on fut obligé de faire pour les liquidations, en firent découvrir au moins une partie. On érigea à l'Arsenal une Chambre pour en connoître: on décréta les principaux auteurs de ces brigandages; ils furent convaincus d'avoir détourné à leur profit au moins pour trente millions d'Actions. Un nommé Talhouet, Maître des Requêtes, fut condamné à avoir la tête tranchée: on

au-

auroit pu le condamner à la potence ; car outre que son crime le méritoit , il étoit petit-fils d'un mercier de Normandie qui s'établit en basse - Bretagne , & dont la fortune avoit eu pour fondement un millier ou deux d'écus qu'il avoit tirés d'un gentilhomme qui avoit violé sa femme. Un certain Abbé Clément, qui avoit épousé la femme de son cocher, fut condamné à être pendu. On leur fit grace, & la peine de mort fut changée en celle des galères pour l'Abbé, & de prison perpétuelle pour le Maître des Requêtes.

Cette Chambre de l'Arsenal eut dans la suite un sujet plus illustre à examiner. Le premier de Juillet Monsieur le Blanc, Secrétaire d'Etat pour la Guerre, eut ordre de se retirer à trente lieues de Paris, & de remettre tous les papiers qui concernoient son Ministère à Monsieur de Breteuil, Intendant de Limoges, qui fut nommé pour le remplacer. On fit en même tems partir une vingtaine de couriers avec des ordres pour arrêter quelques Trésoriers Provinciaux & quelques Majors de troupes qu'on accusoit d'avoir malversé. Monsieur de la Jonchère, un

des Trésoriers de l'Extraordinaire des Guerres eut part à cette disgrâce aussi bien que son beau frere, fils de la Raison, maîtresse de feu Monseigneur, à qui il ressembloit si parfaitement par sa taille, par les traits de son visage, & même par le caractère de l'esprit & du cœur, qu'on ne pouvoit lui supposer un autre pere.

Trois mois après que Monsieur le Blanc eut été déplacé, il fut arrêté en Brie dans la maison de campagne du Marquis de Renel son gendre; il fut conduit à la Bastille, & la Chambre de l'Arsenal eut ordre de lui faire son procès. Il s'agissoit de sommes considérables dont il prétendoit avoir disposé par les ordres de son Altesse Royale. On parloit aussi de Régîtres raccômmodés ou renouvelés par un nommé Sandrier qu'on avoit, disoit-on, enfermé dans une maison de campagne proche de Paris pour qu'il travaillât en secret, & dont quelque tems après on avoit trouvé le corps coupé par morceaux dans l'endroit le plus secret de cette maison.

Rien n'échappoit à l'attention du Duc d'Orléans & du Cardinal du Bois.

L'Uni-



MONSIEUR LE BLANC.

4. 10. 11⁵
18645

L'Université d'Avignon étoit aussi in- Le Ré-
dulgente qu'on accuse celle de Bourges gent &
de l'être : on y remédia , en ordonnant son Mi-
que les Degrés pris en cette Université nistre
seroient inutiles , à moins que les gra- sont at-
dés ne justifiaient , par une attesta- tentifs à
tion juridique de l'Archevêque d'Avi- tout.
gnon , qu'ils avoient rempli le tems
d'Etude & autres formalités prescrites
par les Edits & Déclarations.

Paris & les Provinces étoient inon-
dées de Livres de toute espèce ; la
Religion , l'Etat , les bonnes mœurs ,
y étoient également attaqués. On re-
nouvela les défenses déjà faites à tous
imprimeurs , libraires , ou autres , d'im-
primer ou faire imprimer aucun Livre ,
même d'usage , & autres de quelque
nature qu'ils pussent être , sans privilè-
ge ou permission du Garde des Sceaux ,
ni aucuns livrets ou feuilles volantes sans
permission des Juges de Police des lieux ,
& sans une approbation de personnes
capables à ce commises ; & le Garde
des Sceaux fut particulièrement char-
gé de veiller à l'exécution de cet Ar-
rêt.

Le nombre excessif de manufactures
de toiles rayées & à carreaux , sianoi-

ses, & autres ouvrages de cette nature, qui étoient établies dans la Généralité de Roüen, occupant une partie de ceux qui devoient être employés à la culture des terres & principalement à la récolte, il étoit arrivé l'année précédente que par la disette d'ouvriers la récolte n'avoit pu être faite dans les tems convenables, & que beaucoup de bleds avoient été germés & perdus sur pied. Pour empêcher ce desordre il fut ordonné qu'on feroit une information de la quantité de ces manufactures, pour être en état de les réduire avec connoissance de cause au nombre qui seroit jugé nécessaire pour procurer du travail à ceux qui ne peuvent s'adonner à la culture des Terres, sans en détourner ceux qui doivent s'y appliquer; que par provision, toutes ces manufactures, à l'exception de celles de Roüen & de ses fauxbourgs, cesseroient entièrement leur travail pendant les mois de Juillet & d'Août jusqu'au quinze de Septembre, pour donner la liberté à tous particuliers de s'employer à recueillir les grains. Il est étonnant que le Parlement de Normandie n'ait pas fait cette attention si nécessaire.

Plu-

Plusieurs Ecclésiastiques , pour éviter de signer le Formulaire , renonçoient aux Grades de la Sorbonne & se contentoient de ceux du Droit-Canon , parce qu'on n'y exigeoit point de signature : il fut réglé que tout Ecclésiastique qui voudroit être gradué en Droit , signeroit le Formulaire , comme il l'auroit fait aux Ecoles de Théologie , ou pour avoir la qualité de maître-ès-arts.

Tant de travaux & une application continuelle usèrent extrêmement la santé du Cardinal du Bois ; il eut de fréquens accès de fièvre & souvent il fut obligé de s'absenter des Conseils : il présida pourtant à l'Assemblée générale du Clergé , qui ouvrit sa première séance le vingt-deux de Mai. Il avoit pris toutes les précautions imaginables pour qu'elle fût tranquille : tous les Evêques qui étoient à Paris & qui n'étoient point députés de leur Province , eurent ordre de se retirer dans leurs Diocèses ; suivant ses intentions , les Assemblées particulières choisirent les plus modérés pour l'Assemblée générale. On avoit d'abord élu pour Présidens les Archevêques d'Aix , de Nar-

bonne, & les Evêques de Châlons sur Saone, & de Chartres; mais l'Archevêque d'Aix ayant fait la proposition de prier le Cardinal de venir présider, toute la Compagnie applaudit & le nomma par acclamation. Les Archevêques de Narbonne & de Vienne, les Evêques d'Evreux & de Nantes, furent chargés d'aller à Versailles faire cette invitation: elle fut fort bien reçue, & son Eminence parut très sensible à l'honneur qu'on lui avoit fait. Au jour marqué pour l'audience du Roi, le Cardinal joignit la Compagnie & se plaça entre les Archevêques d'Aix & de Narbonne. Au sortir de l'audience du Roi on alla à celle de Monsieur le Duc d'Orléans. L'Archevêque d'Aix, qui avoit eu l'honneur de porter la parole au Roi, le fit à son Altesse Royale: son compliment fut court; mais il avoit su saisir ce qu'il y avoit de plus marqué dans le caractère & dans l'administration de ce Prince.

„ Monseigneur, (dit ce Prélat) nous
 „ venons avec empressement porter à
 „ Votre Altesse Royale les assurances
 „ de nos profonds respects, & c'est a-
 „ vec joie que nous nous acquittons en
 „ Corps

„ Corps d'un devoir qu'exige votre
 „ Naissance auguste & le rang que vous
 „ tenez; nous n'y sommes pas moins
 „ engagés, Monseigneur, par notre
 „ zèle pour le bien du Royaume, qui
 „ vous doit un repos peu connu dans
 „ le cours d'une longue Minorité, &
 „ dont vous avez su le faire jouir par
 „ la profondeur de la sagesse de vos
 „ conseils avec un succès jusqu'ici sans
 „ exemple. Que ne vous doit-il pas
 „ encore pour tous les glorieux soins
 „ que vous prenez à lui former un Roi
 „ digne du Trône de ses Peres! instruit
 „ par Votre Altesse Royale dans le
 „ grand art de regner, nous le ver-
 „ rons redoutable à ses ennemis, ai-
 „ mable à ses Sujets, faire la gloire
 „ & le bonheur de la France.

„ Vous lui inspirerez sur-tout, Mon-
 „ seigneur, l'amour de la Paix, &
 „ vous lui apprendrez, ce que vous
 „ savez si parfaitement, à la mainte-
 „ nir dans ses Etats en faisant égale-
 „ ment respecter l'autorité Royale &
 „ celle de l'Eglise.

„ Nous prierons sans cesse le Sei-
 „ gneur qu'en prolongeant les jours de
 „ Votre Altesse Royale jusqu'aux tems

„ les plus reculés, il veuille combler
„ de graces & de benedictions un Prin-
„ ce qui par sa bonté est l'objet de no-
„ tre amour & celui de notre admira-
„ tion par les grandes qualités dont il
„ est rempli “.

Il y avoit huit ans que le Clergé ne s'étoit assemblé. Les troubles & les divisions au sujet de la Constitution avoient déterminé son Altesse Royale à lui refuser constamment la permission qu'il lui avoit souvent demandée. Ce Prince aima mieux se passer du secours qu'il en pouvoit tirer, que de donner occasion à quelque coup d'éclat contraire à ses intentions pacifiques. L'Accommodement, qui avoit calmé les esprits, lui fit changer de sentiment, & il regarda la Majorité du Roi comme une circonstance favorable pour engager le Clergé à augmenter le don gratuit jusqu'à huit millions : il obtint ce qu'il souhaitoit, avec d'autant plus de facilité que les dettes de ce Corps, par le moyen des opérations de la Banque, avoient été considérablement diminuées.

Le Car-
dinal du

La mauvaise santé & la multitude
d'affaires ne permirent au Cardinal Mi-
nistre

nistre que de jouir une seule fois de l'honneur de présider à ce premier Corps de l'Etat. Le Discours qu'il fit à cette occasion fut fort goûté & méritoit de l'être. Le voici ; „ J'ai attendu avec „ impatience le jour où je pouvois „ marquer à cette auguste Assemblée „ la vive reconnoissance que je ressens „ de la grace que vous m'avez faite. „ Vous avez bien voulu m'associer au „ Clergé de France, & je fais à com- „ bien de mérite & à quelle gloire „ vous m'associez ; mais j'ose dire que „ ce qui est si glorieux pour moi l'est „ aussi pour vous. Vous auriez pu „ craindre un Ministre, qui, quoiqu'hon- „ noré du Sacerdoce, eût pu être dis- „ posé dans quelques occasions à le „ sacrifier à l'Empire : ce panchant „ à croire les intérêts de l'un plus pres- „ sans que ceux de l'autre n'est que „ trop grand ; mais votre zèle pour „ l'Etat ne vous a pas permis une „ crainte qui pouvoit paroître légitime, & en m'admettant dans l'intérieur de vos délibérations, vous „ prouvez de la manière la plus authentique la droiture & la sincérité „ de vos intentions pour le service du

Bois pré-
sident à
l'Assemblée
du
Clergé.

„ Roi. Je sens de mon côté à quoi
 „ m'engage cette confiance: il faut
 „ qu'un Ministre à qui le Clergé fait
 „ l'honneur de ne le redouter pas,
 „ s'en rende digne en redoublant ses
 „ soins pour l'avantage du Clergé;
 „ tout ce que peut l'autorité du Mi-
 „ nistre, je le dois à vos intérêts.
 „ Ainsi, loin que les devoirs dont j'é-
 „ tois chargé & ceux que vous m'im-
 „ posez de nouveau, viennent jamais
 „ à se combattre, la place que j'oc-
 „ cupe dans l'Etat me fournira des
 „ moyens de satisfaire à celle que vous
 „ me donnez dans l'Eglise. Je suis
 „ sûr, Messieurs, & je vous outrage-
 „ rois par le moindre doute, que vous
 „ ne me donnerez à porter au Roi,
 „ dans le cours de cette Assemblée,
 „ que d'anciennes ou plutôt d'éter-
 „ nelles preuves de l'attachement des
 „ Eglises du Royaume pour leur Pro-
 „ tecteur, que des gages nouveaux &
 „ certains du dévouement du Clergé
 „ à la Couronne, & de sa tendresse
 „ respectueuse pour la Personne de Sa
 „ Majesté, tandis que je ne vous por-
 „ terai que les précieuses assurances de
 „ l'attachement du Roi à la Religion,
 „ que

„ que les maximes dont il est instruit
 „ & pénétré sur le respect dû au Sanc-
 „ tuaire, que ses sentimens en faveur
 „ de la plus illustre portion de l'Egli-
 „ se universelle, que des témoignages
 „ de la préférence qu'il lui donne, au-
 „ dessus de tous les autres Sujets, dans
 „ son affection. Je n'aurai rien ni de
 „ part ni d'autre à dissimuler, ni à
 „ affoiblir, ni à exagérer; je ne dois
 „ m'étudier qu'à être précis & à trans-
 „ mettre si fidèlement les sentimens du
 „ Roi & de son Clergé, qu'il ne reste
 „ aucun doute sur ce que le Souverain
 „ doit attendre du zèle & de la fidé-
 „ lité de ses Sujets & sur ce que le
 „ Clergé peut espérer de la religion,
 „ de la prudence, & de l'affection du
 „ Roi “.

Ce n'est qu'à l'envie la plus dérai-
 sonnable qu'il peut paroître étonnant
 qu'un homme qui devoit son élévation
 principalement à son esprit, pensât &
 s'exprimât de la sorte. On a de lui
 quantité de Lettres, qui sans être si
 châtiées que ce Discours, sont du mê-
 me caractère & du même goût; aussi,
 quand il prit place à l'Académie Fran-
 çoise, Monsieur de Fontenelle, qui a-

Maligni-
 té de
 l'envie
 contre ce
 Cardinal.

voit été chargé de le recevoir , ne craignit point de lui dire en présence de presque toute la Cour qui se trouvoit à cette réception, *Voilà, Monseigneur, ce que pense l'Académie dans un des beaux jours qu'elle ait eus depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir. Le sort l'avoit assez bien servie pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi : il me réservait à une occasion singulière où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelloient ici, long-tems avant que vous y pussiez apporter tant de titres : personne ne savoit mieux que moi que vous y auriez apporté ceux que nous préférons toujours à tous les autres.*

L'Assemblée du Clergé fut très paisible. Ce n'est pas que la plupart de ceux qui la composoient, n'eussent formé de grands desseins contre leurs adversaires ; mais ils ne purent en exécuter aucun, à peine même y parla-t-on de ces matières. Les délibérations furent fixées aux affaires temporelles du Clergé. En vain par leur promptitude

à suivre les intentions de la Cour ils espererent en obtenir au moins une partie de ce qu'ils souhaitoient, ils n'en reçurent que des complimens & des assurances générales de protection & de faveur; on leur fit même sentir qu'on en avoit assez fait, & qu'ils devoient être contens de la manière dont on avoit soutenu l'autorité du premier Ordre dans les affaires de l'Eglise. En vain compterent-ils que la mort du Cardinal du Bois que ses fréquentes infirmités leur faisoient regarder comme prochaine, leur procureroit quelque liberté, le Duc d'Orléans eut la même fermeté & la même attention à les contenir; de sorte que cette Assemblée, sur laquelle les Jesuites & les autres ennemis des Appellans avoient tant compté, se termina sans aucun succès.

Elle marqua pourtant ses sentimens & ses intentions par des traits assez singuliers. Elle ôta au Pere Alexandre, fameux Dominicain, une pension de huit cent livres pour la donner à un certain Jesuite nommé Longueval, auteur d'une assez mauvaise Histoire de l'Eglise Gallicane : il dût ce bienfait honorable aux intrigues du
Pere

Père Lallemand, qui sans doute le partage avec lui.

Trait
singulier
de l'As-
semblée
du Cler-
gé.

Un autre trait plus singulier encore, ce fut une pension de cent écus accordée par cette Assemblée si respectable à un savetier de la Paroisse de saint Sulpice, qu'on disoit être un des plus zélés partisans de la Bulle, & à qui on attribuoit quantité de conversions. Les Appellans s'en vengerent par une estampe, où ce savetier, nommé Nutelet, étoit représenté recousant les morceaux de la Constitution déchirée; le Cardinal de Bissi & le Curé de saint Sulpice lui présentoient chacun une bourse pleine d'argent pour l'engager d'employer toute son habileté à cet ouvrage important.

Cette Assemblée avoit marqué ses sentimens d'une manière bien plus digne d'elle, en disant aux Commissaires députés de la part du Roi pour faire la demande du don gratuit : „ *L'As-*
„ *semblée, Messieurs, va se mettre en*
„ *état de repondre à votre demande; el-*
„ *le va pour cet effet tirer le rideau*
„ *sur ses propres misères pour n'envi-*
„ *sager que le seul bien qui nous tient*
„ *le plus à cœur & que nous voulons*
„ *nous*

„ nous conserver , bien que nous faisons
 „ consister dans les bonnes grâces , les
 „ bontés & la protection de Sa Majesté :
 „ mais , Messieurs , tandis que nous ti-
 „ rons le rideau sur notre triste situa-
 „ tion , ouvrez-le , s'il vous plaît , au
 „ Roi , afin que Sa Majesté & son Con-
 „ seil connoisse le véritable état du Cler-
 „ gé , & combien un Corps qui se prête
 „ toujours avec tant de désintéressement ,
 „ mérite d'être ménagé , protégé , & dé-
 „ livré de ces tristes contraventions qui
 „ l'affligent , & qu'une fausse jalousie de
 „ Jurisdiction n'enfante que trop sou-
 „ vent “.

L'Archevêque d'Aix , qui parloit de la sorte , est aujourd'hui Archevêque de Paris : il a éprouvé qu'il n'étoit pas aisé de délivrer le Clergé de ces tristes contraventions que selon lui la jalousie de la Jurisdiction enfante ; à chaque pas qu'il a voulu faire pour détruire ce qu'avoit fait son prédécesseur , il a trouvé le Parlement en son chemin toujours prêt à écouter les plaintes des Ecclésiastiques contre leurs Prélats.

Enfin la maladie du Cardinal du Mort du Bois augmenta à un point , qu'il fallût ^{Cardinal} en du Bois.

en venir à une des opérations les plus cruelles & les plus fâcheuses de la Chirurgie. Tout intrépide qu'étoit ce Prélat, il fut effrayé de l'appareil, & il fallut que Monsieur le Duc d'Orléans le déterminât à la souffrir. On la fit le neuvième d'Août à Versailles, avec succès en apparence; mais il expira le lendemain matin, âgé d'environ soixante-six ans. On a prétendu que sa maladie étoit invétérée, qu'elle étoit le fruit de son incontinence & de ses débauches outrées: ce qui est de certain, c'est que l'amputation qu'on fut obligé de lui faire rendoit ces discours au moins probables.

La veille ou la surveillance de sa mort, il se confessa à un Récollet. Il ne reçut point le Viatique, à cause du cérémonial qu'il faut observer pour le donner à un Cardinal. Sa confession fut très abrégée, du moins fut-elle faite en très peu de tems, en moins d'un demi quart d'heure. Si on en croit la médisance, il ne se confessa que pour la forme & par désérence pour les exhortations pathétiques de son Maître, qui, dit-on, en termes énergiques lui représenta qu'il étoit à tous deux de leur honneur qu'il
en

en fit du moins semblant. Il mourut, comme il avoit toujours vécu, plein de l'attachement le plus vif pour la Maison d'Orléans. Quelque sujet qu'il eût de regretter la vie, il protesta qu'il feroit mort content, s'il avoit pu achever d'écraser, ce sont ses termes, les ennemis de son Altesse Royale.

Il mourut chargé de titres d'honneur auxquels sa naissance ne lui avoit donné aucun droit de prétendre. Il étoit Cardinal, Archevêque Duc de Cambrai, Prince de l'Empire, Abbé de saint Juste, de Nogent sous-Couci, de Bourgueil, de Cercamp, de Bergue Saint-Vinoc, de saint Bertin, premier Ministre, Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, Grand-Maître & Surintendant général des Couriers, Postes & Relais de France, un des quarante de l'Académie Française, Honoraire de l'Académie Royale des Sciences & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, Président de l'Assemblée générale du Clergé.

Son élévation commença avec la Régence. Il fut d'abord Conseiller d'Etat; en mille sept cent dix-sept il signa à la Haye en qualité d'Ambassadeur Plénipotentiaire

tentiaire le Traité de la Triple Alliance; il fut fait ensuite Secrétaire de la Chambre & du Cabinet; en mille sept cent dix-huit il signa à Londres le fameux Traité pour la pacification de l'Europe; à son retour il eut le département des Affaires étrangères; il fut fait Archevêque de Cambrai en mille sept cent vingt; le Pape Innocent treize le mit au nombre des Cardinaux l'année suivante à la prière de tous les Souverains; &, pour parler comme Monsieur de Fontenelle, il parut être un Prélat de tous les Etats Catholiques & un Ministre de toutes les Cours.

Il voulut faire le Duc d'Orléans son légataire universel; mais ce Prince ne le voulut pas permettre: il accepta seulement la vaisselle d'or que ce Cardinal avoit fait faire pour les repas de cérémonie. On lui trouva onze cent mille livres, outre cinq cent mille que Monsieur de Breteuil lui devoit & un Brevet de cent mille écus sur la Charge de Surintendant des Postes. C'étoit peu que tout cela en comparaison de ce qu'il auroit pu amasser s'il avoit été avide; car on peut dire qu'il avoit été à même, & que le revenu de ses Char-

Charges, de ses Benefices, devoit produire autant.

On lui fit de magnifiques funérailles ; on frappa même une Médaille à son honneur : d'un côté étoit son effigie, de l'autre un arbre renversé par la tempête, avec ces mots allentour, *Visa est dum stetit minor*. On vouloit exprimer qu'on n'avoit connu son mérite qu'après l'avoir perdu. L'obscurité de sa naissance & l'éclat dans lequel il est mort seront toujours malgré l'envie une preuve sensible d'un génie supérieur : ses succès dans les Négociations différentes dont il fut chargé, ont été les degrés de son élévation ; plus il fut éprouvé, plus il parut digne des premiers Emplois, & jamais peut-être personne n'a été distingué par un connoisseur aussi habile que l'étoit le Prince qui l'honora constamment de sa confiance & de sa faveur. Et je ne crois pas qu'on pût rien ajouter à son Eloge en fait de génie & de capacité, s'il est vrai, comme je le pense, que le Duc d'Orléans ne prît sa place que parce qu'il ne trouva personne sur les lumières de qui il pût également se reposer.

L'Evêque de Laon eut aussi part à
la

la dépouille du Cardinal du Bois ; il fut transféré à l'Archevêché de Cambrai : le titre de Prince de l'Empire & quarante ou cinquante mille livres de rente de plus lui parurent préférables au titre de Duc & Pair qu'il perdoit en quittant son Evêché. L'Abbé de la Fare, fils de cet agréable débauché , Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans , profita de ce changement. Il avoit négocié deux Abbayes qu'il avoit, avec Monsieur de Ratabon autrefois Evêque d'Ypres , pour l'Evêché de Viviers dont ce Prélat avoit été pourvû après qu'il eut renoncé à l'Evêché d'Ypres.

Cet Abbé étoit déjà parti de Paris lorsqu'un courtier lui porta l'agréable nouvelle que son Altesse Royale lui avoit fait donner l'Evêché de Laon. On cria fort contre cette nomination. On avoit raison , si on avoit égard à la science & à la doctrine ; car il n'en avoit aucune , mais on avoit tort si on regarde l'esprit , l'adresse , & l'intrigue : & si le zèle contre les Appelans étoit un titre de récompense , personne n'y avoit plus droit que lui. Depuis qu'il est en place , il s'est attiré beaucoup de fâcheuses affaires ; je pourrois même dire qu'il a
poussé

pouffé le zèle jusqu'à l'indiscrétion. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, c'est aux Jesuites qui le gouvernent & à qui il laisse son Diocèse à gouverner.

Le vuide que la mort du Cardinal Le Ré-
du Bois avoit laissé, ne se fit sentir qu'au gent lui
Duc d'Orléans, qui le remplaça. Par le succéde.
redoublement de travail & d'applica-
tion, l'Etat n'en souffrit point. C'étoit
le même esprit & les mêmes principes
de Gouvernement; on vit la même at-
tention à conserver la paix au dehors
& au dedans, à prévenir tout ce qui
étoit capable de l'altérer, à rétablir les
Finances, à rendre le Commerce flo-
rissant.

L'Assemblée du Clergé, qui ne ter-
mina ses séances que le vingt-septième
d'Août, dans leur audience de congé
ils présentèrent au Roi un grand Mé-
moire contre les Appellans & contre
les Parlemens. Ils demandoient par
rapport aux premiers qu'il leur fût per-
mis de leur faire leur procès, & de les
dépouiller de leurs Benefices en cas de
refus de se rétracter; c'étoit sur-tout
à l'Evêque de Boulogne qu'ils en vou-
loient: par rapport aux Parlemens, ils
se

se plaignoient que ces Compagnies leur lioient les mains , & quē par les Appels comme d'abus qu'elles recevoient & favorisoient toujours , leurs Ecclésiastiques les plus indociles échappoient à leurs Jugemens & à la juste punition qu'ils avoient méritée. On leur répondit , qu'il falloit s'en tenir à la dernière Déclaration du Roi , qui défendoit d'inquiéter pour les Appels qui l'avoient précédés , & qu'il falloit que la Justice eût un libre cours ; qu'ils devoient si bien prendre leurs mesures , & s'attacher tellement aux règles établies , que les Parlemens ne trouvassent rien à reprendre dans leurs procédures : & pour se délivrer de ces sollicitations , on fit prier les Prélats de se retirer dans leurs Diocèses , où leur présence devoit être plus utile qu'à Paris. Ces refus ne venoient point de l'attache qu'on eût pour le Parti opposé ; on étoit fort attentif sur leurs démarches , & on s'opposoit à tout ce qu'elles paroissoient avoir d'irrégulier.

Le Parlement , malgré l'Arrêt du Conseil qui avoit déclaré que l'Instruction du Cardinal de Bissi n'étoit point reprehensible du côté des maximes & de

de la police du Royaume, vouloit encore intervenir dans cette affaire décidée. C'étoit attaquer l'autorité Royale & la soumettre à la révision. Il reçut des défenses expresses d'agiter cette affaire & d'en délibérer. Quinze Chartreux ayant refusé de se soumettre au Décret de leur Chapitre général qui ordonnoit d'accepter la Constitution & la signature du Formulaire, vouloient par une Requête s'attirer la protection du Parlement, qui dans la disposition où il étoit n'auroit pas manqué de prendre leur défense. On prévint cette démarche, en évoquant au Conseil la connoissance de ce démêlé.

La Congrégation de l'Oratoire tint son Assemblée générale le quinze de Septembre. Ce Corps, distingué par les grands hommes qu'il a produits en tout genre d'érudition, méritoit une attention singulière. Le Duc d'Orléans ayant su que plusieurs maisons avoient élus pour Députés des Réappel-
Il gouverne dans les mêmes principes & a les mêmes attentions.

& qu'on exclueroit des Charges les Réappellans publics.

Cette Assemblée n'étoit composée que de vingt-neuf Députés, vingt-trois en ayant été exclus ou s'en étant volontairement absentés. Le Pere de la Tour, Général, fit un long Discours sur la signature du Formulaire. Suivant son caractère oblique; il parla d'une manière qui satisfait aux scrupules & parut contenter ceux qui étoient de sentimens différens: le Formulaire fut signé, & les Réappellans furent exclus des Charges. On fut étonné de la docilité de ces Messieurs qu'on savoit être extrêmement attachés à la doctrine du Pere Quênel leur confrere: soit conviction, soit émulation contre les Jesuites, car ils ont les mêmes fonctions, ils en étoient & en sont encore aujourd'hui les principaux défenseurs.

L'estime qu'on a justement pour eux, la facilité que leur Institut commode leur donne de se répandre dans les compagnies, & d'entrer dans les Benefices, sont la source de leurs succès. Mais sans décider sur la vérité ou la fausseté de leurs sentimens, la sagesse ne permettoit pas que dans la

cir-

circonstance dont je parle, ils tinssent une autre conduite. Cette Congrégation n'est point un Corps religieux, elle n'en a point la solidité; ce n'est qu'une Assemblée d'Ecclesiastiques qu'aucun vœu ne lie, & dont les particuliers se séparent quand ils le jugent à propos, ou lorsqu'un Benefice les met en état de se passer des secours qu'ils y trouvent. D'ailleurs ils restent toujours sous la Jurisdiction de leur Evêque diocésain pour ce qui regarde leur promotion aux Ordres. Une Assemblée de cette espèce n'est pas difficile à détruire; le seul concert des Evêques Acceptans à leur refuser de les admettre aux Ordres, auroit suffi pour la dissiper, du moins il l'auroit extrêmement affoiblie.

De pareilles considérations ne demandoient-elles pas qu'on mollît un peu? Les Députés exclus présenterent un long Mémoire à l'Assemblée qui se tenoit sans eux. Ils prétendoient que tout ce qui s'y feroit seroit nul, & qu'elle n'avoit aucun droit de faire des loix & de leur donner des Supérieurs. Ce qui étoit arrivé aux Feuillans au commencement de la Régence étoit leur argument le plus fort. Louis Quatorze

peu de tems avant que de mourir avoit exclu du Chapitre général de ces Religieux trois ou quatre Députés. A l'A-
 vénement de Louis Quinze au Trône, ils obtinrent la permission de s'assembler
 extraordinairement pour décider à la pluralité des suffrages si ce que ce Chapi-
 tre avoit fait devoit être regardé com-
 me légitime, & ils décidèrent qu'il ne
 le devoit pas. *Nous ne pouvons nous las-*
ser, disoient les Peres de l'Oratoire à
l'occasion de ce qui étoit arrivé aux
Feuillans, d'adorer la Providence Divi-
ne, de nous avoir préparé dans cet éve-
nement un témoignage authentique des
justes idées qu'on donnoit à notre Monar-
que dès sa plus tendre jeunesse de la ca-
nonicité des Assemblées ecclésiastiques.
C'est même par une espèce de miracle que
cés actes ont passé entre nos mains; ils
nous sont venus comme du Ciel; nous
n'en avons eu aucune communication de la
part des réverends Pères Feuillans; & il
semble que Dieu dans cette occasion ait
voulu nous donner des marques sensibles de
sa protection, & sur vous, en vous don-
nant lieu de ne rien faire avec précipita-
tion, & sur nous, en nous fournissant un
juste sujet de vous y exhorter.

L'exemple des Feuillans & l'espèce de
 miracle

miracle qui avoit fait passer entre les mains les Actes qu'on citoit, n'empêcherent point le Pere de la Tour de croire & de persuader à ses confreres qu'il falloit obéir au Roi, & ne pas s'attirer son indignation & celle du grand nombre des Evêques du Royaume. J'ignore absolument quelles sont les règles des Chapitres de Religieux; mais j'ai peine à comprendre que le Souverain n'ait pas droit d'exclure quelques-uns des membres de ces sortes d'Assemblées, & qu'elles cessent d'être légitimes dès-là qu'il s'est servi de son droit.

J'ai déjà rapporté un trait de la fermeté du Duc d'Orléans par rapport à sa propre Fille l'Abbesse de Chelles; en voici un autre qui ne lui est point inférieur. Elle avoit reçu chez elle deux Benedictins qui avoient été exclus de toutes Charges par Lettre de cachet; il lui fit donner ordre par Monsieur de la Vrilliere de les renvoyer sur le champ. Cette conduite sévère me porte à croire qu'une Lettre qu'on publia dans ces tems-là sous le nom de cette Princesse, lui étoit faussement attribuée. Elle étoit très vive, & n'auroit pas manqué de déplaire extrêmement à son Altesse

Sa fermeté par rapport aux affaires de la Religion.

Royale. On supposoit que cette Lettre avoit été écrite à l'Archevêque de Tours, Commissaire du Roi au Chapitre général des Benedictins.

Lettre
suspecte
de sup-
position.

J'ai reçu votre Lettre, faisoit-on apparemment dire à cette illustre Abbessé, qui m'a doublement surprise. Vous avez été si long-tems à me faire réponse que je n'en attendois plus; mais je l'ai été davantage de la manière dont vous m'écrivez. Croyez-vous me tromper? j'ai su les intentions du Roi & celles de Monsieur le Duc d'Orléans, & c'est parce que je les ai suës que j'ai été surprise que vous les ayez si peu suivies. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous vantiez d'avoir fait attention à la Lettre que je vous ai écrite: vous l'auriez dû faire, puisque je vous mandois les propres termes de Monsieur le Duc d'Orléans & même ceux de Monsieur de Fréjus. Vous avez agi si différemment, que j'en serois surprise, si je n'avois pas su vos vûes & votre ambition. Il n'a pas tenu à vous que notre Congrégation n'ait été perdue. Le sacrifice auroit peut-être plu à quelques personnes & vous auroit avancé; vous en auriez rougi avec plaisir: mais Dieu, qui garde les siens, les a soutenus
contre

contre les brigues; c'est lui sans doute qui les a affermis à refuser constamment l'acceptation de la Constitution. Je suis dans leur sentiment, n'ayant comme eux rien à desirer que le Ciel. Nous tournons le dos à la porte qui mène aux grandeurs ecclésiastiques, & si des Evêques de France acceptans la Bulle on retranchoit ceux qui ont des vûes telles que les vôtres, tant ceux qui ont été récompensés que ceux qui ont espéré de l'être, le nombre en seroit bien petit; mais nous ne voions que ce qui s'est toujours vû dans tous les siècles de l'Eglise. N'attendez pas que je presse nos Peres d'accepter la Bulle, je ne les reconnoitrois plus pour mes Freres s'ils la recevoient. Si je pensois en Moliniste je vous injurierois, ou au moins menacerois-je de mauvais services; mais tout ce que je desire, pour vous prouver la pureté de ma Foi, c'est de trouver l'occasion de vous rendre service & de vous faire plaisir; je la chercherois même pour vous marquer ce que je dois à votre caractère & les sentimens que le Christianisme m'inspire pour vous.

Un Evêque qui tarde si long-tems à faire réponse à la Lettre dont une Princesse l'a honoré, ces reproches ouverts

d'ambition & de mauvaise foi , cette manière basse & triviale d'exprimer le Cardinalat , une Abbessé de Chelles qui parle des Benedictins comme l'Abbessé de Fontevraux parleroit de ses Religieux , ces traits ne sont guères probables. Après tout ma conjecture peut être fautive ; car il n'est pas impossible qu'une Religieuse , quoique Princesse , fasse quelque indiscretion.

La multitude des Billets de Banque avoit été si immense , que malgré tous les débouchés ouverts il en restoit encore une très grosse quantité entre les mains du Public. Son Altesse Royale donna ses soins à les exterminer absolument. Pour y réussir , on fit une réforme générale de la monnoye , & il fut ordonné qu'on recevroit pour argent aux Hôtels de monnoyes & aux Changes un huitième en Billets & certificats de liquidation avec sept huitièmes en or & en argent , & que la valeur seroit payée en total. On créa pour quatre millions de nouvelles rentes viagères au Capital de cent millions. L'Edit portoit que „ quoique les divers „ emplois ci-devant indiqués fussent „ plus que suffisans pour absorber la „ tota-

„ totalité des Billets répandus dans le
 „ Public, la vivacité avec laquelle nos
 „ Sujets se sont portés à acquérir des
 „ rentes viagères, & les demandes réi-
 „ térées qui nous ont été faites depuis
 „ qu'elles sont remplies, nous ont dé-
 „ terminé à satisfaire l'empressement
 „ du Public par la création de quatre
 „ millions de rentes viagères assignées
 „ sur les deniers de nos Tailles & au-
 „ tres Impositions, au Capital de cent
 „ millions payables en Billets que nous
 „ sommes chargés d'acquitter; & cette
 „ création nous a paru d'autant plus
 „ convenable, qu'en procurant aux
 „ porteurs des Effets Royaux un re-
 „ venu plus considérable, elle assure
 „ en même tems l'extinction d'un Ca-
 „ pital de cent millions “. Enfin, pour
 la dernière fois on fixa un tems pour
 parvenir à l'extinction entière des Bil-
 lets. Sa Majesté ordonna, que dans
 le premier jour du mois de Novembre
 suivant pour toute préfixion & délai,
 tous les porteurs de certificats de liqui-
 dation seroient tenus de les porter à un
 des differens débouchés indiqués, &
 que faute de les y avoir placés à tems,
 ces papiers demeureroient nuls & de

nulle valeur, sans que cette peine pût être réputée comminatoire.

Dans le nombre des certificats de liquidation il s'en trouvoit plusieurs provenans tant des Billets de Banque que des comptes en Banque, destinés pour acquitter les Billets à ordre & Lettres de Change échûs dans les tems où les Billets de Banque & comptes en Banque avoient cours, lesquels certificats de liquidation n'avoient point été placés en rentes par les débiteurs sous prétexte qu'ils ignoient les noms des propriétaires des Billets à ordre & Lettres de Change, lesquels ont affecté de ne se point présenter. Il falloit pourvoir à ces inconvéniens. On le fit par une Déclaration, qui ordonnoit que tous les Notaires & autres dépositaires soit par Justice ou autrement, que les débiteurs des Billets à ordre & Lettres de Change, seroient tenus sous les peines portées de faire dans le premier de Novembre suivant l'emploi en rentes sur les Tailles des certificats de liquidation qu'ils avoient entre leurs mains, de quelque somme qu'ils fussent, même au-dessous de celle de mille livres, provenans des Billets de Banque & certi-

tificats de comptes en Banque, destinées pour acquitter les Lettres de Change & Billets à ordre au profit des intéressés & ces certificats de liquidation. A ces arrangemens on joignit les précautions nécessaires pour que les Notaires & dépositaires qui convertiroient ces papiers en rentes, en fussent valablement déchargés sans pouvoir être inquiétés ni recherchés par les Parties intéressées. Ces mesures furent efficaces, & après quelques délais, encore accordés, le papier fut entièrement supprimé.

On parla pourtant en ces tems-là d'un nouveau Projet; c'étoit de mettre dans le Public cent millions de Billets de crédit pour rembourser en nouvelles Actions les rentes sur l'Hôtel de ville de Paris : on ajoûtoit qu'on devoit rehausser considérablement les espèces, & qu'on rembourseroit moitié en argent & moitié en Billets de crédit ceux qui ne voudroient pas convertir leurs rentes en nouvelles Actions, & qu'en suite on indiqueroit de mois en mois une diminution, qui seroit d'abord égale à l'égard de l'espèce & du papier, mais après moindre sur le papier, pour

le maintenir en crédit. Il est incroyable qu'après la funeste expérience qu'on avoit faite du Systême on pût penser à le renouveler; & je serois fort tenté d'assurer que ce bruit fût répandu par les ennemis du Duc d'Orléans, d'autant plus que ce ne fût qu'après sa mort qu'on en parla affirmativement.

régle-
ment
pour la
Compagnie des
Indes.

La Compagnie des Indes devenoit de jour en jour plus intéressante. On avoit cru avoir fixé son gouvernement par l'Edit dont j'ai rapporté la substance; mais l'expérience fit bientôt voir que cet arrangement, tout sage qu'il avoit paru, étoit sujet à de grands inconvéniens. Son Altesse Royale n'étoit point de ces esprits aktiers qui ne veulent jamais avoir failli; ce Prince reconnut qu'il s'étoit trompé, il l'avoua, & corrigea lui seul l'espèce de faute qu'il avoit faite conjointement avec le défunt Cardinal du Bois. „ On
„ a reconnu (disoit le nouvel Arrêt
„ du trentième d'Août, que quoique l'E-
„ tablissement du vingt-quatrième de
„ Mars ait produit tout l'avantage qu'on
„ en avoit espéré, cependant la plupart
„ de Actionnaires sentent de l'inquié-
„ tude de voir administrer leurs affaires

„ par

„ par des personnes dont aucune n'a
 „ été du choix de la Compagnie , &
 „ sans qu'il paroisse qu'en aucun cas
 „ elle puisse avoir connoissance , soit
 „ par elle-meme , soit par gens prépo-
 „ sés de sa part , des détails de l'ad-
 „ ministration & de la situation de son
 „ Commerce. Il a paru indispensable
 „ d'y établir une nouvelle forme d'ad-
 „ ministration & de confier la direc-
 „ tion & la régie entière du Commer-
 „ ce à douze Directeurs que la Com-
 „ pagnie aura la faculté de changer
 „ quand elle ne sera pas contente de
 „ leur conduite; d'y joindre huit Syn-
 „ dics , qui seront élus chaque année
 „ en l'Assemblée de la Compagnie ,
 „ pour suivre auprès des Directeurs le
 „ détail de l'administration du Com-
 „ merce & en rendre compte tous les
 „ ans à l'Assemblée générale. Et com-
 „ me le Roi a un intérêt sensible de
 „ maintenir le bon ordre dans l'admini-
 „ stration d'une Compagnie dont le
 „ Commerce peut procurer de grandes
 „ richesses à l'Etat & intéresse en mê-
 „ me tems la fortune d'un grand nom-
 „ bre de Particuliers , Sa Majesté com-
 „ mettra quatre Officiers du Corps de

„ son Conseil, pour, sous les ordres
 „ du Sieur Controleur-général des Fi-
 „ nances, veiller à la suite de cette
 „ administration dans les différentes
 „ parties qui composent les départe-
 „ mens, y maintenir l'ordre, la fidé-
 „ lité & l'exactitude dans le travail, &
 „ l'exécution des Réglemens “.

Ceux que faisoit le nouvel Edit étoient si sages, qu'ils méritoient bien qu'on prît les mesures les plus justes pour en assurer l'observation.

La Compagnie des Indes fera régie par douze Directeurs, tous Actionnaires de ladite Compagnie, chacun desquels sera tenu d'avoir cinquante Actions déposées en compte à la Compagnie, sans qu'ils puissent les retirer pendant tout le tems qu'ils seront Directeurs.

Il sera fait douze départemens, à la tête de chacun desquels il sera établi l'un desdits Directeurs, qui sera chargé de la suite & de l'expédition des affaires qui concerneront ledit département de l'administration duquel il répondra, comme lui étant plus particulièrement confié.

Chacun des Directeurs sera préposé en second dans un autre département & en troisième aussi dans un troisième département, afin que tous les Directeurs puissent se suppléer les uns aux autres réciproquement en cas d'absence ou autre em-

empêchement, & s'instruire dans les différentes parties du Commerce de la Compagnie.

Les affaires considérables ou qui auront rapport à d'autres départemens seront portées à l'Assemblée des Directeurs, qui se tiendra au moins deux fois la semaine, & plus souvent s'il est nécessaire.

Il sera élu par l'Assemblée générale de la Compagnie des Indes huit Syndics, qui seront choisis parmi les notables bourgeois, bons négocians, & autres gens expérimentés au fait du Commerce, de la Banque, & des comptes : ces Syndics seront tous Actionnaires & auront chacun cinquante Actions déposées en compte à la Compagnie, sans pouvoir les retirer pendant l'année de leur Syndicat.

Ces Syndics veilleront, comme gens préposés par la Compagnie, à la suite de l'administration dans les départemens dont l'examen leur sera confié, ils assisteront & auront voix délibérative tant dans les Assemblées particulières de leurs départemens, que dans l'Assemblée générale.

La Ferme du Tabac sera régie par huit Régisseurs, qui seront tenus de déposer chacun cinquante Actions à la Compagnie qu'ils ne pourront retirer pendant leur régie.

Ces Régisseurs feront un Corps séparé qui ne sera chargé que de la régie du Tabac & des affaires qui y seront jointes;

tes; ils s'assembleront néanmoins tous les quinze jours avec les douze Directeurs & les Syndics dans l'Hôtel de la Compagnie des Indes, pour y concerter & décider les affaires de ladite régie qui peuvent avoir rapport avec le Commerce de la Compagnie.

Le Roi nommera quatre Officiers tirés du Corps de son Conseil, qu'elle choisira dans le nombre de ceux qui sont intéressés dans la Compagnie des Indes & qui auront au moins chacun cinquante Actions de ladite Compagnie: ils se feront rendre compte, chacun dans les départemens qui leur seront confiés, de la suite & du progrès du travail des Directeurs & Commis; tiendront la main à l'exécution des Réglemens; & à ce que chacun s'acquitte avec exactitude de l'Emploi dont il est chargé, & rendront compte de tout au Sieur Contrôleur-général des Finances.

Il sera tenu tous les quinze jours une Assemblée, composée du Sieur Contrôleur-général, des quatre Inspecteurs, des huit Syndics, des douze Directeurs, dans laquelle il sera rendu compte des fonds & de la situation générale de la Compagnie. Chacun des Directeurs y rendra un compte sommaire du travail fait dans son département pendant la dernière quinzaine. Le Syndic du département sera entendu sur l'administration d'icelui, & pourra dans cette Assemblée proposer &

& requérir ce qu'il estimera être convenable pour la bonne régie & avantageux au Commerce. Ensuite de quoi l'Inspecteur du département fera ses observations sur la forme & sur le travail actuel de la régie du département, & il sera statué sur le tout à la pluralité des voix.

Il sera tenu chaque année une Assemblée générale de la Compagnie, dans laquelle on rendra le compte de l'année précédente de la situation du Commerce & des autres affaires de la Compagnie; en laquelle Assemblée sera procédé à l'élection de huit Syndics pour l'année suivante & pareillement à la nomination de nouveaux Directeurs à la place de ceux qui seroient décedés, ou se seroient retirés pour infirmités & autres causes, ou de ceux contre lesquels la Compagnie pourroit avoir de justes sujets de plainte ou de suspicion.

L'Assemblée générale sera tenue tous les ans au quinze de Mars. Nul ne pourra avoir voix délibérative dans ladite Assemblée, s'il n'a déposé sous son nom avant le premier de Février de la même année cinquante Actions à la Compagnie, lesquelles il ne pourra retirer avant le premier d'Avril, du dépôt desquels il lui sera délivré un certificat en son nom par le Caissier, sur la représentation duquel certificat il sera admis à l'Assemblée, sans que personne puisse y avoir entrée sur la représentation d'un certificat qui ne seroit pas expédié en son nom.

Je

Je le fais, ces détails ne sont pas du goût de bien des gens ; c'est pourtant par eux qu'on connoît l'étendue de l'esprit de ceux qui gouvernent. Le plan d'une bataille bien dressé doit faire autant d'honneur à un Général que la victoire-même. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un plus bel arrangement d'une Compagnie de Commerce, où l'émulation soit plus piquée, où l'on pût prendre des mesures plus justes contre les fraudes & les malversations ; & rien ne prouve mieux que Monsieur le Duc d'Orléans avoit un esprit ouvert à tout, & qu'il s'étoit rendu justice à lui-même en demandant l'Emploi de principal Ministre, qui étoit presque autant au-dessous de ses lumières qu'il étoit au-dessous de sa Naissance : & certes, je ne puis m'empêcher de le dire, un Prince du Sang est toujours au-dessus d'un premier Ministre ; ce titre ne sauroit augmenter ni sa dignité ni le respect que la Nation lui doit, & je suis persuadé que le Duc d'Orléans n'auroit point pensé à remplacer le Cardinal du Bois, s'il n'avoit pas cru qu'il étoit de l'intérêt de ses droits & de ses prétentions qu'il fût à la tête des affaires.

Oùtre

Outre ce Privilège exclusif de la vente du tabac, accordé à la Compagnie par un Contract en forme d'aliénation en sa faveur des droits que la Couronne avoit coutume de percevoir sur cette espèce de marchandise, on lui donna encore le Privilège exclusif de la vente du café : toutefois ce commerce étant une des parties considérables de celui de Marseille, il fut réglé que les négocians de cette Ville qui feroient venir du café des Echelles du Levant, pourroient à leur choix ou le vendre à la Compagnie des Indes, à condition par ladite Compagnie de le payer au même prix qu'il auroit valu en Hollande le jour que le Vaisseau qui auroit apporté ledit café seroit arrivé au Port de Marseille, ou le transporter librement à l'Etranger, en prenant néanmoins les précautions nécessaires pour empêcher que les cafés ne pussent être introduits en fraude dans le Royaume. Ces cessions assùroient aux Actionnaires un revenu fixe de cent cinquante livres par Action indépendamment du bénéfice des autres commerces.

L'Assemblée générale pour établir
la

la nouvelle forme de gouvernement, se tint le dix-sept de Septembre. Le Duc d'Orléans, en qualité de Gouverneur de la Compagnie, confirma les Privilèges accordés, & en promit d'autres de la part du Roi, dès que les comptes de la Compagnie auroient été reçus & enrégistrés par la Chambre des Comptes. On régla les départemens; on choisit les Syndics à la pluralité des voix; on convint de tenir l'Assemblée trois jours de la semaine le matin & les trois autres jours l'après-midi; on établit un Bureau où l'on déposeroit & d'où l'on retireroit ses Actions, à sa volonté.

Au nombre des Actionnaires se trouverent les Ducs de la Force & de Chaulnes, le Maréchal d'Estrées, les Marquis de Bulli & de Laffay; ce droit de se trouver comme intéressés dans une Compagnie de Commerce ne fit point d'honneur à ces Messieurs: on aura beau faire, il faudra des siècles pour que les idées de Noblesse & de Commerce subsistent ensemble dans l'esprit des François, qui se sont fausement persuadé que le Commerce dégrade & avilit, & qu'il est incompatible

tible avec le défintéressement & la générosité sans quoi la Noblesse n'est qu'un vain titre. Le compte que la Compagnie devoit rendre, fut arrêté le vingtième de Novembre. Il montoit à deux milliards sept cent millions; & cette Compagnie se trouva entièrement quitte envers le Roi.

Son Altesse Royale fit presqu'au même tems l'adjudication des Fermes sur le pied de cinquante-cinq millions, avec cette clause, que le Roi donneroit aux Fermiers-généraux les deux sols pour livre de ce qu'elles rapporteroient au-dessus de cette somme, & que les Fermiers payeroient au Roies deux sols pour livre de ce qu'elles rapporteroient au-dessous. On mit aussi en Ferme ce que devoit produire la Taxe pour le payement du droit de confirmation à cause de l'Avènement de Sa Majesté à la Couronne. Les Entrepreneurs ou Fermiers devoient avoir les trois sols pour livre de ce qu'ils feroient entrer dans les coffres du Roi au-delà de quinze millions.

La nomination aux Benefices demandoit aussi de grandes attentions. Rien n'étoit plus important pour la

Travail
excessif
du Duc
d'Or-
léans.

paix

paix de l'Eglise, & pour détruire peu à peu le Parti contre lequel la Cour s'étoit déclarée, que le choix des Evêques. Il parut que le Duc d'Orléans en avoit fait son capital : tous ceux qui y eurent part, étoient Constituans ou n'avoient aucun engagement avec les Appellans ; de manière que les Jésuites-mêmes en furent presque tout à fait contens.

Rien n'échappoit à la vigilance de ce Prince. Châteaudun, petite ville du Berri, fut entièrement consummée par un incendie. Pour réparer cette perte & empêcher que les habitans ne se dissipassent, on les déchargea de tout ce qu'ils pouvoient devoir au Roi pour reste des Tailles & autres Impositions, il fut déclaré que pendant dix années consécutives ils ne payeroient que cinq sols chacun pour toute sorte d'impositions, à condition par eux de continuer leur résidence dans ladite ville & de faire rebâtir chacun leurs maisons : & pour leur procurer de plus prompts secours pour leur rétablissement, il leur fut permis de faire dans l'étendue du Royaume une quête générale, dont les fonds seroient remis

mis entre les mains des Administrateurs choisis par l'Assemblée des habitans de ladite ville, & par eux distribués à ceux qu'ils jugeroient en avoir besoin.

A tous ces embarras se joignit une affaire des plus importantes. L'Empereur, sans avoir égard aux Traités que les Rois d'Espagne, autrefois Souverains des Pays-Bas, avoient faits avec les Etats-Généraux & avec l'Angleterre par rapport au Commerce des Indes, établit à Ostende une Compagnie pour commercer en ces Pays. Ce Prince, qui prétendoit n'être point tenu aux engagements contractés par ses Prédécesseurs, Souverains de Pays-Bas, parloit en maître dans le Placard qui établissoit cette Compagnie, & lui attribuoit des droits qui ne pouvoient manquer d'être contestés par toutes les Nations de l'Europe.

„Egalement attentif (disoit Sa Ma-
 „jesté Impériale) à procurer ce qui
 „peut être à l'avantage de nos Peu-
 „ples & à contribuer à la conservation
 „de tous nos Etats, nommément de
 „ceux de nos Pays-Bas; & considé-
 „rant qu'il seroit bien difficile de par-
 „venir à ces deux buts si importans,
 „sans le rétablissement du Commer-
 „ce

„ ce & de la Navigation Nous
„ avons jugé nécessaire d'établir & de
„ former une Compagnie générale de
„ Commerce dans nos Pays - Bas ;
„ comme en effet, par le Droit de
„ Souveraineté, par celui de la Na-
„ ture & des Gens, Nous l'établissons
„ & formons par ces présentes irré-
„ vocables, sous les Articles, Liber-
„ tés & conditions suivantes.

„ Cette Compagnie aura la liberté de
„ naviger & négocier aux Indes Orien-
„ tales & Occidentales & aux Côtes
„ d'Afrique, tant en-deçà qu'au-delà
„ du Cap de Bonne-Esperance, dans
„ tous les Ports, Havres, Lieux & Ri-
„ vières où les autres Nations trafi-
„ quent librement, en observant les
„ maximes & coutumes reçues & ap-
„ prouvées par le Droit des Gens.

„ Il sera permis à la Compagnie
„ d'embarquer de l'artillerie & autre
„ attirail de Guerre dont elle aura
„ besoin pour sa navigation & la
„ sûreté de son Commerce ; elle
„ pourra acquérir aux Indes, par a-
„ chat ou autre Contract & Traité, des
„ Terres, Ports & Havres. Nous lui
„ permettons d'y établir des Colonies,
„ com-

„ comme auffi d'y faire construire tels
 „ Forts & Châteaux qu'elle jugera né-
 „ cessaires pour la facilité de son Com-
 „ merce & pour la défense du pays qu'el-
 „ le aura acquis.

„ Il sera permis à la Compagnie de
 „ traiter, même en notre nom, avec les
 „ Princes, Souverains, & Etats des In-
 „ des & autres qui ne seront pas nos
 „ ennemis, & de conclure avec eux telle
 „ convention qu'elle jugera convenable;
 „ elle pourra bâtir & armer autant de
 „ vaisseaux qu'elle jugera nécessaires.

„ Nous promettons à la Compagnie
 „ de la protéger ou défendre envers &
 „ contre tous ceux qui l'attaqueront in-
 „ justement, & même d'employer en cas
 „ de besoin la force de nos armes pour la
 „ soutenir & maintenir dans la liberté
 „ entière de son Commerce & naviga-
 „ tion, & de lui faire faire raison de tou-
 „ tes les injustices, injures & mauvais
 „ traitemens, en cas qu'aucune Nation
 „ entreprît de la troubler dans son Com-
 „ merce & navigation; & Nous au-
 „ rons soin de lui procurer tous les avan-
 „ tages & facilités possibles par les Trai-
 „ tés de Paix, d'Alliance & de Commer-
 „ ce que Nous ferons “.

Ce ton d'autorité, dérogame, si je puis m'exprimer de la sorte, aux anciens & aux nouveaux Traités, choqua pour le moins autant que le préjudice que ce nouvel établissement ne pouvoit manquer de causer, donnoit d'inquiétude. La Compagnie des Indes d'Amsterdam en fut vivement alarmée. Elle publia une espèce de Manifeste, qui démontroit & rendoit sensible l'injustice de l'entreprise de l'Empereur; elle déclara même en termes formels qu'elle se serviroit des moyens que Dieu, sous la protection & l'autorité de Leurs Hautes Puissances, lui avoit mis entre les mains pour s'y opposer, c'est-à-dire qu'elle auroit enlevé les vaisseaux de la Compagnie d'Ostende malgré leur pavillon Impérial & Royal, qu'elle auroit surpris dans son district des Indes. Menaces au reste qui n'auroient pas été vaines, si l'on n'avoit pas jugé à propos de préférer la négociation aux voyes de fait; car cette Compagnie est plus puissante que certains Potentats, & auroit seule suffi pour déconcerter les magnifiques projets que l'Empereur avoit formés pour rétablir ses Finances aux
dé-

dépens des Peuples qui s'étoient épuisés pour lui procurer quelque part dans la Succession d'Espagne.

Le Duc d'Orléans étoit trop habile pour ne pas prévoir les suites de cette innovation. Il épousa fortement les intérêts de la Hollande, & fit publier une Déclaration, par laquelle il étoit défendu à tous les Sujets du Roi, sous des peines très grièves, de s'intéresser à la nouvelle Compagnie d'Ostende & de s'engager à son service, de quelque manière & sous quelque prétexte que ce pût être. Outre qu'il s'intéressoit sincèrement aux intérêts des Provinces-Unies dont il estimoit sincèrement l'Alliance, la regardant comme la plus utile & la plus solide de celles qu'il avoit faites, il étoit extrêmement choqué des difficultés intarissables de la Cour de Vienne à exécuter le Traité de Londres, & il n'étoit pas à se repentir d'avoir contribué à mettre l'Empereur en possession de la Sicile. Dans ces vûes il s'unit à l'Angleterre & à la Hollande pour faire supprimer cette Compagnie qui n'auroit jamais dû être établie, parce qu'il étoit impossible qu'elle ne fût pas con-

trédite & qu'elle subsistât malgré les intéressés. Aussi l'Empereur, après quelques négociations pour mettre son honneur à couvert, convaincu qu'on l'avoit engagé dans une entreprise au-dessus de ses forces, quelque formidables qu'elles puissent être, abandonna ce dessein & sacrifia ses espérances à l'amour de la paix ou à la crainte de la Guerre.

Tant d'occupations si diverses, si continuelles, si importantes, demandoient pour les soutenir la santé la plus ferme & la plus robuste. Le Duc d'Orléans l'avoit eue jusqu'alors ; mais il étoit naturellement impossible qu'il pût la conserver long-tems. Il auroit eu besoin de secours, & il ne trouvoit personne sur qui il pût se reposer avec un certain degré de confiance qui lui donnât la liberté de modérer ses soins & son application. Tous ceux qui travailloient sous ses ordres n'étoient que des génies subalternes, qui avoient sans cesse besoin d'être éclairés & dirigés. Le Garde des Sceaux avec la meilleure volonté du monde étoit à peine capable de son Emploi ; le Comte de Morville, à qui on avoit donné le

le département des Affaires étrangères, avec beaucoup plus d'esprit n'en avoit point encore assez pour que le principal Ministre fût dispensé d'entrer dans le détail des négociations & de suggérer les biais qu'il falloit prendre pour les terminer avec avantage; le Contrôleur-général, quoique tiré du Parlement, entendoit à peine les Finances; pour Monsieur de Breteuil, Secrétaire de la Guerre, il étoit visible qu'on ne lui avoit confié cet Emploi que parce qu'on avoit la paix.

Le seul qui fût à portée d'être connu de ce Prince, sur l'attachement sincère duquel il pût compter & qui d'ailleurs auroit pu le soulager, étoit le second fils du défunt Garde des Sceaux. Son Altesse Royale, qui se connoissoit si bien en mérite, lui en avoit trouvé beaucoup; & en effet il ne lui manquoit que de l'expérience pour en avoir autant que son pere: quoique fort jeune il remplissoit avec dignité la Charge de Lieutenant de Police. Peu de tems après la mort du Cardinal du Bois, le Duc d'Orléans nomma ce jeune Magistrat pour son Chancelier & Garde des Sceaux, chef

de son Conseil & Surintendant de ses maisons & finances : en déclarant son choix , ce Prince dit publiquement, qu'on ne diroit pas que son Chancelier fût sans esprit & sans naissance. Ce choix & cet éloge annonçoient une plus grande élévation ; il lui destinoit en effet la Charge de Contrôleur-général : déjà il l'avoit averti de cette destination ; mais elle ne fut point remplie.

Mort du
Duc
d'Or-
léans ,
causée
par sa
trop
grande
applica-
tion.

Ce Prince mourut à Versailles le second jour de Décembre entre six & sept heures du soir d'une attaque d'apoplexie , qui l'étouffa en un instant. Il avoit travaillé avec le Roi jusqu'à quatre heures & demie : il s'étoit retiré dans son appartement un peu fatigué & la tête fort pesante ; il dormit quelque tems , on le réveilla , il donna même quelques audiences. Il s'entretenoit avec Madame Phalaris ; on vint l'avertir de retourner chez le Roi : il voulut se lever ; mais il retomba sur son fauteuil sans mouvement & sans connoissance. Cette Dame effrayée appella du secours : il ne se trouva au château ni médecin ni chirurgien. Un valet de chambre du Duc de Rohan le saigna inutilement. Madame la Duchesse

chesse d'Orléans qu'on avoit d'abord avertie, le trouva expiré lorsqu'elle arriva. Sa mort fut l'effet du redoublement de travail & d'application, auquel l'engagea l'Emploi de premier Ministre dont il avoit cru devoir se charger. Chirac son premier Médecin l'avoit averti plus d'une fois de se modérer, de prendre du moins quelques précautions; il lui avoit toujours répondu qu'il n'en avoit pas le tems.

Ainsi mourut Philippe second Duc d'Orléans Petit-fils de France, âgé de quarante-neuf ans quatre mois moins deux jours. Il eut dans un degré supérieur tous les talens & presque toutes les qualités dont l'assemblage forme les grands hommes & les grands Princes: ses vices-mêmes, si j'ose le dire, furent accompagnés de vertus; jamais l'amour & les excès de table ne lui ont arraché un secret. jamais la colère ne lui a fait faire de démarche que la raison n'eût approuvée & réglée. Sa Famille, sa Maison, trouverent dans lui toute la tendresse, toute la bonté, toute la protection qu'ils pouvoient desirer. Sa clémence alloit jusqu'à une espèce d'insensibilité; il a même

Réflexion sur sa conduite & les principaux événemens de sa Régence.

paru dans toute sa conduite que la haine n'avoit jamais eu d'empire sur lui. Jamais Prince pourtant n'eut plus d'ennemis & de plus attachés à le décrier. Madame des Ursins, qui l'avoit persécuté en Espagne, revint librement en France du tems de son Administration. Il se contenta d'avoir mis le Cardinal Alberoni hors d'état de lui nuire & de déranger ses projets pacifiques; & il ne fut point du nombre de ses persécuteurs. Quoique fort maltraité dans les Manifestes du Roi d'Espagne, qui l'attaquoient dans ce qu'il avoit de plus cher, savoir ses Droits à la Couronne & son honneur, il ne lui fit la Guerre que pour le déterminer à la Paix: il se reconcilia sincèrement avec lui, & referra par des Alliances les nœuds d'une amitié plutôt suspendue que violée. En mille sept cent vingt & un il s'étoit réuni par un Traité particulier avec l'Espagne, dans lequel il avoit engagé l'Angleterre afin de déterminer l'Empereur à exécuter de bonne foi le Traité de Londres.

La même supériorité de raison régla sa conduite dans l'intérieur du Royaume. Il n'abaisa le Duc du Maine que parce qu'on

qu'on l'avoit élevé trop haut. La révocation de l'Edit qui donnoit aux Princes légitimés tous les droits des vrais Princes du Sang, étoit souhaitée & fut approuvée de toute la Nation. J'ose même dire qu'elle étoit juste, & qu'on doit savoir gré à ce Prince d'avoir profité de la Minorité pour abroger une Loi que les sollicitations auroient peut-être engagé le Roi, majeur, à maintenir. Pour ce qui regarde l'arrêt du Duc & de la Duchesse du Maine, la Conjuración d'Espagne le rendoit nécessaire. Nul autre seigneur ne paroïsoit devoir en être le Chef, & le grand intérêt qu'il y avoit, étoit une raison suffisante de croire qu'il l'étoit; mais ce seigneur, & tous les autres qu'il crut devoir éloigner & disgracier, éprouverent sa clémence. Le seul Maréchal de Villeroy ne l'éprouva pas; mais aussi son procédé, qui paroïsoit appuyer les bruits populaires avoit été extrêmement piquant : preuve que la haine n'y avoit point de part, c'est que la famille de ce Maréchal n'eut aucune part à sa disgrâce. Le prompt rappel de son fils & de son petit-fils montra que l'ordre qu'ils avoient eu de le suivre a-

voit été une permission de l'accompagner & de le consoler.

Le seul article sur lequel il fut in-traitable , si je puis ainsi m'exprimer , ce fut l'autorité Royale. Quelque intérêt qu'il eût par rapport à ses vûes d'avoir les Parlemens de son côté , il cessa de les ménager dès qu'il crut voir qu'ils vouloient l'affoiblir , & qu'ils distinguoient cette autorité déposée entre les mains d'un Régent de cette autorité exercée par le Souverain-même. Le fameux Lit de Justice de mille sept cent dix-huit , la translation du Parlement de Paris à Pontoise , dûrent convaincre que l'envie même de regner n'étoit pas capable de déterminer le Régent à souffrir que la puissance Royale reçût quelque atteinte entre ses mains ; aussi l'a-t-elle rendue pour le moins aussi absolue qu'elle l'étoit lorsqu'il la reçut.

Quoique ses prétentions lui aient fait faire bien des choses qu'il n'eût point apparemment faites, s'il n'avoit point eu de concurrens à redouter , sa Politique pourtant n'eut rien de contraire au vrai bien de l'Etat. A la mort de Louis Quatorze le Royaume n'avoit point d'Ennemis déclarés ; mais il n'a-voit

voit point d'Alliés. Les mêmes sentimens de haine, de jalousie, de crainte, qui avoient ligué toute l'Europe contre le feu Roi, duroient encore. On poursuivoit à outrance en Angleterre les auteurs de la dernière Paix qui avoit été le salut de la France. Il y avoit tout à craindre que ces Ennemis mal reconciliés, pleins encore d'indignation de l'avoir été malgré eux, ne se servissent de la circonstance fâcheuse d'une Minorité pour reprendre les armes que l'intrigue leur avoit arrachées des mains, & pour se délivrer par la ruine ou l'abaissement de la France de l'inquiétude que sa puissance leur cau-
soit. L'unique moyen de conjurer la tempête qui paroissoit devoir se former, étoit de s'attacher les deux Puissances sans lesquelles les autres Ennemis ne pouvoient rien entreprendre avec succès. Le Duc d'Orléans l'entreprit & en vint à bout; & on peut dire que ces Alliances avec l'Angleterre & la Hollande assurèrent autant le Royaume contre les divisions intestines que contre les Guerres étrangères. L'essentiel pour rendre ces Alliances durables, étoit de convaincre que l'union

de la France & de l'Espagne n'étoit pas intime jusqu'à favoriser les prétentions de cette dernière Couronne, capables de rallumer la Guerre: on le fit, en prenant les intérêts de l'Empereur contre Philippe Cinq. Je sais que cette démarche fût blâmée aussi-bien que le renvoi du Prétendant; mais ceux qui les blâmerent ne faisoient pas attention que la vraie générosité de celui qui gouverne est de préférer à toute autre considération la sûreté & la tranquillité des Peuples qui lui sont soumis.

Pour ce qui est du Sytème & du renversement qu'il a causé, l'esprit supérieur & pénétrant du Duc d'Orléans me paroît un obstacle invincible à sa justification, & je ne puis me figurer qu'il l'ait adopté sans en prévoir les suites. L'évasion de Law avant qu'il eût rendu ses comptes, évasion sans doute commandée & autorisée, prouve qu'on craignoit qu'il ne révélât bien des mystères. On pourroit pourtant dire que la situation désolante des Finances, que l'immensité des dettes qui montoient à plusieurs milliards, demandoient des procédés extraordinaires; que le Sytème avoit quelque chose d'imposant, & qu'il.

qu'il étoit naturel que la nécessité & l'espérance le fissent recevoir : mais ces raisons sont foibles par rapport à un génie aussi élevé que le Duc d'Orléans. L'unique raison valable , c'est qu'il étoit impossible que le Roi payât ses dettes ; qu'il étoit absolument nécessaire que ses créanciers perdissent une grande partie de leur créance ; que le grand secret étoit de leur faire porter cette perte de manière qu'ils dussent se l'attribuer plutôt à eux-mêmes qu'au Souverain ; que le Systême contenoit ce secret ; que les différentes opérations dont il étoit composé l'avoient enveloppé jusqu'à ce que la confusion qu'il devoit produire , parût irréparable , même aux intéreffés , & qu'ils pussent l'attribuer plutôt à l'avidité & à l'infidélité des Régisseurs qu'à un dessein prémédité , de manière que le Roi en remboursant ses dettes en papier , leur parût avoir suivi l'exemple qu'ils lui avoient eux-mêmes donné. Qu'on dise ce qu'on voudra , ce Systême étoit trop lié avec les effets qu'il a produits pour qu'on puisse les attribuer au hazard. Par rapport aux renversemens , qui firent que chacun ne s'occupa que de son gain & de sa perte &

des

des moyens de l'affûrer ou de la réparer, on peut dire (sauf toutefois la justice qui est due aux particuliers & de laquelle il n'est jamais permis de s'écarter que dans l'extrême nécessité) qu'il importe peu au bien de l'Etat en général que les fortunes soient en certaines mains plutôt qu'en d'autres. Quoiqu'il en puisse être, le Duc d'Orléans à sa mort laissa l'Etat avec des revenus suffisans pour en acquitter les charges.

La conduite de ce Prince dans les affaires de la Religion parut équivoque, on peut dire même qu'elle varia selon les circonstances. D'abord il parut se déclarer pour les Opposans; le Cardinal de Noailles, le Procureur-général, aujourd'hui Chancelier, l'Abbé Pucelles, devenu depuis si fameux par la grande part qu'il a eue dans les derniers démêlés avec la Cour, furent fort écoutés & parurent avoir sa confiance; le Pere le Tellier, ennemi personnel du Cardinal de Noailles & de tout son Parti, fut renvoyé de la Cour & de Paris; la Sorbonne eut une liberté entière, aussi-bien que les Benedictins de Saint-Maur, les Peres de l'Oratoire, les

les Feuillans, & plusieurs autres Communautés; les Appels furent autorisés; les Procureurs-généraux des Parlemens de Rennes, de Rouën, d'Aix, déclamerent tant qu'ils vouloient contre les Jesuites, les Mandemens de leurs Evêques & les Brefs du Pape. L'unique cause de ce triomphe étoit le besoin que le Duc d'Orléans avoit cru avoir du grand crédit de ce Parti au Parlement, pour obtenir la Régence. Ce Prince ne fut jamais de la Morale sévère; d'ailleurs il étoit trop éclairé pour ne pas voir que le Parti opposé étoit sans comparaison plus nombreux, & qu'en cas d'accident il ne manqueroit pas de soutenir les prétentions du Roi d'Espagne son Compétiteur. Aussi, les Appellans déchûrent de leur faveur à mesure que son autorité s'affermir; & dès qu'il fut assuré que l'Espagne ne s'opposeroit point, ou s'opposeroit inutilement à ses droits, il ne les ménagea plus, il les abandonna à l'Abbé du Bois son Favori, qui à leurs dépens mérita, ou si l'on veut, acheta le chapeau de Cardinal. La Sorbonne retomba donc dans son premier esclavage, c'est ainsi qu'elle s'exprimoit, les
Ap-

Appels furent défendus, le Cardinal de Noailles, le Parlement, furent obligés de se soumettre, aussi-bien que la plupart des Communautés ; & pour comble de disgrâce, on remit un Jésuite auprès du Roi : de manière qu'à la Majorité les choses à cet égard se trouverent à peu près sur le même pied où les avoit laissées Louïs Quatorze, & que dans la suite ceux qui ont pris la place du Duc d'Orléans n'ont eu qu'à suivre le chemin qu'il leur avoit tracé pour ramener peu à peu les esprits & rétablir l'uniformité de Doctrine, sans laquelle il est impossible que la France, du caractère dont sont les Peuples qui l'habitent, jouisse d'une tranquillité durable.

Calom-
nie é-
trange.

Quelque naturelle que fût la mort de ce Prince, quoique son Médecin l'eût prévue & l'en eût averti, & qu'on dût l'attribuer à l'excès de travail & aux débauches dont on l'accusoit, on en fit pourtant un mystère d'iniquité. On répandit, que prenant le café avec le Roi il avoit mis quelque poudre dans la tasse que Sa Majesté devoit prendre ; que celui qui versoit le café s'en étoit apperçu ; qu'il avoit changé les tasses de pla-

place, de manière que celle qui devoit être pour le Roi, tombât au Duc d'Orléans, qui ne s'étant point aperçu de ce changement s'empoisonna lui-même. Je me donneroie bien de garde de rapporter ces horreurs, si elles ne se détruisoient pas d'elles-mêmes. Quel est celui qui s'aperçut de ce prétendu crime ? l'a-t-on jamais nommé ? ne pouvoit-il pas, ne devoit-il pas déclarer ce qu'il avoit vû ? craignoit-il de manquer de témoins ou de secours, l'antichambre du Roi est-elle jamais vide, n'y a-t-il pas toujours au moins des Gardes, quelques Pages, quelques valets-de chambre ? qu'auroit-il donc fait s'il n'avoit pu changer les tasses de place sans que le Duc d'Orléans s'en fût aperçu ? n'ayant point parlé sur le champ, lorsque la preuve pouvoit se faire, a-t-il pu être assez insensé pour le faire quand elle n'avoit plus lieu ? à quoi ne se seroit-il pas exposé ? C'est ainsi que l'aveugle Envie s'est constamment attachée à décrier un Prince que ses grandes qualités distinguoient autant du reste de hommes que sa Naissance.

Qu'on examine son Administration, qu'on pese les difficultés qu'il eut à surmonter

monter pour la rendre aussi tranquille qu'elle l'a été, qu'on suive ses démarches, qu'on fasse attention à l'autorité qu'il s'acquie tant au-dedans qu'au dehors du Royaume, à l'usage éclatant qu'il en fit quelquefois pour contenir dans de justes bornes ceux qui vouloient la partager & l'affoiblir, qu'on examine même les mesures qu'il avoit prises pour assurer ses droits & ses prétentions, on y reconnoitra une étendue prodigieuse de lumières, une prudence consommée, une politique juste, une fermeté inébranlable, une intrépidité héroïque, une bonté, une clémence vraiment Royale, & l'on sera forcé d'avouer, que l'Histoire nous fournit peu de modèles aussi accomplis en fait de Gouvernement, & que si la piété & la Religion avoient réglé sa conduite particulière & sanctifié ses sublimes talens, on n'y en trouveroit point de plus parfait en tout genre.

F I N.

AVIS

A V I S A U R E L I E U R ^{AC?}

pour placer les Figures

T O M E I.

N ^o . I.	- - -	Pag.	13
II.	- - -		125
III.	- - -		130
IV.	- - -		153
V.	- - -		248
VI.	- - -		253
VII.	- - -		308

T O M E II.

VIII.	- - -	Pag.	1
IX.	- - -		39
X.	- - -		142
XI.	- - -		251
XII.	- - -		268
XIII.	- - -		290
XIV.	- - -		291
XV.	- - -		299
XVI.	- - -		340

C A-

CATALOGUE

D E S

L I V R E S

Imprimé à la Haye

Chez PIERRE GOSSE,

Où dont il a Nombre d'Exemplaires.

NB. ceux Marqués d'un * sont mes
propres Impressions.

- * **A** Usonii (d' Magni) Burdigalensis
Opera Interpretatione & Notis
Illustravit Julianus, Floridus, Can.
Carnot. Jussu Christianissimi regis in
Usum Delphini, 4. Parisiis 1730.
- * ——— idem 4. Charta Major ibid 1730.
- Aquino (de) Lexicon Militaires fol 2 vol.
Romæ 1724.
- * *Ampbiteatro Flavio Descritto & diliënato
da Cavaliero Carlo Fontana folio con
fig. Haja 1725.*
- Arisii Cremona Litterata folio 2 vol. Par-
mæ 1702.
- Animæ Tranquillitate per Fl. Valuseno 8.
Edimburg. 1707.
- Abregé de l'Histoire Sainte & du Catbesif-
me par Osterwald, 12. Geneve 1734.*
Astree

CATALOGUS DES LIVRES. 405

L'Astrée de Mr. d'Urfée, avec la Clef 12.
10 vol. fig. Paris 1733.

Abregé de l'Histoire d'Angleterre de Mr.
Rapin Thoiras, 4. 3 vol. Haye 1730.

—— idem 10 vol. 12. ibid 1730,

—— de la Vieille & Nouvelle Geogra-
phie continuée jusqu'au tems où nous
sommes & augmentée d'une Introduc-
tion profitable à ceux qui commencent
comme aussi d'une ample Préface & Dis-
cours sur les meilleures Cartes par le
Sr. Jean Hubner, trad. de l'Allemand
augmenté des cartes Geographiques uti-
les à cet Ouvrage, 8. 2 vol. Amster-
dam 1735.

B.

Bullarium Magnum Romanum, Fol.
10. vol. Luxemb. 1727.

—— ejusdem continuatio à Clemente
X. ad Benedictum XIII. & appendix
Generalis quæ in gratiam eorum qui
Romanam in sex, aut Lugdunensem in
quinque tomos, Editionem habent sepa-
ratim vendetur pars 1. 2. 3. 4. Fol. Lu-
xemb. 1727. 1730.

Bossuet defensio Declarationis Celeberi-
mæ quam de Potestate Ecclesiastica san-
xit Clerus Gallicanus, 2 vol. 4. Luxem-
burgi 1730.

* Bible (Ste.) qui Contient le Vieux &
Tome II. S le

C A T A L O G U E,

le Nouveau Testament, par Ostervald,
Fol. Amsterd. 1724.

- * Bible, Testament & Pseaumes, nouvelle version tout Musique d'un Caractere aussi beau & lisible qu'il s'en puisse trouver, 12. la Haye 1731.
- * — idem avec les Pseaumes tout Musique, vieille version, 12. ibid 1731.
- * Bouhours Pensées Ingenieuses des Anciens & Modernes, 12.
- * — Pensées des Sts. Peres de l'Eglise, 12. se doit réimprimer.
- * — Remarques sur la Langue Françoise, 12.
- * — Maniere de Bien Penser, 12. sous Presse.

C.

COrpus Juris Civilis Romani singulari curâ Recusum, Præfationem præmisit Joh. Gottl. Heinneccius in duos tomos distinctum, 4. Lipsiæ 1735.

— idem Liber sub Chartam Optimam impressus, 4. 2. vol. ibid. 1735.

— Juris Civilis Accademicum auctore Frejesleben, 4. Basileæ 1735.

— Juris Canonici ejusdem auctoris, 4. 2 vol. ibid 1735.

— Juris Canonici auctore Joanne Petro Gibert, Fol. 3 Tomi Genevæ 1735.

— Historiæ Byzantinæ, Fol. 23. voll. compl. Venetiis.

Castel-

DES LIVRES. 404

- Castelli Lexicon Heptaglotton , Fol.
Londini 1669.
- Cange (du). Glossarium ad Scriptores
Mediæ & Infimæ Latinitatis , Folio 6
vol. Parisiis 1733.
- idem Chartâ majore, Fol. 6. vol.
ibid 1733.
- Contes & Nouvelles de Bocace Floren-
tin , traduction libre accomodée au
goût de ce tems 3. Edition dont les
fig. sont nouvellement gravées par les
meilleurs Maitres ; 8. 2 vol. à Cologne
1732.
- Czar Demetrius Histoire Moscovite , 12.
Haye 1716.
- Consolations de l'ame fidele contre les
frayeurs de la Mort , par Drelincourt , 8.
2 vol. Amst. 1724.
- Ciceron Songe de Scipion , 12. Paris 1725.
- Causés de la Corruption du goût par Ma-
dame Dacier , 12. Amsterdam.

D.

- D** Alen (van) de Antiquitatibus , 4.
Amst. 1702.
- * Dictys Cretensis & Dares Phrygius de
Bello & Excidio Trojæ in Usûm Del-
phini cum Notis Variorum , 4. Amst.
1702.
- * ——— idem 8. ibid 1702.
- D'Acherii Spicilegium sive Collectio ve-
terum aliquot scriptorum item vetera
Analecta Mabillonii , Folio 4 vol. Pari-
siis 1713.

C A T A L O G U E ,

Dictionario nuevo de las Linguas Española y Francesa , & Francesa y Española , por Sobrino , 4. 2. vol. en Brusfelas 1734.

Description des Isles de l'Archipel Trad. du Flamand de Dapper , Folio fig. Amsterd. 1703.

Dictionnaire François , Latin & Latin-François par Danet , 4. 2 vol. Lion 1735.

— des Arts & des Sciences , de l'Accademie Française , Folio 2 vol. Paris 1732.

— de l'Accademie Française avec celui des Arts & des Sciences , 4 vol. Folio.

— Italien & François , & François Italien par Veneroni , 4. 2 vol. Amst. 1729.

— Geographique & Critique par Mr. La Martinière , Folio 8 vol. Haye 1726.

— Anglois & François , François & Anglois par Miegé , 8. 2 vol. Haye 1701.

— idem par Boyer , 4. 2 vol. ibid. 1727

— Universel des Mots François par Furrettiere , Fol. 4 vol. Haye 1727.

— Historique Critique Chronologique Geographique & Litteral de la Bible du Pere Calmet , 4. Geneve , 1730. 4 vol. où le Suplement a été rangé à sa Place.

Description de l'Egypte par Monsieur l'Abbé le Mascrier , 4. fig. Paris 1735. Def

DES LIVRES.

Description Galante de la Ville de Soissons, 8. la Haye 1719.

* Devoir du Chrétien convalescent par de la Mothe, 8. la Haye 1714.

E.

Etmuleri Opera Omnia Medica Theorico-Practica, Fol. 4 vol. Genevæ 1736.

—— Compendium Medicinæ Universæ, 8. 2 vol. Basiliæ 1724

Entachius in Homerum Græce & Latine, fol. 2 volum. Florentiæ 1730.

Eclaircissement Concernant la maniere dont l'air agit sur le sang dans les Poulmons par Helvetius, 4. Paris 1728.

F.

Fables Choies de Veneroni Italien & François, 12. fig. Paris 1695.

Flecher, Recueil des Oraison Funebres, 12. Paris 1716.

G.

Grotii (Hugonis) Opera Omnia Theologica, Folio 4 vol. Basiliæ 1732.

Gersonii Opera Omnia Theologica, Folio 5 vol. Hagæ 1728.

Grabe Biblia Græca 70 Interpretatorum, 4. 4 vol. Tiguri Helvetiorum 1730.

Gregorii Elementa Astronomiæ, Physiæ & Geometricæ, 4. 2 vol. cum fig. Genevæ 1726.

C A T A L O G U E,

Geographie Moderne Naturelle, Historique & Politique dans une Methode nouvelle & aisée, par le Sieur Abraham du Bois, Geographe, divisée en 4 Tomes avec plusieurs Cartes & une Table des Matieres, 4. la Haye 1736.

H.

HArduini Collectio Conciliorum Regia Maxima, Fol. 12 vol. Parisiis ex Typographia Regia, 1715.

Hofmanni Consultationum & Responso-
rum Medicinalium, 4. Francofurti 1734.

* Histoire Metallique des XVII. Provin-
ces des Païs-Bas, traduit du Hollandois
de Mr. van Loon, avec fig. Fol. 5 vol.
Haye 1732. & suivants.

* ——— idem Grand Papier, avec fig.
Fol. 5 vol. Haye 1732. & suivants.

——— Litteraire de la France, 4. 4 vol.
Paris 1733.

——— idem 4. Tome 3 & 4. separés 4.
Ibid, 1736.

——— de l'Eglise & de l'Empire, par le
Sueur, 4. 11 vol. Amsterdam 1730.

——— des Empires & Republiques du
Monde, depuis le Deluge jusqu'à Jesus
Christ, par l'Abbé Cuion, 12. 6 vol.
Paris 1735 & 1736. avec 2 Cartes Chro-
nologiques, Fol. magno.

——— d'Amenophis Prince de Libie, 12.
Geneve 1725.

Histoire Macaronique de Merlin Cocaye
Pro.

DES LIVRES. 411

- Prototype, de Rabelais avec l'horrible
Bataille des Mouches & des Fourmis,
12. 2 vol. Paris 1734.
- Histoire de France, par le Gendre, Fol. 3
vol. Paris 1718.
- de l'Isle de St. Domingue, par
Charlevoix, 4. 2 vol. fig. Paris 1730.
- d'Angleterre, par Rapin Thoy-
ras, 4. 10 vol. Haye 1733.
- du Monde, par Monsieur Jaques
Auguste de Thou, 4. Tome 1. Haye
1733.
- idem 4. Tome 1. Grand Papier
Ibid 1733.
- de la Conquete de la Floride,
par Ferdinand de Soto traduit de l'Es-
pagnol, par Richelet, 8. 2 vol. fig. Lei-
de 1731.
- de l'Academie, Contenant les
Ouvrages Adoptez, 4. 6 vol. Amster-
dam.
- des Provinces Unies des Pais-
Bas, par Wicquefort, Fol. la Haye
1719.
- idem Fol. Grand Papier, ibid.
1719.
- Histoiria Sacra & Profana Mechliniensis,
Studio van J. Gestel, Hagæ Comitum.
1725. 2 vol. Fol. fig.

I.

I Talia Liberata d'a Goti, 8. 3 vol. Pari-
gii 1729.

S. 4

idem

C A T A L O G U E,

—— idem 3 vol. 8. Charta Majore
ibid 1729.

Jensii Examen Philosophicum Ethicæ B.
de Spinoza, 4. 1697.

Journal Litteraire depuis Mai 1713. 8. 44
parties Haye 1715. complet.

K.

König Regnum Vegetabile, 4. Basiliæ
1708.

—— Minerale, 4. ibid 1703.

—— Animale, 4. ibid 1698.

Kempheri Rei Venaticæ Scriptores, 4.
Hagæ Comitum 1728.

—— Idem Charta majore, 4. ibid 1728.

L.

Lamy Apparatus Chronologicus ad
Commentarium in Harmoniam Evan-
gelistarum, 4. Parisiis 1699.

—— Apparatus Biblicus, 3. fig. Lug-
duni 1723.

Landii Numismata Selectiora, fig. Leidæ
1695. 4.

* Livius (Titus) in Usum Delphini, 4.
6. vol. Parisiis 1679.

* Leti Vita dell Imperadore Carlo V.,
12. 4 vol. Amsterdam 1700.

Le Long Bibliotheca Sacra, Fol. 2. vol.
Parisiis 1723.

Launonii Opera Omnia, Fol. 5 tomi 10
vol. Genevæ 1731.

* Het Leven van Philippus Hertog van
Or-

DES LIVRES. 113

Orleans, Regent van Vrankryk, benevens de Hiftorie van deszelfs Rege- ring gedurende de minderjarigheyt van Lodewyk den X V., befchreeven door den Heer L. M D. M. in 8. 2 deelen met Platen, 's Hage 1736.

Lettres à un Protestant François, touchant la Declaration du Roi concernant la Religion, 8. 2 vol. Londres 1725.

— de Tyffot Patot, 12. 2 vol. la Haye 1727.

— du Cardinal Duc de Richelieu, 12. 2. vol. Paris 1696.

— du Cardinal Duc de Richelieu, 12. 5. vol Paris 1722.

— du Cardinal d'Ofiat 12. 5 vol. Paris 1722.

— de Madame la Marquife de Sevigné, a Madame la Comteffe de Grignan fa Fille, 12. 4 vol Paris 1734.

— idem 12. 4. vol. Leide 1736.

— de Ciceron à fes Amis & à Atticus traduit felon l'Edition de Grævius, 12. 7 vol. la Haye 1709.

M.

MOnumenta S. Patrum Orthodoxographia, Fol. 2 vol. Basilæ 1669.

Millii Biblia Græca, 8. 2 vol. Amsterdam 1725.

Montfaucon Bibliotheca Coisliniana, Fol. Paris 1715.

* Marfili Danubius Pannonico Myficus, S 5 cum

C A T A L O G U E,

- cum fig. Fol. Magno in Plano 6 vol.
Hagæ Comitum 1726.
- Mediobarbi Imperatorum Romanorum
Numismata, Fol. fig. Mediolani 1730.
- Martianus Magnus Hippocrates couf. Fol.
Patavii 1719.
- Muratorii Rerum Italicarum Scriptores,
Fol. Mediolani 25 vol. cum Tabulis
Geographicis ac figuris.
- Memoires & Négotiations, secrettes du
Comte d'Harrach, par de la Torre, 8.
2 vol. Haye 1735.
- & Négotiations, secrettes de di-
verses cours de l'Europe par de la Tor-
re, 8. 5 vol. Haye 1721.
- * ——— pour servir a l'Histoire de nos
jours, ou Recueil des Pièces sur les af-
faires du tems, Pièces pour & contre la
detention du Marquis de Monti & des
trois Bataillons François, par les Rus-
siens, 8. Amsterdam 1735.
- pour servir a l'Histoire de Fran-
ce & de Bourgogne, 4. 2 vol. Paris
1729.
- pour servir a l'Histoire du XVIII.
Siècle contenant les Négotiations ;
Traitez, Resolutions & autres Docu-
mens Authentiques concernant les af-
faires d'Etat : par Mr. de Lamberty,
4. 12 vol. Amsterdam 1731. & suivans.
- Metamorphoses d'Ovide, par Bellegarde,
12. 2 vol. fig. la Haye 1734.
- Moulin (du) Traité de la Paix, de l'Ame
& du contentement de l'Esprit, 8. Am-
sterdam 1729. Me-

DES LIVRES.

115

Memoires du Comte de Comminville ,
12. Paris 1735.

— de la Cour d'Espagne depuis ,
1679. jusqu'à 1681. 12. Paris 1723.

— du Comte de Vordac , Général
des Armées de l'Empereur , 12. 2 vol.
Paris 1730.

— Secrettes de la Cour de France ,
contenant les intrigues du Cabinet , 12.
3 vol. 1733.

— de Bellievre & de Sillery , 12. 2
vol. Haye 1696.

Memoires du Sieur Jean Macky, Ecuyer
contenant principalement les Caracteres
de la Cour d'Angleterre, sous le reign
de Guillaume & d'Anne. Traduit de
l'Anglois , 12. la Haye 1733.

* — du Duc de Villars , Pair de
France, Maréchal Général des Armées
de sa Majesté Très-Chrétienne , 12. 3
vol. Haye 1736.

— de feu Mr. Omer Talon , 12. 8
vol. Haye 1732.

Mechanique (Nouvelle) ou Statique
par Varignon , 4. avec fig. 2 vol. Paris
1725.

N.

Nogueira Expositio Bullæ Cruseatæ
Folio Coloniae Agrippinae 1691.

Norisi Opera Omnia , 4 vol. Fol. Veronæ
1729.

Nouvelle Methode pour Guérir les Mala-
S 6. dies

C A T A L O G U E,
dies Veneriennes par Heins, 12. Amst.
1706.

O.

- O** Ptati (Sti.) Milevetani Episcopi des
Schismate Donatistarum Opera &
Studio du Pin, Fol. Parisiis 1702.
Opere Fifico-Mediche, Stampate à Ma-
nuscritte de Vallisneri, con fig. 3 vol.
Fol. Venetia 1733.
Observations de Mathematiques par Sou-
ciet, 4. 3 vol. fig. Paris 1729.
Oeuvres diverses de Monfr. de Fontenel-
le, 3 vol. Fol. avec fig. de Picard.
—— de Regnard, 12. 5 vol. Paris
1731.
—— de Du Fresny, 12. 6 vol. Paris
1731.
* —— de Monsieur Fouquet, contenant
ses Procès contre Louis XIV., 12. 16
vol. Paris 1696.
—— d'Anacreon & de Sapho, 12. Pa-
ris 1692.

P.

- * **P** itisci Lexicon Antiquitatum Roma-
narum, Fol. 3 vol. Hagæ Comitum
1737.
* —— idem 3 vol. Fol. Charta majore
ibid 1737.
* Pitcarnii Dissertationes Medicæ, 4. E-
dimburgi 1713.
* Parnasso del Cardinal Delfino, 8. 2 vol.
Utrecht 1730. Phæ.

Phædri Fabulæ Latino-Gallicæ cum notis
Tranquilli fabri, 8. Hagæ Comitum
1725

Pastor (il) fido del Signor Guarini, 4.
Amst. 1736.

Panegerici Veteres ad usum delphini in-
terpretatione & notis illustravit Jac. de
la Baune accedunt observationes Criti-
cæ in Latinum cura Schwarzii, 4. Ve-
netiis 1728.

Parallele d'Architecture Antique & Mo-
derne, Fol. fig. Paris.

* Pseumes, nouvelle Version de Diver-
ses Caracteres, tant tout musique que
premier verset musique & sans musique.

* ——— idem la Vieille Version, 12.

Placette Traité de la Justification, 12.
Amst. 1733.

——— Reponse à une & à deux objections,
12. 3 vol. Amsterdam 1707.

——— Examen de deux Traitez nouvel-
lement mis au jour, 12. ibid. 1713.

——— Traité de la Restitution, 12. Amst.
1696.

——— Dissertations sur divers Sujets de
Morale & de Theologie, 12. Amst. 1704.

——— Traité des Bonnes Oeuvres en Gé-
néral, 12. ibid 1700.

——— mort des justes ou la maniere de
bien mourir, 8. 2 vol. Haye 1729.

——— Abregé de la Morale Chrétienne,
12. Amst. 1695.

——— Traité de la conscience, 12. ibid.
1699.

Pla-

C A T A L O G U E,

Placette Traité de l'Aumone , 12. ibid.
1699.

— Traité de l'Autorité du Sang, 12.
ibid. 1700.

Poiret Oeconomie divine, 12. 7 vol. Amst.
1687.

Principe de l'Histoire, par Juvenel, 12.
Paris 1733.

Q.

Quintinie Instruction pour les Jardins, 4. 2 vol. fig. Paris 1730.

Quinte-Curce de Vaugelas, 8. 2 vol. fig.
la Haye 1727.

— idem 2 vol. 12. fig. Latin & Fran-
çois, ibid. 1727.

R.

* **R**ecueil Général des Pièces concer-
nant le Procès entre Mademoiselle
le Cadere & le Père Girard, 12. 8 vol.
Haye 1731.

* — Historique d'Actes Négotiations,
Mémoires & Traitez depuis la Paix d'U-
trecht jusques à Present, par Mr. Rouf-
set, 8. 11 vol. la Haye 1728. & sui-
vants.

Réflexions Militaires & Politiques du Mar-
quis de Santa Cruz, 12. 4 vol. Paris
1735.

Rollin Histoire Ancienne, 12. Tome 10.
Paris 1736.

* Remarques ou Réflexions Critique Mo-
rales.

DES LIVRES. 419

rales & Historiques, sur les plus Belles & les plus agreables pensées qui se trouvent dans les Ouvrages des Auteurs Ancienne & Modernes, 12. Amst. 1692.

Republique des Lettres depuis Mars 1684. jusqu'à 1710. incl. par Mr. Bayle & Bernard, 12. complet. Amst. 1684. & suivants.

— idem les dernieres années separees depuis Janvier 1716 jusques Juin 1718. inclusivement.

S.

SCapulæ Lexicon Græco-Latinum, Fol. Basilæ 1665.

Spencerus de Legibus Hebreorum & earum Rationibus, Fol. 2 vol. Tubingæ 1732.

* Senecæ Tragœdiæ cum notis Variorum ex Rencensione Schroderi, 4. Delphis. 1728.

* — idem 4. ibid Charta majore.

* Sicilia de Paruta Descritta con Megdaglie è Ristampata con Aggiunta da Agostini, con fig. Fol. in Lione 1697.

Sydenham Opera Medica, 4. 2 vol. Genevæ 1736.

Salengre Thesaurus Antiquitatum Romanarum, Fol. 3 vol. fig. Hagæ Comitum 1718.

Schola Botanica sive Catalogus Plantarum quas ab aliquot annis in Horto Regio Parisiensi Studiosus indigitavit vir Clarissimus.

C A T A L O G U E,

simus J. P. Tournefort, 12. Amst. 1691.
 Sirmondi Opera Varia nunc primum collecta & ipsius Schedis Emendatiora, notis posthumis, Epistolis & Opusculis aliquibus auctiora accedunt S. Theodori Studitæ Epistolæ aliaque scripta dogmatica nunquam ante Græce vulgata, Pleraque Sirmondo interprete, Fol. 5 vol. Venetiis 1728.

Satyre de Petrone Latin & François, 12. 2 vol. 1713.

— de Perse & de Juvenal, par Tarteron, 12. Paris 1729.

Sermons sur diverses Textes de l'Ecriture Sainte, par Joffevel, 8. Geneve 1735.

— du Pere Bourdalouë, 12. 15 vol. anvers 1734.

Sethos Histoire ou Vie tirée des Monumens Anecdotes de l'Ancienne Egypte traduit d'un Manuscrit Grec, 12. 2 vol. 1732.

T.

TEstamentum Novum Vulgatæ Editionis 24. Parisiis 1727.

Tollii Epistolæ & Insignia Itinerarii Italici, 4. 2 vol. fig. Trajecti ad Rhenum 1696.

Thesaurus Historiæ Helveticæ, Fol. Tiguri 1735.

Tables Astronomiques traduit du Latin de Mr. la Hire, 4. Paris 1735.

Theatre des Grecs, par Brumoi, 4. 2 vol. fig. Paris 1730. idem

DES LIVRES. 421

Idem 4. 2 vol. Grand Papier , ibid
1730.

* l'estament & Pseaumes, nouvelle ver-
sion premier verset musique , 12. la Haye
1730.

—— & Pseaumes, nouvelle version de
diverses Caracteres & Impressions.

* ——— & Pseaumes tout musique vieille
version , 12. la Haye 1731.

—— (Nouveau) du Pere Quesnel , 12.
8 vol. 1728.

Traité de la Verité de la Religion Chré-
tienne , par Turretin , 8. 4 Sections
Complet Geneve 1730.

—— idem la 4. Section Separée , 8. ibid.
1736.

—— de la Verité de la Religion Chré-
tienne, par Grotius , 8. Amst. 1728.

* Temoins de la Resurrection de nôtre
Seigneur Jésus-Christ, suivant les loix
du Bareau , 8. la Haye, 1732.

Traité du Bon Chyle pour la Production
du Sang , 12. 2 vol. Paris 1735.

* Témoignage de la Verité dans l'Eglise,
Dissertation Theologique, où l'on exa-
mine quel est ce Témoignage tant en
général qu'en particulier au regard de
la dernière Constitution pour servir de
precaution aux fideses , d'Apologie à
l'Eglise Catholique contre les repro-
ches des Protestans , 12. Amst. 1718.

Theatre (le Grand) Profane du Duché
de Brabant , par le Roi, Fol. fig. Haye
1730. V.

CATALOGUE,

V.

- * **V**ita (de) & Rebus Gestis Mariæ
Scotorum Regina ex Recensione
Sam: Jebb, Fol. Londini 1725.
- * Vaillant Numismata Familiarum Roma-
narum, Fol. 2 vol. fig. Amst. 1703.
- * ——— idem Charta majore, Fol. 2 vol.
ibid 1731.
- * ——— Historia Regnum Syriæ, cum
fig. Fol. Hagæ Comitum 1732.
- * ——— idem Charta majore, cum fig.
Fol. ibid. 1732.
- * ——— Historia Ptolomeorum, cum fig.
Amst. 1701.
- * ——— Numismata Græca, cum fig. Fol.
ibid 1700.
- * ——— Numismata Ærea Imperatorum
in Coloniis Municipiis &c., cum fig. 2
vol. Folio 1695.
- * ——— Numismata Imperatorum Roma-
norum Præstantiora, 2 vol. 4. 1792.
- * ——— Selectiora in ære Maximi Modu-
li, cum fig. 4. 1694.
- * Velaschi Opera Omnia Juridica, Civilia,
Canonica, Fol. 7 vol. Geneva 1735,
1737.
- * Verona Illustrata contiene l'Istoria della
Città è insieme dell' Antica Venezia,
dall' origine fino alla venuta in Italia
di Carlo Magno, Fol. 3 vol. con fig.
Verona 1732.
- * Vie de Boutellier Chancelier de France,
par Marfolier, 4. Paris 1703. Vie

DES LIVRES. 423

Vie du Cardinal Duc de Richelieu, 12. 2 vol. à Cologne 1695.

* — de Philippe d'Orleans petit Fils de France, Regent du Royaume pendant la Minorité de Louis XV. par Mr. L. M. D. M., 12. 2 vol. fig. à Londres 1737.

* — du Tasse Prince des Poëtes Italiens, 12. Paris 1695.

— d'Olivier Cromwel, Lord Protecteur de la Republique d'Angleterre d'Ecosse & l'Irlande, 8. la Haye 1725.

— des Saints par Baillet, Fol. 4 vol. Paris 1724.

Visites Charitables ou Consolations Chrétiennes, par Drelincourt, 8. 3 vol. Amst. 1731.

Voyage de l'Abissinie, par Lobo, 4. fig. la Haye 1728.

— du Pole Arctique, 8. Amst. 1721. avec fig.

— de la Compagnie aux Indes Orientales, 12. 12 vol. Rouen 1725.

— fait aux Indes Orientales, par du Quesne, 12. 3 vol. Rouen 1721.

— autour du Monde de Descartes, par le P. Daniel, 12. fig. Utrecht 1732. sous presse

— autour du Monde, par Dampier, 12. 5 vol. fig. Rouen 1723.

W.

Wolphi Elementa Matheseos Universalæ, 4. 3 vol. Genevæ cum fig. idem

CATALOGUE DES LIVRES.

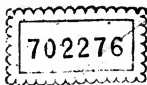
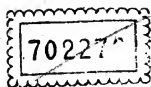
Idem Tomus tertius separatim, 4. fig.
ibid 1735.

Waddingii Annales Minorum, Fol. 14.
vol. Romæ 1731. & annis sequentibus.

On trouve aussi chez ledit Libraire un Assortiment Général de toutes sortes des Livres, tant Anciens que Modernes, & tout ce qui paroît de Nouveau & de Curieux.

F I N I S.

z 6. 10. 16
H 18645



005786757

1125

6-10-16









